DES MŒURS DE CE SIECLE,

EN FORME D'ÉPITRES.

ÉPITRE Ire & II.

Suivies de plusieurs Fragmens d'un Poëme intitulé : *Saint-Alme & Zélie* ; du *Tombeau & de l'Apothéose de J. J. Rousseau* ; Poëme ; d'une Epître *à la plus honnête des Femmes* ; d'une *Lettre sur une Découverte célèbre*, & de Pieces fugitives.

L'édifice des mœurs n'est que celui des loix,
Et la vertu du peuple est dans la main des Rois.

Cette épigraphe est tirée de la IVe de ces Epîtres.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez LETELLIER, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVIII.

Fr Plays Bdg 9

GR. III. BR. MUS.

TABLEAU DES MŒURS DE CE SIÈCLE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On ne va chercher que trop ſouvent les ſujets d'un ouvrage loin de ſoi, & qui intéreſſent bien plus notre imagination que notre cœur. L'amour de la gloire a bien plus de part à ce choix que celui de la vertu. Qu'en réſulte-t-il? De la ſéchereſſe & de l'aridité, peu de force, d'élévation, & preſque point de ſentiment & de philoſophie. On tomberoit moins dans cet inconvénient, ſi l'on conſidéroit plus

les ſciences & les arts ſous le rapport qu'ils devroient avoir avec le bonheur public, que ſous celui des avantages qu'en peuvent retirer notre fortune ou notre orgueil. Alors il eſt des ſujets qu'on dédaigneroit, & d'autres qu'on rougiroit de traiter. Tant d'ouvrages futiles, tant de chef-d'œuvres de licence & d'obſcénité n'exiſteroient pas, & la pudeur rougiroit moins au Théâtre. Mais pourvu qu'on faſſe preuve d'eſprit ou de talent, qu'importe le but ou la fin morale d'un ouvrage? A-t-on d'autre ambition que celle de briller? Qu'importe que nous dégradions dans ceux qui nous liſent les titres d'époux, de père & de citoyen, pourvu que nous corrompions leurs femmes ou leurs filles, & que nos écrits même nous ſoient un moyen de ſéduction; tout notre objet n'eſt-il pas rempli? Il n'eſt que trop vrai que c'eſt un des meilleurs moyens de faire ſon chemin dans ce monde, & que l'Ecrivain honnête & ſenſible qui voudroit prendre un chemin oppoſé, riſqueroit fort de n'avoir d'autre partage ſur la terre que l'infortune & l'abandon. Cette vérité a été bien ſentie par

l'illuſtre Citoyen de Genève lorſqu'il dit : « Si » par haſard entre les hommes ordinaires par » leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui » ait de la fermeté dans l'ame, & qui refuſe » de ſe prêter au génie de ſon ſiècle, & de » s'avilir par des productions puériles, mal- » heur à lui, il mourra dans l'indigence & » dans l'oubli (*a*). » Il eſt donc bien moins avantageux d'être honnête que prudent; ou plutôt, il eſt bien plus utile d'être habile que ſage. L'homme de la nature & de la vérité réuſſira toujours bien moins que celui de ſon ſiècle. Voilà pourquoi l'Auteur de la Pucelle & du Mondain, qui offroit, pour ainſi dire, ſon ſiècle perſonifié, a mieux réuſſi pour ſa fortune, que l'immortel Auteur d'Emile, qui n'a jamais ſu offrir aux hommes que l'image ſublime & ſimple de la vérité & de la vertu.

Convenons cependant que tout le mal n'eſt pas dans les Gens-de-Lettres. La principale

(*a*) Voy. le Diſcours de M. Rouſſeau, ſur la queſtion de ſavoir ſi *le rétabliſſement des Sciences & des Arts à contribué à épurer ou à dépraver les mœurs.*

cauſe eſt hors d'eux, comme toutes celles qui nous dépravent. Auſſi l'Auteur éloquent du Diſcours que je viens de citer, ſe ſeroit-il élevé avec moins de force contre les Sciences & les Arts, & contre ceux qui les cultivent, s'il eût mieux ſu démêler la vraie cauſe de la dépravation qu'il leur attribue. Mais à l'époque à laquelle il écrivoit, les eſprits n'étoient peut-être pas encore arrivés à la découverte de ces principes généraux avec leſquels on trouve ſi aiſément la ſolution de tous les problêmes moraux & politiques. Les idées vagues & particulières retardent les progrès de la morale & de la vérité. Voilà pourquoi le Diſcours de M. Rouſſeau ne ſatisfait pas entièrement ceux qui cherchent une inſtruction ſolide. En rendant juſtice à l'éloquence mâle avec laquelle il eſt écrit, ils voudroient y trouver un peu moins ſouvent les idées de Platon & de Montaigne (*a*), & un peu plus de ces grands

(*a*) Voy. le chap. de Montaigne, ſur le pédantiſme, & vous y trouverez preſque toutes les idées qui ſont dans le Diſc. de M. Rouſſeau. Platon les avoient

réſultats d'où découlent ces maximes univerſelles qui embraſſent tous les lieux & tous les tems ; qui, par leur ſimplicité & leur profondeur, ſemblent avoir été puiſées dans le ſein de la vérité même, & qui ſont la véritable clef de la morale & du bonheur public. Non que je veuille autoriſer par là la manière indécente avec laquelle on a oſé reprocher à ce grand homme ſes plagiats. Il eſt difficile ſans doute de diſconvenir qu'il n'ait beaucoup pris à ceux qui l'ont précédé ; mais il a fait ſes conquêtes à la manière d'Alexandre ; il n'a pas rendu ceux dans le terrein deſquels il a moiſſonné ſes tributaires ; il en a fait ſes ſujets, & il les a tous ſoumis au ſceptre de ſon génie. Auſſi le beau Diſcours dont je parle opérera-t-il toujours un grand effet ſur toutes les ames honnêtes & ſenſibles, par le caractère ſacré de ſentiment & de vertu dont il

---

développées avant ces deux Philoſophes, & on en trouvera encore le réſultat exprimé avec tout le charme de l'harmonie, dans les ſix dernières ſtrophes de l'Ode à l'Impératrice Emilie, par J. B. Rouſſeau.

eſt empreint ; mais tout cela peut charmer ou conſoler, ſans offrir pourtant une inſtruction bien complète. Qu'il me ſoit donc permis de le dire, ſans m'écarter en rien du reſpect que je dois à la mémoire d'un grand homme que j'honore ; il me ſemble que M. d'Alembert approche plus de la vérité ſur cette matière, lorſqu'il dit dans ſon Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie : « N'eſt-ce point au climat, » au tempérament, au manque d'occaſion, » au défaut d'objet, à l'économie du gou- » vernement, aux coutumes, aux loix, à » toute autre choſe qu'aux Sciences, qu'on » doit attribuer cette différence qu'on re- » marque quelquefois dans les mœurs, dans » différens pays & dans différens temps? » M. Rouſſeau lui-même fut ſi frappé de cette remarque, qu'elle ſuſpendit un moment ſa marche ; mais la crainte de la véritable cauſe qui nous déprave, c'eſt-à-dire, celle qui enchaîne le ſentiment & la penſée, l'empêcha de ſe livrer à un examen qu'il crut dangereux pour lui-même, quoiqu'à dire la vérité, ce ne ſoit pas là une raiſon pour s'acharner à

chercher la cauſe d'un mal là où elle n'eſt pas. Il me paroît donc que la ſimple obſervation de M. d'Alembert renverſe entièrement le Diſcours du célèbre Citoyen de Genève, que les Gautiers & tant d'autres attaquèrent avec des moyens ſi pitoyables ; c'eſt que ceux-ci étoient de bien pauvres philoſophes, lorſqu'ils n'étoient pas viſiblement les valets ſoudoyés de ces partis redoutables & puiſſans, chargés de défendre l'erreur & le menſonge.

Cependant la remarque du célèbre Encyclopédiſte n'étoit peut-être encore que celle d'un eſprit incertain & qui tâtonne dans les ténèbres. M. d'Alembert auroit donc pu dire avec plus d'aſſurance, qu'en effet c'eſt à toute autre choſe qu'aux Sciences elles-mêmes qu'il faut attribuer le mal qu'elles font, & le bien qu'on leur empêche de faire. Il auroit pu dire que ſi les Sciences marchent de concert avec la corruption, c'eſt que la force qui ſubjugue & dépravent tout, les entraîne dans l'abîme avec la maſſe de la ſociété. Enchaînées & captives, quel bien peuvent-elles faire au milieu de leurs fers, quand la première vertu qu'on

leur impoſe eſt de ne s'occuper que d'objets futiles, & que leur premier crime eſt d'oſer penſer au bonheur du genre humain? Ce n'eſt donc pas aux Sciences qu'il faut attribuer la dépravation des mœurs, & ce n'eſt pas tout à fait encore au *climat*, au *tempérament*, au *manque d'occaſion*, au *défaut d'objet*, mais à des choſes plus déterminées, plus préciſes, plus morales, & qui ont un rapport plus intime, plus immédiat & plus prochain avec la nature de l'homme, c'eſt-à-dire, aux inſtitutions ſociales, à la forme du gouvernement, en un mot aux loix.

L'édifice des mœurs n'eſt que celui des Loix,
Et la vertu du peuple eſt dans la main des Rois.
Voy. l'épigraphe de cet ouvrage.

Cette vérité s'applique à tout, parce qu'elle renferme un principe général; mais elle s'applique ſur-tout à la queſtion diſcutée par M. Rouſſeau, puiſqu'elle a eſſentiellement pour objet de déterminer l'influence que les Sciences & les Arts ont ſur les mœurs. Il eſt donc d'une juſtice rigoureuſe d'avoir égard à cette puiſſante & première cauſe de leur déprava-

tion, avant de l'attribuer aux Sciences, aux Arts & à ceux qui les cultivent. Ceux qui tiennent dans leurs mains les reſſorts de la machine ſociale, lui donnent le mouvement & la direction qu'ils veulent, & les Gens-de-Lettres deviennent eux-mêmes des hommes factices comme tout le reſte de la ſociété. L'homme attentif & clairvoyant eſt effrayé à la vue de la multitude des moyens qu'on emploie pour nous corrompre. Et l'on voudroit que les Gens-de-Lettres réſiſtaſſent à tout! Certes ils ne ſont pas des Dieux, & encore j'ignore ſi les Dieux eux-mêmes pourroient ſe ſouſtraire au pouvoir des mauvaiſes inſtitutions, en ſuppoſant qu'on peut les y ſoumettre. Les meilleures plantes ne peuvent réſiſter à un ſol ingrat, ni à un ciel d'airain, & peut-être à beaucoup d'égards parce qu'elles ſont les meilleures. C'étoit du moins le ſentiment de Socrate, lorſqu'il diſoit à ſon diſciple Adimante : « Saiſiſſez bien ce principe » général (*a*) & tout ce que je viens de dire,

(*a*) On obſervera que Socrate ſe ſert des mots *prin-*

» loin de vous paroître étrange, vous paroîtra
» de la dernière évidence (*a*). Chacun ſait que
» toute ſemence, toute plante, tout animal
» qui naît ſous un climat peu favorable, qui
» n'a d'ailleurs ni la nourriture, ni la ſaiſon
» qu'il lui faut, exige d'autant plus de culture
» & de ſoins, que ſa nature eſt plus forte
» & plus robuſte, parce que le mal eſt plus
» contraire à ce qui eſt bien, qu'à ce qui
» n'eſt ni bon, ni mauvais. Il eſt donc vrai
» dans l'ordre phyſique qu'une mauvaiſe nour-
» riture nuit plus à ce qui eſt excellent de
» ſa nature, qu'à ce qui n'eſt que médiocre.
» Nous pouvons également aſſurer, mon cher
» Adimante, que dans l'ordre moral, les
» ames les mieux nées deviennent les plus mé-
» chantes par une mauvaiſe éducation. Croyez-
» vous en effet que les grands crimes & la
» malice conſommée partent d'une ame ordi-

---

cipe général, c'eſt-à-dire, univerſel & applicable dans tous les lieux & dans tous les temps.

(*a*) Je paſſe ſur la forme de dialogue qui eſt dans Platon, afin d'être plus rapide.

» naire, & non plutôt d'un excellent naturel » que l'éducation a gâté? Pour les ames vul- » gaires, on peut dire qu'elles ne feront jamais » ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal. »
Rép. de Platon, liv. VI. p. 80 & 81.

Cela eſt vrai ſans doute à beaucoup d'égards, quoique celui qui le dit, placé lui-même au milieu de la corruption d'Athènes, ait offert un ſi bel exemple du contraire; mais les exceptions ne font point règle, & ne prouvent rien contre les préceptes généraux. D'un autre côté, Socrate n'offrit pas impunément le grand & ſublime exemple de la ſcience unie à la vertu; la misère & le martyr lui apprirent bientôt ce qu'il en coûte d'être homme de bien, lorſqu'il eſt défendu de l'être. A quoi a-t-il tenu que l'illuſtre Citoyen de Genève n'éprouvât le même ſort au milieu du dix-huitième ſiècle? Il a ſenti lui-même combien il y avoit de la ſimplicité à dire que Socrate ne boiroit pas la ciguë parmi nous. Si on ne lui a pas fait offrir la coupe empoiſonnée par la main du bourreau, combien d'autres ont été jaloux de remplir cet honorable em-

ploi! mais!... tirons le voile & revenons à mon ſujet.

Ce n'eſt donc pas aux Sciences & aux Arts qu'il faut attribuer la cauſe de la dépravation des mœurs, & ſi les Savants & les Artiſtes s'occupent de ſujets frivoles, il faut convenir que ce n'eſt pas entièrement leur faute. Voyez d'un côté la main qui les intimide, & de l'autre, celle qui déprave leurs talens & les dirige vers une fin inutile ou corrompue. En réfléchiſſant ſur l'eſprit de cabale & de parti qui infecte la plupart de nos Journaux, on voit bien que le principal devoir de ceux qui les rédigent, eſt de corrompre l'opinion publique, d'étouffer les lumières & de lutter contre la vertu, & on ne laiſſe pas même à ces malheureux la chétive reſſource d'honorer ce qu'ils eſtiment. En liſant les pitoyables problêmes que propoſent nos Académies, l'homme de bien éclairé croit entendre, au milieu de leur ſanctuaire, la voix ſecrète qui les leur dicte. Lorſqu'il voit au milieu de nos ſalons de peinture, les ſujets futiles qui ont occupé les pinceaux de nos grands

maîtres, il s'apperçoit bien que ce n'eſt pas le génie affranchi de toute entrave qui les a choiſis ; & lorſqu'il propoſe lui-même un ouvrage, il ſent d'avance que les morceaux les plus propres à honorer ſon ame, ne ſeront pas ceux qu'on lui paſſera le plus facilement, & ſon premier motif de crainte ſe trouve dans les titres les plus propres à l'honorer aux yeux de l'humanité.

D'après cela, que peuvent faire des hommes auſſi foibles & auſſi cruellement tourmentés que ceux qui ſe vouent à la culture des Sciences & des Arts, du moins lorſqu'ils y portent un cœur droit & des intentions pures ? Gémir ſur leur vocation, embraſſer l'indigence ou s'avilir. O vous ! qui avez ſenti dès votre enfance votre ame treſſaillir à la ſublime image de l'honnête & du beau, vous qui ne pouvez éteindre le feu ſacré qui brûle dans votre ſein, ne croyez donc pas que je ne ſente point toute l'excellence de votre nature, & que je ne voie pas que vous n'êtes que trop ſouvent les inſtruments aveugles du mal que l'on vous force à faire ; mais votre gloire con-

ſiſte à réſiſter autant qu'il eſt en vous à l'impulſion qu'on vous donne ; & ſi, malgré la dépravation des ſociétés, il eſt encore des crimes qu'elles puniſſent par l'échafaud, ſouvenez-vous auſſi qu'il eſt des vices qu'on peut flétrir, & des vertus qu'on peut faire aimer. Vous pouvez donc refuſer de proſtituer vos talens à une frivolité ou à une corruption abſolues, & pénétrer enfin avec adreſſe dans le ſanctuaire de la vertu, par la ſeule porte qu'on vous laiſſe encore entr'ouverte. Oſez donc croire que vous avez des obligations à remplir dans ce monde ; oſez fonder votre courage ſur l'intime conviction de vos devoirs ; & ſi, au milieu de la voie étroite où l'on vous laiſſe marcher, vous êtes encore effrayés des périls qui vous environnent, rappelez-vous enfin ces belles paroles du Sage déja cité : « Qu'importe qu'on liſe ou qu'on mépriſe vos » écrits, dites ce qui eſt vrai, faites ce qui » eſt bien ; ce qui importe à l'homme eſt » de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt » en s'oubliant ſoi-même qu'on travaille pour » ſoi. » *Ém. t. III, liv. IV, p. 188.*

Tels ſont les motifs qui m'ont animé, & les principes d'après leſquels j'ai oſé travailler moi-même. C'eſt d'après cela que je n'ai point été chercher au loin le ſujet d'un ouvrage, & que je ne l'ai point vu excluſivement dans les tableaux phyſiques de la nature, ou dans ceux de l'imagination. J'ai oſé porter mes regards autour de moi, & conſidérer ce qui tient de plus près au bonheur de l'homme en ſociété. Dans la foule des ſujets qui y ont le plus intime & le plus grand rapport, j'ai bien vu qu'il ne m'étoit point permis de choiſir ceux qui pourroient fournir le plus matière à une inſtruction ſolide, & qui ſeroient par là les plus propres à élever mon ame; mais avide de morale & de bonheur public, j'ai vu auſſi qu'il n'étoit pas en ma puiſſance de m'occuper d'un ſujet qui n'y eût aucune relation, & je n'ai pu ſuivre à cet égard toutes les maximes de la fauſſe prudence humaine.

J'ai donc abandonné mon ame à un ſujet qui l'intéreſsât. Preſſée, enviroonée de toutes parts par le ſpectacle de la corruption, cherchant en vain à ſe défendre contre ſa funeſte

influence, elle a en quelque ſorte cherché à ſe venger du dégoût qu'il lui inſpire, & du mal qu'il lui fait en ſe livrant à la douloureuſe occupation de le peindre. Si mes tableaux ſont fidèles, ils porteront dans l'ame de mes lecteurs l'indignation & l'horreur qui ſont en moi; &, ne me bornant pas à cet ouvrage, trop ſouvent ſtérile, ils offriront une inſtruction ſalutaire à ceux qui peuvent apporter quelque remède à la plaie éffrayante des mœurs. De cette idée découle naturellement le plan de ces Epîtres, que j'ai tâché d'établir ſur le grand principe de l'analogie.

Tableau général de la dépravation des mœurs, portraits particuliers, anecdotes, épiſodes, peinture de certains états, but & fin morales de l'ouvrage: telle eſt l'idée ſimple ſur laquelle il eſt tracé. Mais une idée, quelque ſimple qu'elle ſoit, peut ſe développer, s'étendre, embraſſer plus d'objets qu'on ne penſe au premier coup d'œil, & devenir le germe d'un grand ouvrage: ſemblable à une graine qui, jetée dans le ſein de la terre, & fécondée par le ſoleil, produit un vaſte & ſuperbe arbre. C'eſt

ainſi

ainſi que j'ai oſé conſidérer l'idée qui m'a fourni le ſujet de ces Epîtres.

Il m'a paru d'abord qu'une deſcription générale des mœurs pourroit fournir matière à un tableau moral, qui pourroit bien être auſſi important que cette foule de tableaux phyſiques dont on n'a ceſſé de nous accabler en ces derniers temps, & que la poëſie deſcriptive, appliquée à la morale, pourroit bien être ſuſceptible d'autant d'intérêt que lorſqu'elle eſt appliquée à la matière avec autant d'abondance & d'excluſion qu'on l'a fait. Il m'a ſemblé enſuite que des portraits particuliers & des caractères bien développés pourroient offrir le même miroir que la ſcène nous préſente tous les jours, celui des vices & des ridicules du ſiècle. J'ai cru m'appercevoir encore que des anecdotes & des épiſodes, toujours relatifs au ſujet principal, en y ſemant de la diverſité, y répandroient du mouvement, de la vie, & lui donneroient une action & un intérêt dramatiques. Enfin il m'a paru que le but & la fin morales de ces Epîtres, venant après tout cela, n'en paroîtroient que plus naturels, en recevroient

une nouvelle force, deviendroient le complément de l'ouvrage, & achèveroient de lui imprimer les deux caractères les plus essentiels, l'intérêt & l'instruction.

Voilà l'idée que je me suis faite d'un ouvrage, dans un temps où il semble qu'on ait pris à tâche d'écrire sur des sujets vagues & indéterminés, d'abjurer toute espèce de relation, de cohérence dans les idées, & d'unité dans le plan. En lisant ces Ecrivains modernes, on est tenté de les comparer à un Sculpteur fantasque, qui se contente de faire les membres d'un corps, quelquefois assez beaux, mais sans se soucier d'en former un tout régulier, & qui, voulant ensuite les unir, en construit un corps bizarre & ridicule, dont toutes les parties mal jointes & mal liées, manquent d'analogie & de rapport dans l'ensemble.

Tant d'exemples funestes m'ont fait craindre de tomber dans le même inconvénient. Pour l'éviter, j'ai observé la nature, & j'ai vu qu'elle unissoit par-tout à la régularité de ses dessiins, l'élégance des formes, la variété des couleurs, le feu du mouvement & de la vie. J'ai vu qu'elle

avoit mis en nous trois moyens propres à imiter ſon exemple, & qui m'ont paru être, la raiſon, l'imagination & le ſentiment. Dès-lors, j'ai ſenti la néceſſité de les faire marcher enſemble, ſans que les droits de l'une préjudiciaſſent à ceux de l'autre, & il m'a ſemblé que c'étoit de leur accord mutuel que dépendoit la bonté & la perfection d'un ouvrage.

En obſervant la méthode de certains Ecrivains, il m'a paru que les uns donnoient trop à la raiſon ſeule, ſans égard à ce qui peut la rendre intéreſſante & l'embellir, ce qui les rend trop ſouvent froids, monotones & ennuyeux. Il m'a ſemblé que les autres accordoient trop à l'imagination, ou à une ſenſibilité vague & indéterminée, ce qui les faiſoient tomber dans un défaut d'analogie, & les jetoient dans le déſordre & le chaos. Les ouvrages des premiers, lors même qu'ils ſont bons, reſſemblent à des champs couverts d'épis, mais qui, dans leur triſte uniformité, n'offrent rien d'aimable & de riant: on y va bien chercher de quoi ſe nourrir, mais on n'y trouve pas à s'y repoſer agréablement, & les yeux & le cœur y cher-

chent en vain les douces jouiſſances dont ils ſont avides. Les ouvrages des ſeconds reſſemblent à des jardins fantaſques & bizarres où les arbres, les gazons & les fleurs ſont diſperſés çà & là : l'œil s'y égare, & y cherche en vain le rapport qui les lie, l'analogie des nuances & l'unité de plan. Dans tous, il y a bien du bon & du riant, mais ils s'y excluent trop mutuellement : l'un y paroît trop nu, & l'autre y eſt gâté par trop de diſparates. Un Ecrivain qui n'a que de la raiſon, s'indigne quelquefois de ne pas plaire ; c'eſt qu'il eſt ſec, aride & rebutant. Un Auteur qui n'a que de l'imagination s'irrite ſouvent de voir qu'il rebute les philoſophes & les penſeurs ; c'eſt qu'il eſt ſans méthode, & que ſa marche irrégulière reſſemble à celle d'un cheval fougueux qui, ſans guide & ſans frein, court par monts & par vaux : il offre bien quelquefois des attitudes nobles & une marche impoſante ; mais bientôt il s'égare hors du ſentier battu, & va ſe perdre dans des campagnes déſertes & des pays inconnus.

Cependant où trouver des hommes aſſez

heureuſement conſtitués pour faire toujours marcher ces trois facultés dans la juſte proportion qu'elles devroient avoir ? Chez les uns, la raiſon domine, ou un faux goût d'argumentation qu'on prend pour elle, & de là la ſéchereſſe & l'aridité. Chez les autres, l'imagination & le ſentiment ſurabondent, & de là les écarts ; mais du moins l'avantage qu'ils ont ſur les premiers, c'eſt que ſouvent ces écarts ſont des traits de génie. Livrés au feu de leur imagination ou au charme de leur ſenſibilité, tantôt ils s'élancent hors des bornes qu'ils ſemblent vouloir ſe preſcrire eux-mêmes, & vont, pour ainſi dire malgré eux, ſaiſir une idée où les autres n'entrevoient pas même un apperçu. Cette idée fécondée par leur génie, en fait éclore mille autres qui paroiſſent ſurabondantes dans leurs écrits, & qu'on ne ſait pourtant comment condamner. Tantôt ils ſe plaiſent à vous préſenter ſous différentes formes les vérités qu'ils veulent graver dans votre eſprit, ou dans le doux ſentiment qui les preſſe, leur ame ſe livre, ſans s'en douter, à de trop longs épanchemens. Ils créent des allégories, des

tableaux, des images, ou dans la douce abondance de leur cœur, ils croient que la voix du ſentiment ne s'eſt jamais aſſez fait entendre. Tels ſont les beaux & ſublimes écarts d'Homère & de Milton, ou les inépuiſables épanchemens de Racine, d'Héloïſe (*a*) & de J.-J. Rouſſeau. Mais comment les blâmer? c'eſt qu'en effet ils ne s'écartent guères de la nature, & qu'on la retrouve preſque toujours lorſqu'ils ont le plus l'air de s'en éloigner. Semblables à ces voyageurs habiles ou ingénieux que le ſpectacle de l'univers enflamme, & qui ne ſe laſſent point de mettre à profit tout ce qu'ils rencontrent de beau ou d'intéreſſant ſur leur paſſage.

Ne nous le diſſimulons donc point, c'eſt par le génie qu'un ouvrage vit, & la raiſon ſeule ne le conſtitue pas. Homère & Virgile ſont immortels, tandis que des chef-d'œuvres de raiſonnement ſont enſevelis dans la nuit de l'oubli. La raiſon meurt ſi l'éloquence ou la poëſie ne la vivifient. Et que ſeroient devenus

(a) *L'ancienne Héloïſe.*

les raiſonnemens de Socrate même, ſans l'éloquence de Platon? La raiſon eſt à un ouvrage ce qu'eſt le ſquelette au corps humain: celui-ci n'a ni formes, ni expreſſion, ni vie; il eſt mort, & nous ne voulons être environnés que d'objets animés; c'eſt par la vie des êtres qui nous entourent que nous apprenons à jouir de la nôtre, & les plus charmans ouvrages de la nature n'offrent plus qu'une image attriſtante, lorſqu'ils ſont privés de leur forme, de leur attrait & de leur grace. L'arbre dépouillé de ſes feuilles & de ſes fruits afflige la vue & le cœur; & de quel charme eſt le roſier même dans nos jardins, lorſqu'il eſt réduit à ſes ſeules épines? Nous voulons donc que tout ſoit animé, que tout vive, que tout reſpire autour de nous, & nous voudrions que le mort régnât dans nos écrits! Eh! non, non, que l'imagination y répande ſes charmes, que le ſentiment les vivifie, & ſentons-nous reſpirer nous-mêmes dans nos productions.

Mais d'où vient cette ſoif de ſentir qui nous preſſe ſans ceſſe? D'où vient ce beſoin d'être émus, ravis, conſolés? C'eſt que nous ſommes

bien plus heureux par le ſentiment que par la penſée. C'eſt que deux êtres ſourds & muets ſeroient bien plus propres à faire leur bonheur par la ſenſibilité, que deux philoſophes par la raiſon ſeule. L'Auteur même de la nature, en répandant un voile impénétrable ſur ſes myſtères, a multiplié de toutes parts les objets propres à nous émouvoir, & en nous cachant la raiſon de ſes deſſeins, il nous a environnés de tableaux & d'images. Peintre, Poëte, Orateur ſublime, il met par-tout ſa grandeur en ſpectacle & ne nous l'offre jamais à définir. Mais ce ſpectacle magnifique perdroit beaucoup de ſa beauté, ſi Dieu n'avoit pas, en quelque ſorte, aſſocié l'homme à ſes travaux, en intéreſſant ſa raiſon, ſa ſenſibilité & ſon imagination même, à l'embelliſſement de l'univers. Alors, au lieu de l'uniforme & triſte aſpect des forêts, l'homme a déployé ſur la terre, la ſcène variée des champs & des prairies, & l'arbre, les fruits & les fleurs ont acquis ſous ſa main plus de fraîcheur, de grace & de beauté. Heureux, ſi ſans ambition & ſans orgueil, il eût ſu vivre en paix

avec ſes ſemblables, au milieu de ce commun héritage ! mais à meſure que les hommes ont uſurpé les droits les uns des autres, la terre les a menacés de reprendre la triſte forme de ſes anciens déſerts ; tant il eſt vrai que l'ordre, la beauté & la grace tiennent à la juſtice & à la vertu. Voilà la véritable ſource où les Poëtes, les Orateurs & les Ecrivains de tous les ordres, doivent puiſer les beautés qu'ils répandent dans leurs ouvrages ; & voilà comment l'analyſe de toutes les règles & de tous les préceptes nous ramènent toujours à un principe commun.

C'eſt pour faire de ce principe la baſe & la fin de mes écrits, que je vais examiner maintenant quels ſont les moyens les plus propres à défendre cette vertu & à combattre le vice ſur la terre : ce ſera achever de faire connoître le plan de ces Epîtres.

Les moyens qu'on a employés juſqu'à préſent pour faire la guerre au vice & défendre la vertu, ſont le ridicule, l'intérêt & l'indignation ; & chacun de ces principes a formé le caractère diſtinctif de pluſieurs Ecrivains tant

anciens que modernes. Mais il me ſemble qu'il en eſt peu qui aient ſu les réunir tous les trois. Cela eſt difficile ſans doute. Cependant, s'il n'eſt pas défendu d'eſſayer d'y réuſſir, on me pardonnera, j'eſpère, la ſorte de témérité qu'il peut y avoir à oſer l'entreprendre.

Divertir l'eſprit par le ridicule, attacher l'ame par l'intérêt, & l'enflammer par l'indignation, ſont les moyens les plus efficaces qu'on puiſſe employer contre l'hydre de la corruption, au défaut de celui des loix. Mais ces principes, puiſés dans les plus nobles paſſions de l'homme, peuvent auſſi avoir leurs écarts. L'indignation ſur-tout, cette paſſion des grandes ames, peut quelquefois paſſer les bornes de la juſtice. Il n'eſt que trop de gens qui la confondent avec l'emportement, la violence & la fureur. Ce n'eſt point là le caractère de cette paſſion ſublime: la véritable indignation a ſes gradations & ſes nuances; il lui faut de puiſſans motifs pour s'enflammer, & elle ne renonce jamais au droit d'intéreſſer le cœur. C'eſt par là qu'elle marque la grande diſtance qui règne entre l'homme violent &

furieux, & l'homme de bien juſtement indigné. A moins d'un crime ſubit & rapide qui l'embraſe tout-à-coup, elle modère ſon courroux, retient ſes élans & y regarde à deux fois avant de prendre l'eſſor : ce n'eſt qu'après avoir acquis toute la conviction de la baſſeſſe ou du crime, qu'elle s'enflamme ; mais alors elle devient terrible, & venge les droits de la juſtice & de l'humanité indignement outragés. Je ne ſais quelle impreſſion profonde & ſublime ſe grave ſur le front de l'homme de bien indigné ; ſon regard devient foudroyant, & le méchant recule d'épouvante à ſon aſpect. Tel étoit le caractère de l'indignation dans ce grand homme qui épuiſa tous les moyens de patience, de modération & de douceur, pour déterminer Céſar à renoncer au projet d'aſſervir Rome, & ſi ce tyran n'eût eu à combattre que des hommes animés du même eſprit que Caton, jamais il n'eût été vainqueur : mais celui-ci n'étoit ſecondé que par des hommes avilis ; il crut n'avoir pas d'autre reſſource que de tourner contre lui la paſſion qui le dévoroit,

& plutôt que de devenir l'eſclave de Céſar, il s'immola. Exemple terrible de l'indignation impuiſſante qui ſe conſume, ſe dévore elle-même, & devient inutile au monde. La patience & la réſignation du vrai ſage, lui ſont ſans doute bien préférables, & Yong dit en vain, en parlant de la grande paſſion que je peins, que Caton en mourut, on lui répondra toujours:

« Sa mort fut inutile au reſte des humains. »
Volt. mort de Céſar, Trag.

Cette paſſion a ſes beſoins & ſes tourmens, ſans doute, comme toutes les autres. Combien d'ames fortes en ſont déchirées dans le ſilence, & en deviennent lentement les martyrs! Nous touchons à un tel point de corruption où bientôt ces ames énergiques ne mourront peut-être pas d'un autre genre de mort, juſqu'à ce que l'indignation céleſte achève de dévorer le genre-humain. Mais vous, que cette paſſion dévore, au lieu de tourner contre vous-même des mains homicides, cherchez plutôt à la ſoulager. Vous ne pouvez pas vous armer du glaive de la juſ-

tice pour frapper des coupables redoutés : Eh ! bien, armez-vous de la foudre de la vérité. Les coups de l'une ſont paſſagers ; ceux de l'autre retentiſſent juſques chez la poſtérité. Tacite n'a point fait tomber des tyrans, mais il les a flétris ; leurs noms ne marchent plus d'âge en âge que couverts d'opprobres, & ils n'arrivent à la dernière poſtérité que chargés des malédictions du genre-humain.

Prenez garde pourtant d'avoir égard aux cauſes puiſſantes qui dépravent le cœur de l'homme, & ne le jugez pas au milieu des objets de corruption qui l'environnent, comme s'il étoit placé au ſein du meilleur ordre de choſes poſſibles. Ne confondez pas les erreurs avec les principes, ni les foibleſſes avec les crimes, & ſur-tout reſpectez le malheur. Prenez garde que tel qui vous paroît vil, ne ſoit peut-être qu'une victime déplorable. Faites donc toujours marcher le ſentiment à côté de la juſtice, & que les gémiſſemens de la pitié s'entremêlent aux accens de l'indignation. Ainſi j'ai peint moi-même ſous des couleurs bien différentes

Aſtarbé & ſa fille, Nyſus & Néphyſe (*a*).

C'eſt à quoi il me ſemble que Juvenal n'a pas eu aſſez d'égards. C'eſt que ce brûlant ſatyrique n'étoit pas aſſez philoſophe. Sa vertu eſt dure & farouche; il montre trop à nu les vices infames qu'il décrit; il ne peint que des crimes hideux, & ſa plume reſſemble trop à un glaive dégouttant de ſang humain. Il eſt vrai qu'il étoit au ſein de tous les forfaits, & que la ſcélérateſſe de la génération qu'il avoit à peindre ſembloit plutôt réclamer la foudre que le pinceau. Mais au ſein de toutes ces exécrations, le vrai Sage ne renonce pas encore à cette faculté précieuſe qui nous porte à nous attendrir ſur ces calamités morales & ſur ces fléaux de la vertu: il parle au cœur des hommes les plus dépravés, & il fait jaillir des étincelles de ſentiment & de vie du ſein même des cadavres & de la mort. Il remonte ſur-tout aux principes d'une telle dépravation, les démêle, en cherche le remède, l'indique avec force,

(*a*) On verra dans les Epîtres ſuivantes ce que c'eſt que ces perſonnages.

& ſes deſcriptions, quelque terribles qu'elles ſoient, ne ſervent qu'à préparer l'inſtruction qu'il veut répandre. Il eſt vrai qu'au ſiècle de Juvénal la philoſophie n'avoit pas fait de grands progrès. Auſſi, ce grand ſatyrique, peu inſtruit ſans doute, s'attache plus aux effets qu'aux cauſes, & il répand plus de véhémence & de colère, que de ſentiment & de philoſophie. Cependant il invoque par-tout l'indignation, & livré tout entier à cette paſſion brûlante, rien n'arrête, rien ne tempère ſon exploſion; c'eſt un volcan qui éclate, une foudre qui tonne ſans ceſſe ſur la tête des coupables; mais ſes feux dévorent ſans éclairer. Il n'épargne, il ne ménage rien; il nomme tous ceux qu'il flétrit, & les voue à un opprobre éternel, ſans égard à la force qui les ſubjugue, & aux cauſes impérieuſes qui les dépravent. Eh! où eſt donc celui qui peut juger juſqu'à quel point le cœur humain eſt coupable au milieu de la multitude d'objets qui le corrompent? L'homme prudent tremble à tout moment d'être injuſte, & la vraie ſageſſe lui preſcrit d'autres règles. Il eſt donc à propos de nous y arrêter un mo-

ment, afin de me mettre à l'abri du reproche d'injuſtice & même de ſévérité.

Toutes les paſſions tendent à l'ordre lorſqu'elles ſont dirigées par la ſageſſe. C'eſt ce qu'a très-bien prouvé M. l'Abbé Pluquet, dans ſon excellent ouvrage ſur *la Sociabilité*. Or, l'indignation eſt une de celles qui y tend avec le plus d'énergie, lorſqu'elle a pour objet l'injuſtice, le vice, le crime, & qu'elle ſait modérer ſon courroux devant les foibleſſes qui tiennent à la nature de l'homme, aux circonſtances dans leſquelles il ſe trouve, & à la forme du Gouvernement ſous laquelle il vit. Voilà ce que Juvenal n'a pas aſſez ſenti; il n'a pas aſſez ſenti encore que le ton de la véhémence fatigue à la longue, & que le tableau ſoutenu des vices dégoûtans & des crimes hideux finit par épouvanter le lecteur. Il faut ſavoir varier ſa touche & ſes images, & repoſer ſoi-même ſon imagination & ſon pinceau. Il faut s'armer à propos de l'arme du ridicule & dérider le front du lecteur; & ſi l'ironie eſt lâche & atroce lorſqu'elle attaque la vertu & humilie l'innocence, elle eſt noble & belle lorſqu'elle

eſt

eſt employée pour les défendre. L'épigramme & la ſatyre peuvent être employées avec ſentiment & avec nobleſſe, lorſqu'elles ſont dirigées contre des vices décidés. Enfin, toutes les facultés de l'ame peuvent être employées par un Ecrivain habile, & dans le vaſte tableau qu'il a à peindre, l'eſprit, la fineſſe & la grace peuvent également imprimer leurs nuances, & concourir avec le même avantage au triomphe de la vertu.

Tout ne tend pas également à enflammer l'ame, &, il eſt des originaux ſans nombre, dont les uns prêtent le flanc au mépris, & les autres au ridicule. Toutes les femmes vicieuſes ne ſont pas des Meſſalines ou des Aſtarbés, & tous les hommes pervers ne ſont pas des Nyſus ou des Typhons (*a*). Or, voilà les monſtres contre leſquels je m'élève. Quand je peins d'objets moins mépriſables, ma touche devient plus légère, ou plus douce, ou plus touchante, ſelon que les vices que j'ai à peindre

(*a*) Les deux premières Epîtres que je publie aujourd'hui, feront connoître tous ces perſonnages.

ſont plus ou moins dignes de mépris, de ridicule ou de pitié; mais je me garde de nommer perſonne (*a*). Si mes modèles ſont frappans dans la nature, ils ſont voilés dans mes écrits. Qui pourra donc avoir à ſe plaindre, & où ſera ma ſévérité?

Ah! bien loin d'être ſévère, par combien de manieres ne cherché-je pas à prouver que le mal eſt moins dans l'homme que dans les inſtitutions qui le dépravent? Par combien de peintures touchantes ne cherché-je pas à graver cette maxime dans le cœur de ceux qui le gouvernent, & par combien de vérités frappantes & lumineuſes ne cherché-je pas à les convaincre que la cauſe du bien & du mal eſt dans leurs mains, & qu'il ne ſe commet peut-être pas un crime ſur la terre dont ils ne ſoient reſponſables devant Dieu? Ma quatrieme Epître eſt preſqu'entièrement conſacrée à cet objet, & voilà le but moral que Juvénal & tant d'autres ont abſolument manqué.

(*a*) Excepté quelques pitoyables Ecrivains dont je n'attaque point les mœurs.

Je ſuis ſévère cependant & je dois l'être ; mais comment le ſuis-je ? En traçant le tableau de cette dépravation univerſelle qui ſoulève l'ame de dégoût, d'indignation & d'horreur. Je ſuis ſévère, mais envers qui ? envers ces êtres dépravés qui portent dans le vice la même intrépidité que les bons portent dans la vertu, & qui, bravant toute décence & toute pudeur, dédaignent de profiter des dégoûts, du trouble & des remords que la pratique du vice inſpire, & ne ſe ménagent aucune reſſource pour retourner à la vertu. Mais je me garde de toucher au voile qui couvre les foibleſſes de l'homme de bien, ſur-tout lorſqu'un célibat involontaire le prive des douceurs & des conſolations attachées aux titres d'époux & de pere, dans le charme d'une union formée ſous d'heureux auſpices. Je m'attendris ſur ſon ſort, & je peins les pénibles éfforts qu'il fait pour tendre à la vertu qui, ſemblable au Prothée de la fable, ſemble lui échapper ſans ceſſe & ſe rire de ſon impuiſſance. Mais que dis-je ? non, ce n'eſt pas ainſi que la vertu traite l'homme ſur la terre ; elle ne le fuit pas,

mais on la lui dérobe. Eh ! comment la saisiroit-il au milieu du labyrinthe où on l'égare & où il ne peut plus se retrouver ? Il s'épuise en vains éfforts pour se reconnoître, il sent que la cause qui le perd est hors de lui ; il en considère la puissance, & il frémit en sentant l'impossibilité de la vaincre. Lassé de cette lutte pénible, il retombe sur lui-même, & il ne se repaît que d'ennuis, de douleurs & d'anxiétés. S'il est né avec une de ces ames privilégiées qu'il semble que le Ciel ait créées dans sa tendresse, & qui ne trouvent d'existence & de vie que dans le sentiment & la consolation, quelle sera sa destinée sur la terre ? A mesure qu'il ouvrira les yeux pour chercher ici bas les rapports qui lui conviennent, il ne trouvera de toutes parts que des antipathies & des images repoussantes, sur-tout si l'infortune & l'oppression l'environnent dès le berceau. Au moment où la plus douce passion de l'homme se réveillera dans son cœur, quels moyens trouvera-t-il de la satisfaire ? Les convenances de l'intérêt & de l'ambition raisonnent-elles comme la nature ; ou bien celle-ci réglera-t-elle

ſes loix au gré du caprice des hommes? Encore un coup, quelle ſera la deſtinée de celui que je voudrois peindre? Hélas! perſonne ne l'a encore décrite; qu'il me ſoit donc permis d'eſſayer d'en tracer la foible eſquiſſe.

Je me le repréſente en proie aux beſoins d'un cœur ſenſible, cherchant d'un œil inquiet & avide la douce image de l'innocence. Si elle s'offre un inſtant à ſes regards, quelles douces émotions ne s'élèvent pas dans ſon ſein! c'eſt le moment du réveil de ſon cœur. Au doux aſpect de la beauté modeſte, il croit ſentir une céleſte influence qui vient anoblir & élever ſon ame, ſes ſentimens & ſes idées s'épurent; un feu ſacré circule dans ſes veines, & le jeune homme ému croit jouir d'une nouvelle exiſtence. Le ſentiment qu'il éprouve ſe répand bientôt ſur toute ſa perſonne; il ſe peint dans ſa contenance, ſur ſa phyſionomie & dans ſes regards: à peine peut-il en dérober l'impreſſion à ceux qui l'obſervent, & ſes yeux reſpectueuſement fixés ſur le tendre objet qui l'affecte, expriment le charme qui l'enivre. Si quelque obſervation indiſcrète lui laiſſe en-

trevoir qu'il eſt apperçu, le trouble & l'embarras s'emparent de lui, une tendre rougeur colore ſes joues & le voile de la pudeur ſe répand ſur ſon front. Timide & tremblant, il n'oſe lever ſes regards baiſſés; il détourne la vue, mais ſon œil ému & ſes larmes furtives peignent l'attendriſſement & le reſpect de ſon cœur. Cependant, il ne peut échapper au ſentiment qu'il éprouve. Il ſe recueille pour mieux en ſonder la nature; il la trouve ſi conforme à la ſienne, ſi analogue à ſon bonheur! il en ſent l'identité. Bientôt ſon cœur bouillonne, ſa reſpiration s'altère, des ſoupirs profonds ſortent de ſon ſein agité, & ſon ame ſemble vouloir s'exhaler pour s'aller repoſer toute entière ſur la beauté qui l'enchante; ou dans la douce extaſe qui l'enivre, il voudroit pouvoirſe proſterner devant elle pour l'adorer. O charme! ô délire! ô religieux & ſaint reſpect! ô pouvoir irréſiſtible de toutes les ſimpathies, quelle puiſſance céleſte, quelle divinité bienfaiſante & tutélaire vous protégera ſur la terre, où tout tend à vous déſunir & à vous ſéparer? O bon jeune homme! ceſſe de croire

au pouvoir de l'amour & de la vertu, diſſipe cette illuſion fatale, ou meurs déſeſpéré.

Telle eſt l'image que je me trace du jeune homme de bien, cherchant au ſein de nos inſtitutions barbares, l'objet que le Ciel forma pour ſon bonheur. La nature juſte & immuable dans ſes loix le lui montre, mais une barrière inſurmontable l'en ſépare, l'amour & la vertu réclament en vain leurs droits; une main fatale lui dérobe cette image ſacrée, & l'homme eſt ſeul dans l'univers. Eſclave enchaîné ſur la terre, il tourne en vain ſes regards vers le ciel, le ciel ému de ſes larmes, lui montre ſes tyrans & ſes bourreaux, & ne lui laiſſe d'autre reſſource que celle de pleurer ſur ſes fers.

Trompé dans ſa plus douce eſpérance, privé de ſon plus tendre appui, ſeul, errant au ſein de notre corruption, comment ſe défendra-t-il contre ſa funeſte influence? comment échappera-t-il aux beſoins de ſon cœur? Si, quelquefois entraîné par leur force impérieuſe, il cherche à tromper le doux & tendre beſoin de l'amour par le chimérique plaiſir des ſens, je me le repréſente au ſortir de leur vaine jouiſ-

ſance, triſte, honteux, dégoûté, plein de l'humiliation de lui-même, ſe ſentant déchu de ſa grandeur, & ſemblable au premier homme, au moment où il commença à rougir. Dans ces deux ſituations également oppoſées, je le vois tout à-la-fois abhorrer le vice & redouter la vertu, & déclarer autant la guerre à ſes ſens qu'à la délicateſſe & à l'élévation de ſon ame. O déſolant contraſte de la nature & des inſtitutions ſociales! dans quel état réduiſez-vous l'homme de bien? L'une l'entraîne par un charme invincible vers la ſublime image de l'honnête & du beau, & les autres le menacent de le foudroyer s'il oſe s'y attacher ſans égard à l'inégalité des rangs, des fortunes. Il n'y a donc pas de milieu pour lui, il faut qu'il s'aviliſſe, ou qu'il meure déſeſpéré. Je me pénètre de cette déchirante ſituation, & loin d'imiter la ſévérité du Bonze & du Fakir, je pleure ſur le ſort du ſage malheureux au ſein de notre perverſité, & je m'écrie:

Le cœur du ſage expire au milieu de nos mœurs.
Oh! qui pourra le peindre en proie à ſes langueurs;
Le front chargé d'ennuis, la démarche abattue,

Ne pouvant réſiſter au poiſon qui le tue ;
De dégoûts en dégoûts traîner languiſſamment
Du fardeau de ſes jours le douloureux préſent ;
Et, ſans éteindre en lui l'amour de la ſageſſe,
Trouver dans ſes beſoins des ſujets de foibleſſe ?
Oh ! qui pourra le peindre au ſein du repentir,
Des erreurs de ſes ſens en ſilence rougir ;
Ou, le ſein embraſé d'un courroux légitime,
Aux corrupteurs du monde imputer tout le crime ?
Et, cédant aux volcans de l'indignation
Lancer contre nos mœurs ſa malédiction ?
Quel être bienfaiſant calmera ſes alarmes ?
Du ſage déſolé qui tarira les larmes ?
Qui pourra de ſon ame éteindre le courroux ?
Maîtres de l'univers, ce pouvoir n'eſt qu'en vous.
C'eſt vous ſeuls dont la main ſouveraine & propice
Peut relever des mœurs le ſublime édifice,
Et bientôt de l'amour épurant le flambeau,
Rappelez les vertus du fond de leur tombeau.

C'eſt ainſi que je gémis ſur le déſeſpoir du ſage condamné à vivre parmi nous ; c'eſt ainſi que je déplore le ſort de tous les amis de la vertu, & que je tempère par la ſenſibilité, la véhémence de l'indignation ; c'eſt ainſi enfin que, remontant aux principes généraux de toute corruption ſociale, je m'attendris ſur

ceux qui en ſont les victimes, & que je me mets à l'abri de tout reproche d'injuſtice & de ſévérité.

Après avoir traité des principes de l'art en général, tels ſont les principes de genre en particulier que j'ai ſuivis, & il ne me reſte qu'à déſirer de l'avoir fait d'une manière auſſi utile pour l'art, que glorieuſe pour la vertu.

Je ſuis bien éloigné ſans doute de me flatter d'avoir atteint ce double objet; mais peut-être pourrois-je être plus excuſable qu'un autre de n'y avoir pas entiérement réuſſi. Privé dès ma plus tendre enfance de toute eſpèce de ſecours & de maîtres, ſans avoir fait ce qu'on appelle ſes études, ſans autre guide que moi-même, ignorant toutes les langues mortes, laiſſé orphelin en bas âge, livré au plus cruel abandon de la part de parens riches, puiſſans & barbares, vexé, opprimé par eux, ne connoiſſant que les perſécutions & les larmes qu'ils m'ont cauſées, n'ayant jamais pu conſacrer ſix mois de ſuite au repos & à l'étude; liſant, étudiant par ſaillies & à bâtons rompus, au milieu des agitations de la vie la plus orageuſe, après

quinze à dix-huit ans de perſécutions, de malheurs & d'éfforts impuiſſans pour en ſortir, quels moyens, quelles reſſources ont donc pu me reſter pour étudier & m'inſtruire ? Hélas ! aucuns, que le beſoin de ſatisfaire le penchant irréſiſtible que la nature m'a donné pour l'étude, de m'arracher au déſeſpoir, aux dangers des tentations qu'il inſpire, de porter le calme dans mon ame agitée, & de chercher dans les livres les conſolations que je n'ai pu trouver chez les hommes.

Telle a été ma deſtinée. C'eſt au ſein de ces calamités que ma plume s'eſt exercée. Si elle n'a pas atteint le degré de perfection qu'exige le ſujet qu'elle traite, ce ne ſera donc pas à un défaut de travail, d'application & d'étude qu'il faudra l'attribuer, mais aux reſſources qui m'ont manqué, & les principes que j'ai établis n'en ſeront pas moins puiſés dans la nature & la vérité. Qu'un autre plus heureux que moi les ſuive & produiſe un ouvrage plus parfait que le mien, je ſerai le premier à applaudir à ſes ſuccès ; car en morale, on voudroit toujours être le dernier dans la

lice, & le triomphe de nos rivaux ne peut que nous réjouir.

En attendant, il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur ces Epîtres. J'en ai compoſé quatre ſous le même titre. Les deux que je publie aujourd'hui ne renferment que l'exécution du plan dont je rends compte dans ce Diſcours. Les deux ſuivantes en offriront la continuation & la fin, & je ne tarderai pas à les donner au Public. Elles ſeront ſuivies de pluſieurs lettres ſur les principes fondamentaux de cet ouvrage, & déja énoncés par l'épigraphe générale que j'ai placée à la tête de ce premier volume.

Je joins à ces deux premieres Epîtres, des fragmens d'un Poëme intitulé, *Saint-Alme & Zélie*, dont je m'occupe également. Ils ſont ſuivis de quelques autres pièces de poëſie que j'ai faites dans un temps où je m'étois moins livré à l'étude de ce bel art. Mais le deſir d'honorer la mémoire d'un grand homme, & une femme des plus reſpectables de ce ſiècle, m'a entraîné à les publier. Si l'hommage que je rends à cette dernière eſt autant celui de ma

reconnoiſſance que de mon admiration, je trouverai, j'eſpère, dans ces motifs un nouveau titre à l'indulgence du Public, ſur-tout lorſqu'il ſaura que le portrait que je trace de cette nouvelle Cornélie, eſt ſi peu flatté, qu'il ſemble que mes pinceaux aient été dirigés par la main de ceux qui la connoiſſent. On ne peut la voir ſans ſe rappeler ces belles paroles du Sage. « C'eſt » une grace qui paſſe toute grace qu'une fem- » me vertueuſe & fidelle; tel qu'eſt le ſoleil » lorſqu'il s'élève vers les hauts lieux élevés » du Seigneur; telle eſt la beauté de la bonne » femme, l'ornement de ſa maiſon. » Et l'on obſervera que le Sage ne dit pas la *belle*, mais la *bonne*.

Ainſi, après avoir traité des mœurs, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'offrir l'image de celle qui en donne l'exemple des plus pures.

TABLEAU
DES MŒURS
DE CE SIÈCLE.

EPITRE PREMIÈRE.

Preſſe du doigt tes lèvres impatientes : le délateur aux aguets n'attend que ces paroles : *le voici*, pour accuſer quiconque les aura proférées.

Juvenal, ſat. I. p. 16, trad. de M. Duſſaulx.

Sur ſon trône élevé, ſoutenu par nos mœurs,
Et couronné des mains de puiſſans corrupteurs,
Le vice en ſouriant, d'un œil ferme & tranquille,
Voit diriger ſur lui la ſatyre inutile,
Et regarde en pitié ſes éfforts impuiſſans.
En vain de la vertu les douloureux accens
S'élèvent contre lui : ſes larmes, ſa triſteſſe,
Du vice triomphant excitent l'alégreſſe ;
Il ſe moque des maux de cette Vierge en pleurs,
Et du haut de ſon trône inſulte à ſes douleurs.
Et tu veux, cher Wolmar, qu'au ſein de ſa victoire,

J'eſſaye, en l'attaquant, d'ajouter à ſa gloire!
Regarde les carreaux qu'il agite en ſa main;
Conſidère l'appui de ſon trône d'airain;
Vois comment de ſon règne il étend les limites;
Contemple autour de lui ſes nombreux Satellites.
C'eſt peu que pour ſa gloire & celle de ſes loix,
Il compoſe ſa cour avec celle des Rois;
C'eſt peu que ſur leurs pas le luxe & la richeſſe
Ttaînent les faux plaiſirs, enfans de la molleſſe,
Que l'inégalité dans ſes fauſſes grandeurs
Elève ſon orgueil ſur la perte des mœurs (1),
Et qu'en faveur du vice elle arme ſa puiſſance.
J'entends encor pour lui s'élever l'éloquence,
Qui, juſques au Barreau proſtituant ſa voix,
Même aux pieds de Thémis va défendre ſes loix;
Ou verſant ſon poiſon dans des livres coupables,

(1) S'il étoit permis aux Académies de propoſer des problêmes vraiment utiles à l'humanité, en voici un des plus dignes d'être ſoumis à la diſcuſſion des Philoſophes & des Sages. Il s'agiroit de déterminer *ſi l'inégalité des conditions eſt propre à épurer ou à dépraver les mœurs.* Je ſuis ſi convaincu de l'importance de cette queſtion, que ſi j'étois riche, je ne regretterois pas une médaille d'or de la valeur de cent louis, pour celui qui auroit fait le meilleur ouvrage ſur cette matière; & ſi cet ouvrage étoit vraiment digne de ſon ſujet, je crois encore que le meilleur prix ſeroit pour moi, par la ſatisfaction que me procureroit l'idée du ſervice que j'aurois rendu au genre-humain.

Sous

Sous l'empire du vice entraîne mes ſemblables.
Les Sciences, les Arts, déſerteurs des vertus,
Sans honneur & ſans gloire au vice ſont vendus :
La toile éfféminée accuſe la peinture,
Et le marbre amolli fait rougir la ſculpture.
Le pinceau corrupteur du Peintre dépravé,
Pour anoblir ſon art n'a plus rien d'élevé ;
Il meurt, & le ciſeau, dans la main du génie,
Vil inſtrument du luxe, eſt ſans force & ſans vie.
Tout eſt proſtitué : cet art harmonieux
Qui, par l'heureux accord des ſons mélodieux,
Aux arbres, aux rochers, frappés de ſes merveilles,
Donnoit un mouvement, une ame & des oreilles :
Ce grand art qui, jadis au ſommet de l'Hémus,
Charmoit le cèdre altier & les tygres émus,
Et dont l'attrait touchant de ſon pouvoir ſuprême
Adoucit Tyſiphone & charme l'enfer même ;
Enfin cet art divin, de la Parque vainqueur,
Par de mâles accens n'élève plus le cœur :
Des viles paſſions il nous peint les caprices ;
Et ſes ſublimes chants, loin d'éffrayer les vices,
Par de lâches amours mollement abattus,
N'enflamment plus le cœur de celui des vertus ;
Et, par d'auguſtes ſons enchantant nos oreilles,
Des Héros & des Dieux ne peint plus les merveilles.
L'amour, le pur amour à cet art aux abois (1)

(1) On ne manquera pas de m'objecter qu'il n'a jamais été

Ne prête plus l'accent ni l'attrait de ſa voix ;
Et celle des Laïs dans ſon temple magique (1),
Ne peint plus dans ſes chants que leur cœur impudique.
Ici, cet art ſans mœurs anime de ſes ſons
De P*** & B***, les profanes chanſons ;
Et là, ſecondant mieux une honteuſe ivreſſe,
D'une danſe lubrique exprime la molleſſe.
Ailleurs, je vois offrir au vice glorieux,
D'un burin criminel les traits licencieux,
Qui vont orner ſes murs ſans crainte du ſcandale ;
Plus loin, dans un boudoir, ce vil Sardanapale
Lit les vers libertins d'un Poëte impudent,
Qui lui vend ſon eſprit, ſa plume & ſon talent,
Et, s'il avoit un cœur, il le vendroit de même.
Il prétend toutefois, dans ſa baſſeſſe extrême,
Aux Laïs, aux Phrynés, l'avoir cent fois vendu ;
Il nous peint dans ſes vers ces efforts de vertu ;
Et, plein pour ces exploits d'une ardeur peu commune,
Il établit ſur eux ſa gloire & ſa fortune.
Ainſi de toutes parts au vice triomphant,
L'éloquence, les arts & l'eſprit, tout ſe vend ;
Pour mieux le ſoutenir, des meres de famille
Trafiquent avec lui la pudeur de leur fille.
Trop ſouvent, le dirai-je ? elles n'attendent pas

---

plus cultivé ; & moi je répondrai qu'il n'en eſt pas moins aux abois, relativement à l'objet moral que tous les Arts devroient avoir.

(1) L'Opéra.

Qu'au moins un doux printems ait mûri ſes appas ;
Et cette jeune fleur, à peine en ſon aurore,
Tombe déja flétrie avant même d'éclore.
Que de lâches époux, rompant les plus ſaints nœuds,
Des faveurs de l'Hymen font un trafic honteux,
Et, fondant leur état ſur ſes moyens infâmes,
Ont pour tout revenu la beauté de leurs femmes !
Que d'autres, éblouis d'une fauſſe grandeur,
Sur un pareil opprobre élèvent leur honneur !
Et, loin d'être arrêtés par le moindre ſcrupule,
Rougir de ſa baſſeſſe eſt le ſeul ridicule.

Ainſi ſur ſes autels en tous lieux révéré,
Comme Dieu de nos mœurs, le vice eſt adoré ;
L'encens fume pour lui ; la vertu terraſſée
Pleure en vain à l'écart, des mortels délaiſſée.

Et quand le vice, ami, jouit d'un tel pouvoir,
Tu voudrois m'impoſer le dangereux devoir,
En traçant le tableau de ſa propre infamie,
D'eſſayer d'ébranler ſa puiſſance affermie ?
L'ébranler ! (1) quel projet ! Eh ! qui l'a pu jamais ?

(1) M. Duſſaulx obſerve très-bien dans le Diſcours qui eſt à la tête de ſa Traduction de Juvénal, « que les circonſtances » propres à former les grands ſatyriques, s'oppoſent aux réformes » qu'ils voudroient introduire : en effet, quand il n'y a plus » de mœurs chez un peuple, & que le ſentiment moral y eſt » abſolument éteint, quelque choſe qu'ils faſſent, ils ne peuvent » remédier à rien, parce qu'ils n'opèrent plus alors que ſur » des cadavres. » *Voy. ce Diſc. p. cxxiij.*

Lui ſeul jouit ici des douceurs de la paix ;
Ici bas tout concourt à ſa gloire ſuprême,
Et la ſeule vertu tombe ſous l'anathême.
Son honneur dans l'opprobre & ſes appas flétris,
N'attirent ſur ſon front que l'horreur des mépris.
Cependant tu voudrois que, Peintre véridique,
Animant de portraits ma toile poëtique,
Je flétriſſe le cœur des mortels corrompus,
Et de leurs froids dédains vengeaſſe les vertus.
Eſſayons..... Mais comment, au défaut du tonnerre,
Pourrai-je exterminer le crime de la terre ?
Que peut l'humble mortel ici bas opprimé,
Et d'indignation vainement conſumé,
Mourir comme Caton d'une colère ſainte ?
Mais terraſſer le crime ou le glacer de crainte ;
Mais venger les vertus & punir les forfaits,
Eſt une gloire, hélas ! qu'il n'obtiendra jamais.
Lorſque l'ambition, le luxe & la richeſſe
De Rome eurent banni les mœurs & la ſageſſe (1) ;

(1) Perſonne n'a décrit avec plus d'énergie la dépravation de Rome, que Juvénal, & voici un paſſage où il en indique aſſez bien certaines cauſes. « D'où proviennent ces monſtrueux » déſordres, de quelle ſource ? s'écrie le Poëte indigné. Une » honnête fortune conſervoit autrefois l'innocence des Latines : » de longs travaux, un ſommeil court, les mains endurcies à » préparer la laine ; Annibal aux portes de Rome, & leurs » maris en ſentinelle ſur la porte Colline, garantiſſoient leurs » cabanes des atteintes du vice. Nous ſubiſſons à préſent les

Quand le crime émané de la nuit des enfers,
Commençoit des Romains à préparer les fers,
Du plus grand citoyen déployant l'énergie,
Caton tonnoit en vain au ſein de ſa patrie.
Le ſublime tableau de ſes grandes vertus,
La voix de Ciceron & les mœurs de Brutus,
Rien n'ébranla le crime élevé ſur le trône,
Rien ne put l'empêcher d'y ceindre la couronne;
Par des poiſons ſecrets il avoit dépravé
Le peuple qui ſembloit l'avoir le plus bravé;

» maux inſéparables d'une trop longue paix : plus cruelle que » le glaive, la volupté dégrade notre empire, & venge l'univers » aſſervi. Tous les crimes, tous les forfaits qu'enfante la dé- » bauche règnent ici, depuis que Rome vit périr l'antique pau- » vreté. Le luxe infecta nos collines de la molleſſe de Sybaris, » de Rhodes, de Milet, & ſur-tout de Tarente, dont les » citoyens inſolens & couronnés de pampre nagent dans les » délices.

» Les richeſſes introduiſant parmi nous des mœurs étrangères, » furent le premier mobile de la corruption. » *Juv. ſat. VI, trad. de M. Duſſaulx.* Et ce ſentiment, le vertueux Paul Emile l'avoit déja témoigné, lorſqu'après la mort de deux enfans chéris, il diſoit au peuple romain, *qu'il ſe ſoumettoit à ce malheur, pourvu que les Dieux daignaſſent épargner à la république les maux dont tant de proſpérités la menaçoit.* Sentiment d'un ſage, s'écrie très-bien M. l'Abbé Millot, qui ſait combien le poiſon de la fortune eſt funeſte, non-ſeulement aux particuliers, mais aux Sociétés & aux Empires. *Elém. d'Hiſt. gén. par M. l'Abbé Millot, tom. 3, p. 20.*

Et, vainqueurs des Héros de cette république,
Il ſe rit de Caton expirant dans Utique.
Du plus grand des mortels tel fut le triſte ſort;
Le refuge du ſage eſt trop ſouvent la mort.
Socrate avant Caton avoit bu la ciguë;
Pour la gloire des mœurs Lucrèce en vain ſe tue.
Le ſang de Virginie au ſien en vain s'unit,
Sur ce ciment ſacré le crime s'affermit;
Il ſert de fondement à ſes autels impies,
Et là, ſouvent offert par la main des furies,
Il devient à ſes yeux le plus pur des préſens:
Le ſang de l'innocence eſt ſon plus doux encens.
Si dans Rome autrefois telle fut ſa victoire,
Il n'a pas dans Paris obtenu moins de gloire.
Quels que ſoient les mortels, les ſiècles, les climats,
Sous les feux du lion, dans la nuit des frimats,
D'un principe commun l'effet eſt uniforme,
Et du gouvernement les mœurs prennent la forme.
Ainſi, lorſque le mal a gangrené les loix,
D'un mortel ignoré que peut la foible voix?
Cependant l'Ecrivain lâche & puſillanime,
Souvent par ſa foibleſſe encourage le crime;
Et la foudre à la main je penſe qu'il eſt beau,
Ainſi que Juvénal & l'immortel Rouſſeau (1),
D'oſer au genre-humain rendre quelque ſervice,
En lançant ſes carreaux contre l'hydre du vice.

(1) J. J. Rouſſeau.

De ce principe, ami, je ſens tout le pouvoir,
Et, docile à ſa loi, j'en ſuivrai le devoir.
Ainſi, pour ſeconder le beau feu qui t'enflamme,
Pour ranimer enfin ſon ardeur dans mon ame,
De l'immenſe tableau que nous offrent nos mœurs,
Où tant d'affreux objets, ſous leurs propres couleurs,
S'offrent à mes regards pour exciter mon zèle,
Je vais, ſelon tes veux, d'une touche fidelle,
Détacher des portraits auſſi vrais qu'odieux.
Quel eſt ce fier objet qui ſe montre à mes yeux?
C'eſt la vile Aſtarbé, cet opprobre des mères,
Ce cloaque infecté des égouts militaires,
Qui, dédaignant les nœuds d'un hymen roturier,
Ne veut voir les amours qu'en habit de guerrier.
Quelques grains d'épinards au bout d'une épaulette
N'ont jamais de ſon cœur balancé la conquête,
Et les enfans de Mars, dans leurs nobles travaux,
En ſavent triompher ſans ſiège & ſans aſſauts.
Fiere de leurs exploits, en leur cédant les armes,
Elle croit dans leurs bras voir anoblir ſes charmes;
Et, quand les traits hideux de ſes appas vieillis,
De nos jeunes guerriers excitent les mépris,
A ſon char opulent avec art les ramène,
Et par des chaînes d'or prudemment les enchaîne.
Les diſciples de Mars, comme ceux de Phébus,
Ont quelquefois beſoin du ſecours de Plutus;
Et tous, ſe dégradant au ſein de la baſſeſſe,
Ont quelquefois reçu l'argent de leur Maîtreſſe.

Mais pour d'autres tableaux ſachons garder ce trait ;
Et marions enfin dans ce charmant portrait,
L'inflexible roideur d'un orgueil intraitable,
Aux traits plus révoltans d'un cœur impitoyable,
Qui croiroit dégrader ſon limon glorieux,
S'il ſe laiſſoit toucher aux pleurs d'un malheureux.
Que dis-je ? Un pareil mot la frappe-t-elle à peine,
Que Madame Aſtarbé ſent venir ſa migraine ;
Elle vomit aux traits que lui trace ce nom,
Et la pitié pour elle eſt du plus mauvais ton.
L'honnête-homme opprimé que l'injuſtice accable,
Traîne en vain de ſes jours l'infortune honorable ;
Elle, par ſes mépris, ajoute à ſon malheur :
Le plaiſir de l'outrage eſt celui de ſon cœur.
Comment te peindre, ami, ſon humeur deſpotique ;
Et ſon luxe inſultant la misère publique,
Et ce ſuperbe char d'où ſon œil ſans pitié
Ne s'abaiſſa jamais ſur l'honnête homme à pié ;
Et ce faſte inſolent dont le vain étalage
De ſon cœur orgueilleux offre par-tout l'image (1) ?

(1) Il eſt des gens, qui n'ayant ni nobleſſe ni dignité naturelles, cherchent à s'en créer de factices, par toutes les reſſources que la fortune & le luxe peuvent leur fournir. Auſſi Madame Aſtarbé ne néglige-t-elle rien pour s'élever par ce ridicule manège. Son ambition à cet égard eſt ſans bornes, comme ſans pudeur, & il n'y a pas juſqu'aux dernières petiteſſes de la vanité, qu'elle ne mette en uſage pour ſe ſatisfaire. Par exemple, dans une petite ville d'Allemagne, qui n'a pas

Au ſein de cette pompe, en foulant les mortels ;
Elle voudroit pouvoir s'ériger des autels ;
D'adorateurs guerriers conſtamment entourée ;
De l'encens des plaiſirs par leurs mains enivrée ;
Elle voudroit pouvoir, ſous ſes nouvelles loix,
Déifier l'orgueil & le vice à-la-fois ;
Voir loin de ſes autels dans la foule éperdue,
La vertu dans la fange & trembler à ſa vue,
Le foible dégradé, l'innocent avili,
Et la pudeur s'enfuir ſur le front de Joly (1).
Mais des vœux orgueilleux que forme ſon caprice,
Ce dernier eſt pourtant le ſeul qui s'accompliſſe.
Aſtarbé s'en irrite, & ſon cœur plus hautain
Semble encore s'enfler par un nouveau venin,

---

un mille de circonférence, Madame Aſtarbé ne feroit pas un pas ſans ſon carroſſe ; &, dans la crainte, ſans doute, que les regards du peuple ne la compromettent, elle ne va jamais aux promenades publiques. Une de ſes grandes prétentions eſt d'occuper par-tout le premier rang. Au Théâtre, elle croit que rien n'eſt dans l'ordre, & que le ſpectacle manque de dignité, lorſqu'elle n'eſt pas dans la loge du Roi ; & quand, par haſard, quelque circonſtance fâcheuſe vient l'empêcher de jouir de cet honneur, elle regarde cela comme une diſcordance choquante, bien moins humiliante pour elle que pour le public. Auſſi, eſt-ce par égard pour les titres qu'elle a par-tout aux premières places, que je lui en ai décerné les honneurs dans ces Epîtres.

(1) C'eſt la Dame reſpectable dont il a été queſtion à la fin du Diſcours préliminaire, & à laquelle eſt adreſſée l'Epître à la plus honnête des femmes.

Et bientôt, tout gonflé d'orgueil & d'arrogance,
Il cherche dans l'outrage un moyen de vengeance.
Tel un ſerpent aigri ramaſſe dans ſon cœur
De ſon mortel poiſon la fatale liqueur;
Du feu de ce venin il allume ſa rage:
A ſon aſpect affreux les hôtes du bocage
S'envolent tout tremblans, Philomèle en gémit,
Et l'homme qu'il ſurprend, quelquefois en frémit.
Telle j'ai vu jadis, Aſtarbé plus farouche,
Exhaler ce poiſon des yeux & de la bouche,
Et, plus que ce reptile inſpirant la terreur,
De ſes propres enfans aller glacer le cœur.
A ces affreux accès & d'orgueil & de rage,
Moi ſeul avec mépris oppoſois mon courage;
Tout trembloit, & moi ſeul, avec un front ſerein,
A ſes noires fureurs oppoſois le dédain.
Comme elle m'abhorroit! mais loin d'en être en peine,
J'étois encor plus fier de mériter ſa haine.
Tel eſt, mon cher Wolmar, cet odieux objet,
Et je ſens reſpirer ſon cœur dans ce portrait.
Cependant je ne ſais comment, ſans le prétendre,
Elle donna le jour à l'objet le plus tendre,
Dont la beauté touchante & le front virginal
Reſſembloient, en naiſſant, à l'aſtre matinal
Qui pare les lambris de la voûte céleſte;
Telle, alors j'admirai cette beauté modeſte.
D'une tendre pudeur le voile intéreſſant,
Avec grace étendu ſur ſon front innocent,

Répandoit ſur ſes traits une empreinte ſi pure!
Mais il ſembloit, hélas! que ſur cette figure,
Le Ciel n'eût imprimé cet adorable attrait,
Que pour mieux nous offrir un contraſte parfait,
Lorſqu'auprès de ſa mere en tout ſi diſſemblable,
L'œil croyoit voir un Ange aſſis auprès du Diable.
Ce tableau diſcordant m'agitoit tour-à-tour
Par les feux de la haine & par ceux de l'amour.
Quelquefois je diſois, en voyant cette mère:
Dans les flancs corrompus d'une telle Mégère,
Comment s'eſt donc formé cet objet enchanteur?
Souvent ſur le fumier l'on voit croître la fleur.
Mais on prétend, hélas! eſt-ce une calomnie?
Que déja cette fleur voit ſa gloire ternie.
J'en gémis; autrefois elle offroit à mes yeux
Un accord ſi touchant des dons les plus heureux!
Par les ſoins du Ciel même elle ſembloit ornée.
Je tremblois, il eſt vrai, de la voir profanée.
Le tems dévoile enfin ce que j'ai ſu prévoir.
Du vice maternel, tel eſt donc le pouvoir;
Le germe empoiſonné d'une impure origine,
Corrompt de la vertu la ſemence divine.
O funeſte pouvoir de l'éducation,
Des exemples frappans de dépravation,
Votre ouvrage détruit celui de la nature!
Tel un jeune ruiſſeau ſort d'une ſource pure,
Promène ſur les fleurs ſon limpide criſtal;
Aucun limon encor n'infecte ſon canal;

Il eſt pur, & l'on voit la bergère timide,
Quelquefois ſe mirer dans ſa glace limpide;
Mais bientôt, entraîné par de ſales ruiſſeaux,
Dans des marais impurs il va perdre ſes eaux;
Il y croupit long-tems, & ſon onde infectée
Exhale dans les airs une odeur empeſtée.
Tel eſt l'objet, ô Ciel! pourrois-je le penſer?
A ce point, cher ami, pourrois-je l'offenſer?
Non, non, je ſens encor murmurer ma tendreſſe:
Sachons, en la peignant, pleurer ſur ſa foibleſſe.
Dans le tableau des mœurs pour offrir un grand trait,
D'Aſtarbé toutefois achevons le portrait.
Je n'irai point ici des traits de ſa figure,
Te tracer, cher Wolmar, une horrible peinture.
Mais que dis-je? Eh! pourquoi? quand les vertus du cœur
De leur charme divin n'ornent point la laideur,
Pourquoi cacher d'un front les triſtes cicatrices,
Lorſqu'il eſt plus ſouillé par l'opprobre des vices?
J'oſerai donc parler de ſes traits rebutans,
De ſa bouche où jadis on vit, dit-on, des dents,
Dont les chicots gâtés & l'haleine infectée
Répandent autour d'elle une odeur empeſtée.
Je peindrai les vieux lis de ſon teint ſuranné,
Son long menton crochu ſi voiſin de ſon nez;
Le chignon emprunté de cette chevelure
Etrangère à ſa tête autant qu'à ſa figure.
Cette gorge..... ô pudeur! ſur cet objet hideux
Viens étendre ton voile, & dérobe à mes yeux

Ce triſte & froid débris d'un édifice antique ;
Que le vice a détruit ſous ſa main impudique.
Mais ne me cache point, par ce vice épuiſé,
Sous ſes pieds chancelans ſon vieux corps tout uſé ;
Et ſa taille éfflanquée, & ſa marche traînante,
Et l'aigre & dur fauſſet de ſa voix glapiſſante ;
Ses yeux, affreux miroirs de ſa laſcivité,
Epuiſés par les feux de la lubricité,
Et qui n'ont jamais peint qu'une flamme adultère !
Enfin, pour achever de peindre ma Mégère,
Je dirai que l'on trouve en elle réunis
L'orgueil Aſiatique aux mœurs de Sybaris,
L'éffroyable laideur, la morgue ridicule,
Se confondent en elle à l'infâme crapule.
De ſes ſens mutinés provoquant la fureur ;
Bravant tout, rougiſſant de la ſeule pudeur (1) ;

(1) Quelle que ſoit pourtant l'impudence du vice, il eſt des momens où il ſe déconcerte, & j'ai vu rougir juſqu'à Madame Aſtarbé. Je fus frappé de ce phénomène, un jour que je la ſurpris en flagrant délit. Elle ſe troubla, & rougit peut-être pour la première fois, mais ce ne fut pas de longue durée ; car notre Meſſaline ayant repris ſa première impudence, brava bientôt mon opinion, comme elle bravoit depuis long-temps celle du public : ce qui prouve combien Juvénal a raiſon de dire : *qu'une femme priſe ſur le fait, n'en eſt que plus audacieuſe, qu'elle puiſe dans ſon crime l'impudence & la fureur. Sat. VI.* Auſſi toute ma diſcrétion ſur ce fait ne put me concilier l'humeur de Madame Aſtarbé, déja fort altérée à mon égard, à cauſe de l'honnêteté de mes prin-

Superbe, elle s'élève au-dessus du scandale,
Met sa gloire à souiller sa couche nuptiale,
Et dans son noble orgueil n'en chasse insolemment
Que son benêt d'époux, parce qu'il est marchand.
Ce pauvre époux rempli d'une humeur débonnaire,
Sous les loix de l'hymen vit en célibataire.
Sous ses yeux, à sa table, au tour de ses foyers,
Et sur-tout sur sa couche un essaim de guerriers
Se décore le front des myrthes de Cythère,
Et fait de sa maison un sérail militaire,
Où sa femme bravant de frivoles discours,
Sur l'autel de l'hymen couronne leurs amours.
Du moins ce n'est point là de ces ames sans vie,
Et le vice chez elle est rempli d'énergie;
Il y vit; chaque trait, son visage, ses yeux,
Tout le peint, & l'enfer ne le peindroit pas mieux.
Un autre objet pourtant le peint aussi bien qu'elle;
C'est l'amant soudoyé qu'a choisi cette belle;
Ce servile Ecuyer qui ne la quitte pas,
Fidele à son argent bien plus qu'à ses appas;
Et qui, père, dit-on, de toute sa famille,
Couronne ses forfaits par corrompre sa fille.

cines. Une Courtisanne sent trop comment elle est jugée par un honnête homme qui la surprend dans un pareil cas, pour le lui pardonner, & elle n'est jamais dupe de sa discrétion & de son silence.

Quel que prudent que soit le mortel qu'on estime,
On n'aime pas à voir le témoin de son crime.

De l'éclat virginal de cette jeune fleur,
Il eſt, il eſt, dit-on, le vil profanateur (1);
Que ce trait le peint bien! Valmont (2) & Lovelace (3);
Ont-ils quelques horreurs que ce monſtre n'efface?
Non; & l'art criminel dont il fait ſon état
N'a jamais effrayé ce profond ſcélérat.
On prétend que, jaloux de la gloire d'Œdipe,
Il s'unit autrefois avec ſa mère Alcipé;
Qu'avec moins de remords, avec ſes propres ſœurs,
De l'inceſte il goûta les horribles douceurs.
Et de pareils brigands peuvent braver la roue?
Et que dis-je? de lui tout le ſexe ſe loue.
Sa ville eſt ſon ſerail, & là, ce fier Sultan
Coëffe tous les époux de ſon noble croiſſant,
Qui, fiers de cet honneur, ſecondant ſa victoire,
Etalent ſur leur front ce trophée avec gloire.
Tu frémis, cher Wolmar, en voyant ce portrait;
La vérité pourtant l'a dicté trait pour trait.
Elle ſeule me guide en ma foible peinture.
Chaque trait que je t'offre eſt peint d'après nature.
Le menſonge jamais ne ſouille mes pinceaux;
Tout juſqu'à la nuance eſt vrai dans mes tableaux.
Mais de pareils objets les images trop ſombres
Pourroient ſur mes tableaux verſer leurs triſtes ombres,

(1) C'eſt-à-dire un des premiers.....
(2) Voy. les Liaiſons dangereuſes.
(3) Voy. Clariſſe.

Rembrunir mes couleurs, en bannir la gaîté:
Ami, délaſſons-nous par la variété.
Quand dans les traits qu'on peint on eſt trop uniforme;
On riſque fort ſouvent que le lecteur s'endorme.
Alors, ſous les dégoûts ſuccombant malgré ſoi,
L'on croit lire Saint-Ange ou Farmin du Roſoi.
Riche variété, vrai charme de la vie,
Viens offrir à leur tour dans cette galerie;
Tous les vices honteux de cet Abbé coquet,
Dont les traits balafrés, parés d'un faux toupet
Penſent ſe rajeunir par ce bel artifice,
Et déguiſer aux yeux leur triſte cicatrice:
Un Roi de ſa couronne eſt ſans doute moins vain;
Que ne l'eſt mon Abbé de ſon toupet divin;
Diadême charmant qu'une main téméraire
Fut arracher pour lui d'un front patibulaire,
Et qui, malgré tout l'art dont il eſt embelli,
Eſt encore étonné de ſe voir plus flétri.
L'édifice élégant de ce toupet factice
A beau parer un front que dégrade le vice;
Sous cet art recherché je crains un ſéducteur;
Et ſes graces toujours m'inſpirent la terreur.
Par un coſtume adroit il cherche à vous ſéduire:
Auſſi, Monſieur l'Abbé, jaloux de ſon empire,
Sous des fracks élégans, ſans manteau, ſans rabat,
Singe l'homme du monde & le petit Prélat.
Ce fade adulateur prodigue avec adreſſe,
A tous ceux qu'il connoît, careſſe ſur careſſe,

Juſqu'à

Juſqu'à ce qu'abuſant de leur ſimplicité,
Il eſcroque leur bourſe, ou perd leur probité.
Actif & vigilant, brûlant du feu des brigues,
Rien n'égale l'ardeur qu'il a pour les intrigues.
Que d'objets innocens & nés pour les vertus
Par ſes ſéductions ce monſtre a corrompus!
Il aime, il ſollicite, il veut des bénéfices.
Il en mérite bien, mais c'eſt dans les couliſſes.
Là, valet ſoudoyé d'un amant de R***,
Il ſait, malgré le ſort, vendre encore avec art,
Tous ces nobles lauriets, l'honneur de la patrie,
Du patron de nos Rois l'honorable effigie;
Et, trafiquant de gloire, il ſait avec Laïs
Faire des Chevaliers pour cinquante louis (1).
Voyez Almé, voyez cette coquette altière,
Qui, de Laïs publique & fille de portière,
A d'un riche benêt ſu faire ſon époux.
Avec ce Bride-oiſon, ſon plaiſir le plus doux
Eſt, pour mieux rajeunir ſon antique figure,
De ſavoir avec art varier ſa coëffure.
D'une agréable erreur ſon eſprit enchanté

(1) Cet amant étoit un Gaſcon, qui, de ſimple roturier, ſe métamorphoſa tout-à-coup en Gentilhomme, s'appliqua à lui-même un brevet d'Officier, gagna à l'honorable commerce en queſtion environ cent mille écus, en perdit une partie au jeu, & s'en fut avec le reſte aux Indes Orientales pour y augmenter ſa fortune, ou pour y cacher ſon opprobre.

La fait brûler d'amour, mais c'eſt pour ſa beauté.
Laiſſons à ſes amans comparer à Diane
Et ſa taille de guêpe, & ſon corps diaphane,
Et ſes traits de poupée, & ſon teint ſans couleur,
Dont le brillant carmin augmente la pâleur,
Et ſes quatre cheveux qui, de ſon front ſans grace,
Tombent, à force d'art, en boucles de filaſſe (1),
Et ſon faux bel eſprit, & ſes prétentions.
Pour nous, en ſouriant de ſes illuſions,
Soyons ſûrs qu'elle unit, ſelon ſa fantaiſie,
L'eſprit d'une Béliſe (2), aux mœurs d'une Aſpaſie (3).
J'entends gémir d'ici Madame Turcaret.
Hélas! de ſa douleur dirai-je le ſecret?
L'autre jour m'appelant au ſein de ſes alarmes,
Elle me confia le ſujet de ſes larmes,
Me dit, non ſans rougir, que ſon brutal amant
Venoit de la traiter un peu cruellement.
J'eus le cœur affligé de ſa ſcène tragique,
Et c'eſt avec regret que je la rends publique.
Eh! pourquoi diable auſſi d'un tel aventurier,
Sans talens, ſans eſprit, ſans mœurs & ſans métier,
Loger dans ſa maiſon l'opprobre & l'infamie?

(1) Elle eſt d'un blond fade.

(2) Voy. *les Femmes Savantes*. On ſait que Béliſe y eſt peinte comme une imbecille qui a toutes les prétentions à l'eſprit & au ſavoir.

(3) Aſpaſie, au contraire, étoit auſſi célèbre à Athènes par ſon eſprit & ſes lumières, que par la dépravation de ſes mœurs.

C'eſt que le tems n'eſt plus où nous fumes jolie.
Quand on eſt vieille & laide on ne peut pas choiſir.
Malgré nos cheveux blancs, nous aimons le plaiſir.
Eh! bien, conſolez-vous, mon auguſte Princeſſe;
La douleur quelquefois ajoute à la tendreſſe:
C'eſt un plaiſir de plus; &, ſans l'aide des pleurs,
L'amour s'endormiroit au ſein de ſes langueurs.
Pleurez donc, & ſur-tout ſachez avec conſtance,
D'un bâton (1) ſalutaire approuver la prudence.
D'ailleurs, dans le bourbier de la corruption,
Chaire digne de vous, à la religion,
Vous rendez un hommage auſſi pur que ſincère;
Brûlante pour ſes loix d'un zèle ſalutaire,
Vous en vantez par-tout les céleſtes douceurs,
Et lui convertiſſez les eſprits & les cœurs.
Allez donc ſaintement dans vos triſtes alarmes,
La prier d'arrêter le torrent de vos larmes:
Elle vous recevra dans ſes bras maternels;
Et déja je vous vois aux pieds de ſes autels
Incliner humblement un front ſans impoſture,

(1) Il eſt d'un mauvais ton ſans doute de parler de bâton, mais il l'eſt d'un bien plus mauvais, je penſe, de s'en ſervir; & c'eſt pourtant ainſi que beaucoup de gens bien élevés traitent leurs femmes & leurs maîtreſſes. J'en pourrois citer plus d'un exemple. Il eſt donc bien permis de ſe ſervir quelquefois de mots analogues aux choſes, quoique je ſache fort bien qu'il eſt des pays où les choſes ſont moins que les mots. Eh! ſi je ne le ſavois pas, que n'aurois-je pas dit?

Et du pieux G*** imiter la figure.
Comme lui votre front auſſi pur que les Cieux,
De Tartuffe jamais n'eut le maſque odieux.
On vous entend par-tout d'un zèle fanatique,
Cabaler, comme lui, pour l'engeance myſtique.
Courage! la cabale eſt un fort bon état.
J'ai vu ſous ſes drapeaux plus d'un heureux ſoldat,
Sans s'effrayer au ſein des plus lâches baſſeſſes.
Du ténébreux G*** balancer les richeſſes,
Sans vertu, ſans honneur, ſans mœurs (1), ſans bonne foi,
Comme lui nous vanter & le culte & la foi.
En ſuivant de ces ſaints la route ſi commune,
Sur les bords du tombeau vous verrez la fortune,
Par ſes douces faveurs rajeunir vos vieux ans,
Et vous fournir de quoi ſoudoyer vos amans,
Qui, ſi dignes de vous par leur délicateſſe,
Aimetont vos beaux yeux, comme vous la ſageſſe.
Ah! ſi j'oſois, ami, moins eſclave de l'art,
Non loin de mon ſujet me permettre un écart;
Si, pour peindre le cœur de l'engeance myſtique,
J'oſois ici tracer un trait épiſodique,
De tous les faux dévots par Molière joués,
Par Boileau dans la fange avec art baffoués,
Peut-être je pourrois offrir les plus inſignes,

(1) Oui ſans mœurs, ſi les mœurs conſiſtent moins, comme e le prouverai par la ſuite, dans le libertinage que dans la fauſſeté, l'hypocriſie, l'inſenſibilité, l'orgueil, l'ambition & l'égoïſme.

Et du courroux des Cieux ſans doute les plus dignes.
Mais à quoi ſerviroit de peindre les bigots ?
Et qui ne connoît pas la rage des dévots ?
De leurs crimes affreux la terre épouvantée,
N'oſe encore lever ſa tête enſanglantée.
Eſſayons toutefois de peindre la noirceur
De ce ſombre Typhon, au viſage impoſteur,
Tartuffe ténébreux & baudet littéraire,
Qui des arts indignés ſouille le ſanctuaire ;
Froid & lourd Ecrivain, de ſes livres honnis,
Le ſentiment, la grace & l'eſprit ſont bannis.
Il ignore cet art ſi puiſſant par ſes charmes,
D'intéreſſer le cœur & d'exciter les larmes.
Dans des détours obſcurs toujours plein d'embarras,
Le dégoût & l'ennui ſe traînent ſur ſes pas ;
La fleur tombe & périt ſous ſa marche peſante.
C'eſt le bœuf gémiſſant d'une charge accablante.
De ſon ſtyle ſans vie & de ſa dureté,
Mon ame eſt harraſſée ; & mon œil attriſté,
A travers les rochers d'une aride campagne,
Croit voir un éléphant qui traîne une montagne.
Mais ces traits, cher Wolmar, ne nous peignent qu'un ſot,
Et nous devons en lui montrer le faux dévot,
L'hypocrite des mœurs : à la raiſon fidelle,
Ma Muſe à mon ſujet ſans ceſſe me rappelle.
O toi ! qui fais briller le front de l'innocent,
Qui flétris le coupable avec un ſceau brûlant,
Vérité, viens ici de ce ſceau redoutable,

Déshonorer le front d'un monſtre abominable ;
Peins-nous cet hypocrite au cœur lâche & cruel,
Qui, de ſon propre fils délateur paternel,
Voudroit dans des cachots réſervés pour le crime,
A la religion l'immoler en victime.
Peins-nous-le, lui faiſant la guerre pour un mot ;
Et lui, toujours zèlé, toujours pieux bigot,
Tandis qu'à la nature il ferme ſes entrailles,
Du moins de tableaux ſaints tapiſſer ſes murailles,
Y placer avec art, ſous un aſpect frappant,
Un Chriſt, premier objet que l'on voit en entrant,
Qui doit prouver aux yeux, ſans nulle hypocriſie,
Son amour pour ſon Dieu, du moins en effigie,
Et nous montrer qu'il ſait, pour mieux trahir ſes loix,
Honorer à propos ſon image & ſa croix.
Vérité, qui frémis de ce vil caffardage,
Viens enfin d'un ſeul trait démaſquer ce faux ſage.
Peins-nous cet époux chaſte & ce chrétien pieux,
Qui, pendant que ſa femme expirante à ſes yeux,
Offre à Dieu les tourmens d'une horrible agonie,
Choiſit l'inſtant fatal qui termine ſa vie,
Cet inſtant où la mort l'en prive ſans retour,
Pour l'oublier déja dans les bras de l'amour.
Sur les bords d'un cercueil qu'en ce moment d'alarmes,
Il devroit embraſſer & baigner de ſes larmes ;
Sur les bords d'un cercueil qu'en cet inſtant fatal
Va bientôt éclairer un flambeau ſépulcral,
Et preſqu'à la lueur de ſa pâle lumière,

En autel de Vénus transformant une bière,
Il immole ſa femme à l'objet le plus bas (1);
Et la foudre du Ciel ſur lui n'éclate pas!
Que dis-je! en ſes tranſports ce vil Sardanapale
Se livre tout entier à ſa fureur brutale.
Au ſein de ſa maiſon, en ce moment affreux,
La mort étend en vain un voile ténébreux;
Les pleurs de ſes enfans, les cris de la nature,
Des Prêtres arrivant dans une nuit obſcure,
Des voiſins éffrayés ſuſpendant leur ſommeil,
L'aſpect religieux de ce ſombre appareil,
Rien ne peut arrêter l'hypocrite adultère;
Et, couvrant ſes amours d'un voile funéraire,
De la jeune Naïs careſſe les appas.
Mais, qui vient le troubler dans ſes pieux ébats?
Quel eſt ce jeune objet, au front doux & modeſte,
Dont le cœur déchiré par le tableau funeſte
D'une mère expirante, en ce moment cruel,
Vient pour ſe conſoler dans le ſein paternel?
De l'amour filial ſon front offre l'image,
Des pleurs religieux inondent ſon viſage.
Grand Dieu! pourrois-je ici la nommer ſans pâlir?
C'eſt ſa fille!.... à ce mot je ſens mon cœur frémir.
Vous frémiſſez de même, ô vous ſaintes images
Qui décorez ces murs! je vois ſur vos viſages
Le ſcandale ſe peindre; en ce lieu profané,

(1) Sa ſervante.

Tout frémit de terreur !.... lui-même eſt conſterné ;
Lui ! ce pieux chrétien, ce pere de famille
Qui voit ſon arrêt peint ſur le front de ſa fille,
Interdit & confus, baiſſe les yeux, pâlit,
Et ſon timide enfant, en rougiſſant, s'enfuit.
Mais pourquoi révéler cet horrible adultère ?
La vérité le veut : pouvoit-elle ſe taire ?
Vengereſſe des mœurs, laiſſons-la par ſes traits
Flétrir les faux dévots en traçant leurs portraits.

Cependant, après ceux que je viens de décrire,
Il eſt tems, cher Wolmar, que ma Muſe reſpire.
Demain nous reprendrons mes pinceaux, mes couleurs ;
Mais tremblez, ſcélérats ! je vais peindre vos mœurs.

ÉPITRE II.

Pour un cœur enflammé d'amour pour la juſtice,
Ami, c'eſt un beſoin que de flétrir le vice.
Tu l'éprouves ſouvent ce beſoin glorieux;
C'eſt le tourment du ſage & le plaiſir des Dieux.
Qu'il eſt beau, lorſqu'on eſt armé de leur puiſſance,
De pouvoir ſur le crime exercer ſa vengeance!
De l'ordre qu'il renverſe on rétablit alors,
Au nom de l'équité, les ſublimes accords.
En détruiſant ainſi les fruits de la victoire,
De la vertu captive on rétablit la gloire;
On conſole le monde, & le ſage outragé,
Du poids de ſes douleurs ſe croit déja vengé.
Mais les Dieux dans leurs mains ont ce pouvoir auguſte;
Imitons-les pourtant, c'eſt le devoir du juſte.
Muſe, ranime ici le feu de tes pinceaux,
Viens placer à côté de tes premiers tableaux,
Où, malgré leur horreur, reſpire la nature,
Des crimes bien plus grands l'effroyable peinture.
Néphiſe, dédaignant ſa gloire & ſes ſermens,
Déshonore un époux, un père, des enfans,
Déſerte, ſans frémir, ce toit héréditaire,
Où l'honneur habitant comme un Dieu tutélaire;

A la gloire des mœurs conſacroit ſes autels.
Sans amour, ſans reſpect pour ces toits paternels;
Qui, pour un cœur ſenſible ont toujours tant de charmes,
Que je ne quittai point ſans répandre des larmes,
Où mon ame, malgré plus de quinze printems,
Revole encot chercher l'ombre de mes parens,
Néphiſe dédaignant leur demeure ſacrée,
Epouſe ſans pudeur, mère dénaturée,
Opprobre d'un vieillard qui la porte en ſon cœur (1),
Quitte enfin pour jamais ce temple de l'honneur,
Et, bravant des mépris l'horrible ignominie,
Va ſur les bords du Rhin porter ſon infamie.
Mais ſur ces bords fameux, Néphiſe ne ſait pas
Qu'autrefois un héros, victime des combats,
Un héros, ſon aïeul, & couronné de gloire,
Mourut près de Louis aux champs de la victoire,
Dans ce paſſage illuſtre, aux François glorieux,
Que les chants du Poëte (2) ont rendu ſi fameux.
Là, dans ce même aſyle où ſa cendre repoſe,
Où l'amour par reſpect ne sème point la roſe,
Mais où le verd laurier déployant ſon rameau,
De ſon dais glorieux couronne ce tombeau,
Néphiſe, en proie au feu qui dévore ſon ame,
Sous cet arbre ſacré veut ſoulager ſa flamme.
Son ombre, & le parfum qu'il répand à l'entour,

(1) Son père.

(2) V. la IVe. Epître de Boileau, où il décrit le fameux paſſage du Rhin. On croit lire Homère, en liſant ce ſuperbe morceau.

Le transforment pour elle en berceau de l'amour ;
Et là, cédant enfin à ſa brûlante ivreſſe,
Son cœur à ſon amant veut prouver ſa tendreſſe.
Le déclin d'un beau jour, le ſouffle du zéphyr,
Tout ſemble dans ces lieux ſeconder ſon deſir.
Là, coule lentement l'onde pure & tranquille
D'un ruiſſeau glorieux d'honorer cet aſyle,
Et ce couple enflammé, charmé de ſa fraîcheur,
Croit déja ſur ſes bords éteindre ſon ardeur,
Quand tout-à-coup, ô ciel ! une voix gémiſſante
Sort du ſein de la tombe, & porte l'épouvante
Dans leurs cœurs palpitans de leurs honteux deſirs.
Soudain à cette voix s'envolent les plaiſirs.
Des profanes amours la troupe criminelle
S'enfuit, & le laurier, ſur ſa tige immortelle,
Voit deſcendre une épaiſſe & ſombre obſcurité ;
Son feuillage en frémit, & s'incline attriſté.
Mais bientôt le tombeau couvert d'une nuit ſombre
S'entr'ouvre, & de ſon ſein laiſſe émaner une ombre
Que de ſes feux brillans un éclair précédoit,
Et que de ſes rayons la gloire environnoit.
A ce terrible aſpect, immobile, étonnée,
Eperdue, & d'effroi juſtement conſternée,
Néphiſe, en pâliſſant, croit voir ces mêmes traits
Qu'elle avoit vu jadis dans ces nombreux portraits,
D'une maiſon illuſtre honorable héritage,
Et qui de ſes héros y conſerve l'image.
Oui, dans cette ombre auguſte, au milieu de ce deuil,

Néphiſe reconnoît l'ombre de ſon aïeul,
L'ombre de ce héros, l'honneur de ſa famille,
Qu'arrache au ſein des morts l'opprobre de ſa fille.
Malgré cet air ſerein qu'on emprunte des Dieux,
Le ſcandale étoit peint ſur ſon front glorieux.
La pudeur, qu'abjura ſa fille criminelle,
Relève encor l'éclat de ſa gloire immortelle,
Et le front coloré d'une tendre rougeur,
Il éxhale en ces mots ſon trouble & ſa douleur (1).
Dans ce ſéjour de paix reſpecté des profanes,
Quels amans criminels viennent troubler mes mânes?
Quels monſtres oſent donc par un crime nouveau,
En outrageant les Dieux, inſulter au tombeau?
Il s'arrête.... & ceſſant une feinte ſurpriſe,
Ses regards foudroyans ſe fixent ſur Néphiſe.

(1) Il eſt bon de prévenir une objection qu'on m'a faite ſur le Diſcours qu'on va lire. On prétend qu'il eſt de règle de ne pas faire parler long-temps les morts, quelque néceſſaire que cela puiſſe être. J'avoue que je n'ai jamais pu comprendre la raiſon de cela, & j'en vois, au contraire, une très-évidente, d'établir un principe oppoſé. L'homme dépouillé de ſon corps mortel, & revêtu de toute la puiſſance de ſon immortalité, voit mieux & ſent avec plus de force toutes les vérités morales. Tout ce qui obſcurciſſoit ſa raiſon & rétréciſſoit ſa ſenſibilité ici bas, eſt diſſipé. L'une & l'autre doivent donc avoir plus d'énergie & d'étendue; il peut donc mieux les développer. C'eſt d'après ce principe que j'ai cru devoir faire parler l'aïeul de Néphiſe auſſi long-temps qu'il étoit néceſſaire pour atteindre le but moral de ſon Diſcours. C'eſt ſans doute

Néphiſe cherche en vain à détourner ſes traits.
Tu me caches ton front, mais non pas tes forfaits ;
Ajoute le héros : en ces lieux confondue,
Ton ame, malgré toi, ſe montre toute nue.
L'artifice groſſier d'une fauſſe pudeur,
A mes yeux éclairés n'en peut cacher l'horreur.
Je te vois.... malheureuſe !.... O toi ! dont la famille
Va rougir déſormais de te nommer ſa fille,
Opprobre de mon ſang qui viens dans ce ſéjour
Déshonorer ma cendre, & l'hymen & l'amour ;
Quoi ! ce n'eſt pas aſſez que ton cœur adultère,
Etouffant des remords la crainte ſalutaire,
T'ait fait porter l'opprobre au ſein de ma maiſon !
D'un amour criminel ſuivant l'illuſion,
Des vertus de mon nom oubliant la mémoire,
Déſertant tes foyers & leur antique gloire,

---

par la même raiſon que Lucien & Fontenelle ont fait converſer leurs morts, & on ne trouve point étrange qu'ils parlent long-temps dans leurs dialogues. Pourquoi donc le trouveroit-on dans une proſopopée, & ſur-tout dans un Poëme, où le Poëte s'empare de tout l'empire de la fiction ?

Il n'en eſt pas de même d'un mourant, parce qu'il eſt contre l'ordre de la nature, qu'un homme qui expire, parle long-temps. Auſſi tout diſcours prolixe dans la bouche d'un agoniſant me fait ſuer. Voilà pourquoi je ne mets que quelques mots entrecoupés dans la bouche d'un de mes perſonnages, au moment où il eſt au lit de la mort, comme on le verra par la ſuite.

Errante ſur les pas d'un lâche raviſſeur,
Tu vas de lieux en lieux porter ton déshonneur;
Te traîner dans la fange & dans l'ignominie,
Sans aſyle, ſans nom, ſans loix & ſans patrie,
Etrangère par-tout, &, pour comble d'horreur,
Faiſant par-tout rougir le front de la pudeur.
Le ſcandale te ſuit; la mère de famille
Te montre, en frémiſſant, à ſa pudique fille.
Toi, malgré tes éfforts, tu ne peux de tes yeux
Détourner le tableau d'un époux malheureux,
Et d'enfans dont la voix en gémiſſant t'appelle.
Ce tableau te pourſuit: ſa peinture fidelle
Sans ceſſe à tes regards vient offrir tes enfans,
Ton époux & ton père auprès d'eux expirans.
Ainſi dans tes fureurs, barbare meurtrière,
Tu deviens le bourreau de ta famille entière,
Tu foules tout aux pieds, l'honneur, les loix, les Dieux;
Et tu viens ſur ma tombe inſulter tes aïeux!
A ces terribles mots juſtement éffrayée,
Néphiſe, de terreur & de crainte glacée,
Les cheveux hériſſés, & le front abattu,
Croit entendre tonner la voix de la vertu.
Elle tonne en effet, & la foudre qui gronde,
Au ſein de ſes fureurs conſterne moins le monde:
Telle ſortit jadis, au milieu d'Iſraël,
D'un buiſſon enflammé la voix de l'Eternel.
Mais vainement Néphiſe en tremble d'épouvante.
Redoublant les accens de ſa voix éloquente,

De tout ce qui l'entoure empruntant la grandeur,
Le héros s'environne ; &, mêlant la douleur
Au ſublime tableau dont il trace l'image,
De l'indignation empruntant le langage,
Il fait parler la gloire, & l'honneur & l'amour.
Malheureuſe, dit-il, contemple ce ſéjour !
Vois dans quels lieux ſacrés ta honte oſe paroître.
Regarde ces lauriers que mon ſang a fait naître ;
Vois ces champs où la gloire enſevelit jadis
Tant d'illuſtres guerriers, compagnons de Louis ;
Vois leurs tombeaux épars ſur ces rives célèbres,
Fières de poſſéder leurs dépouilles funèbres ;
Vois ce fleuve, orgueilleux de voir rouler ſes eaux
A l'ombre des lauriers qui parent ces tombeaux.
Ici l'on vit jadis ſous leur tige immortelle,
Expirer de douleur une épouſe fidelle ;
Un autre, y conſacrer un pieux monument,
Et, gages précieux de ſon premier ſerment,
Y mener ſes enfans encor dans le bas-âge.
Pluſieurs, comme en un cher & ſaint pélerinage,
Y venir tous les ans renouveller leurs pleurs,
Et de leur main fidelle y répandre des fleurs.
De leurs tendres époux honorant la mémoire,
Elles venoient ainſi rendre hommage à leur gloire,
Et ſur leur tombe même on les vit en ces lieux,
Y convertir l'amour en un culte pieux.
Et toi, brûlant des feux d'une flamme impudique,
Tu viens pour profaner cet aſyle héroïque ;

Et, portant le ſcandale au milieu des tombeaux,
Par ce crime indigner les mânes des héros.
Arrête.... dans ces lieux, rien ne s'offre à ta vue;
Qui ne doive accabler ton ame confondue.
Tout parle, tout émeut dans ce divin ſéjour;
Ces tombeaux ſont l'autel de l'honneur, de l'amour;
Et dans ces lieux ſacrés où tout reſſent leur flamme,
Il ſemble que la gloire ait répandu ſon ame.
Que viens-tu faire donc en ces auguſtes lieux?
De la gloire & l'honneur, tout y reſſent les feux.
Dans ce ſéjour de mort, ils répandent la vie;
Et tu viens y porter la honte & l'infamie!
Ah! ceſſe de ſouiller par ton profane aſpect,
Ces aſyles pieux, où tout peint le reſpect;
Ou plutôt, s'il ſe peut.... ô Dieux! daignez m'entendre!
Que votre ſouffle, ô Dieux! vienne ici ſe répandre;
Et que, mêlant ſon charme à celui de ces lieux,
Il pénètre, il échauffe un cœur ſi vicieux.
Puiſſe donc en ce jour ſa céleſte influence,
Tout-à-coup, ô Néphiſe! exerçant ſa puiſſance,
Par un prodige heureux ranimer dans ton cœur,
Du feu de la vertu la mourante chaleur;
Et de l'honneur enfin y réchauffant la cendre,
Par les cris des remords à toi-même te rendre!
Puiſſe ma foible voix ſecondant ſon pouvoir,
Te faire encore aimer ta gloire & ton devoir,
Exciter dans ton cœur des remords ſalutaires,
Et te faire rougir de tes feux adultères!

Que

Que vois-je ? tu pâlis ?.... tu détournes ton front,
Du crime tu parois reſſentir tout l'affront,
Tes yeux humiliés ſemblent fuir la lumière,
Et tes pleurs douloureux vont mouiller la pouſſière....
O joie inexprimable ! ô fortuné moment !
Je te rends grace, ô Ciel ! ma fille ſe repent !
L'aſpect de ce lieu ſaint, & l'air qu'on y reſpire,
Sur le cœur de Néphiſe exercent leur empire.
Puiſſe-t-elle, goûtant cet air religieux,
Le mêler dans ſon ſein au pur ſouffle des Dieux !
Mais quel abattement ſe peint ſur ton viſage ?....
Tu pleures, ô ma fille !.... ô fortuné préſage !....
Tu pleures !.... la triſteſſe & la confuſion,
La honte, les remords, l'humiliation,
Sur ton front pâliſſant ont gravé leur empreinte !
Laiſſe, laiſſe couler ces larmes ſans contrainte ;
Pleure, & qu'en ce moment ta profonde douleur ;
Par des larmes de ſang lave ton déshonneur ;
Pleure, mais que ton deuil, ton trouble, tes alarmes,
Arrachent de tes yeux de ſalutaires larmes ;
Pleure ſur ton opprobre & ne t'en défends pas :
Mais ſi tes pleurs ſont vrais, viens pleurer dans mes bras :
Jette-toi ſur mon ſein !... ô ma fille !... ô ma fille !...
O reſte infortuné de toute ma famille !
Viens ranimer encore en ce moment cruel,
La flamme de l'honneur ſur ce ſein paternel ;
Il palpite pour moi d'amour & de tendreſſe ;
Viens, & que ton cœur cède au remords qui le preſſe ;

Hélas ! faudroit-il donc que dix ſiècles d'honneur,
Fuſſent en un moment expirer dans ton cœur ?
Non, non, livre au remords ton ame toute entière ;
Tu peux renaître encore à ta vertu première.
Si le crime avilit, le repentir eſt beau ;
C'eſt la vertu qui ſort de la nuit du tombeau.
Tel, l'aſtre radieux qui chaſſe la nuit ſombre,
Aux portes du matin en diſſipant ſon ombre,
En paroît plus brillant, & ſon diſque divin,
Semble encore embelli d'un éclat plus ſerein ;
Et telle enſevelie en une nuit obſcure,
Ton ame peut encore en reſſortir plus pure.
Tente donc, ô ma fille ! un éffort glorieux :
Le deuil du repentir peut déſarmer les Dieux.
Fléchis par ſon pouvoir leur colère céleſte,
Et par un beau courage oſe achever le reſte.
Briſe, briſe à jamais ces liens criminels,
Et tourne tes regards vers tes toits paternels.
Vas-y le cœur briſé de mortelles alarmes,
La douleur ſur le front, les yeux baignés de larmes ;
Tombe aux pieds de ton pere, aux pieds de ton époux,
De toute ta famille embraſſe les genoux.
Tu ne ſais pas combien tu leur fus long-tems chère !
Ils te rendront, hélas ! leur tendreſſe première ;
Achève dans leur ſein d'abjurer ton erreur,
Et tu pourras encore aſpirer au bonheur.
Et moi, du Ciel pour toi redoutant la vengeance ;
Je vais en ta faveur implorer la clémence.

Puiſſe, par ce remords qui vient de me charmer,
Ce Ciel, ainſi que moi, ſe laiſſer déſarmer!
Adieu, ma fille, adieu; n'éteins point dans ton ame,
Du feu que tu reſſens la ſalutaire flamme.
C'eſt par là que tu dois renaître à la vertu.
Relève cependant ton front trop abattu,
Et ſur-tout de ce jour ne perds point la mémoire.
Il dit, & l'échauffant d'un rayon de ſa gloire,
Le héros diſparoît: Néphiſe, en ce moment,
Pour la première fois croit ſortir du néant.
De ce charme nouveau ſon ame eſt toute émue.
Le deuil qui l'entouroit diſparoît à ſa vue;
Le laurier ſe relève, & l'ombre de la nuit
Qui couvroit ce tombeau, ſe diſſipe & s'enfuit.
Toutefois ſon amant, au ſein de ces ténèbres,
Et voyant, tout-à-coup, ces images funèbres,
Ces ombres, ces éclairs, les mânes du Héros,
Sortir en ce moment de la nuit des tombeaux,
Les lauriers en pâlir, dans ſa frayeur extrême,
Ainſi que leurs rameaux, avoit pâli lui-même;
Et ſon cœur dans le crime affermi conſtamment,
Se ſentit ébranler à ce terrible inſtant.
Tels on voit des méchans que ſurprend la tempête,
Quand la foudre en courroux éclate ſur leur tête,
Au moment où la mort ſe préſente à leurs yeux,
En frémir, ſe troubler, & lever vers les cieux
Des regards éplorés & des mains ſuppliantes.
De leur deſtruction les images frappantes

Décèlent leur foibleſſe, & quelquefois alors
Au trouble de leurs cœurs ajoutent les remords.
Mais quand les aquilons ont calmé leur colère,
Quand d'un ciel plus ſerein naît un jour plus proſpère;
Ces méchans raſſurés, au ſein d'un calme heureux,
Ont bientôt oublié leurs ſoupirs & leurs vœux.
Leur cœur renaît au crime, & leur vertu nouvelle
Dure autant que leur crainte, & s'éclipſe avec elle.
Tel l'horrible Nyſus, dont je peins les noirceurs,
Des remords un moment éprouva les terreurs;
Mais bientôt oubliant leur douleur ſalutaire,
Son cœur toujours plus vil reprit ſon caractère.
Né pour tous les forfaits, lâchement amoureux,
Dans les pleurs ſi touchans qui roulent dans les yeux
De la tendre Néphiſe, &, dans ſon trouble même;
Ce monſtre veut trouver la volupté ſuprême.
Dans cet abattement où ſe peint ſa douleur,
Dans ce charme il ne voit qu'un moyen de bonheur.
Il ſait combien les pleurs d'une ſenſible amante,
Dans les bras de l'amour la rendent plus touchante;
Et, ſacrifiant tout à ſon lâche deſir,
Il calcule en ſecret les pleurs du repentir.
Mais conſommé dans l'art de corrompre & de plaire,
Il feint de partager le remords ſalutaire
Qui déchire Néphiſe, & comme elle il répand
De ces pleurs paſſagers que la vertu dément.
Hélas! combien de fois dans leurs feintes alarmes,
Des amans ſcélérats verſent de telles larmes!

Pour ſéduire une amante, à la ville, à la cour,
La lâche hypocriſie eſt connue en amour,
Et le cœur ingénu d'une beauté novice
Eſt ſéduit tous les jours par ce vil artifice.
Puiſſe à l'amant conduit par cet art infernal,
L'amour qu'il déshonore être toujours fatal!
Mais, Niſus ſe moquant d'un pareil anathême,
Rempli de ſes ſuccès, s'en applaudit lui-même,
Et déja ſur Néphiſe exerce ſon pouvoir.
Son funeſte aſcendant commence à l'émouvoir.
En vain elle ſentoit s'allumer dans ſon ame,
De l'indignation la dévorante flamme;
Nyſus qui la connoît obſerve ſon courroux.
Pour mieux la déſarmer, il tombe à ſes genoux.
Néphiſe en eſt émue... Il la preſſe, il la touche...
Et déja le reproche expire ſur ſa bouche.
Que devenir? que faire en un pareil inſtant?
Hélas! elle finit par plaindre ſon amant.
Que dis-je? elle l'invite à calmer ſes alarmes,
Et déja de ſes mains elle sèche ſes larmes.
Nyſus par ſes doux ſoins ſe laiſſe conſoler.
Mais enfin dans ces lieux on vient les appeler.
Il eſt tems du logis d'aller joindre l'aſyle.
Nyſus, fier d'un triomphe auſſi vil que facile,
L'arrache promptement de ces funeſtes lieux,
Et gagne, le cœur plein d'un projet odieux,
Le toit hoſpitalier où la nuit les appelle.
Viens, lui dit-il alors, viens, amante fidelle,

Viens calmer ſur mon ſein ton trouble & tes douleurs!
Tes beaux yeux ſont encor humides de tes pleurs.
Ah! laiſſe-les ſécher par ta bouche amoureuſe.
Néphiſe eſt à-la-fois foible & voluptueuſe.
Ses yeux demi-voilés tombent ſur ſon amant,
Et Nyſus dans ſes bras la ſerre en ſoupirant.
Elle ſoupire auſſi, cette ame foible & tendre,
Preſque ſans s'en douter, déja prête à ſe rendre,
Dans ſon trouble bientôt ne ſe reconnoît plus,
Et ce trouble charmant obſervé par Nyſus,
Achève ſon triomphe... O délire! ô foibleſſe!
Inutiles remords, criminelle tendreſſe,
Opprobre de l'amour dont frémiſſent les Dieux,
Puiſſiez-vous à jamais être maudits par eux!
O nuit! à la pudeur viens ſous tes voiles ſombres
Dérober des forfaits dont frémiſſent tes ombres.
Mais déja nos amans invoquent le repos,
Et le ſommeil ſur eux vient verſer ſes pavots.
O pleurs du repentir! ainſi l'on vous oublie
Dans le ſein de l'opprobre & de l'ignominie.
Néphiſe cependant ſent troubler ſon ſommeil
Par des ſonges affreux qui hâtent ſon réveil.
Tantôt elle croit voir, confus de ſon outrage,
Son époux en gémir & pleurer ſon veuvage;
Tantôt elle croit voir dans ſon deuil renfermé,
Par de mornes chagrins ſon père conſumé,
Et ſes jeunes enfans ſur ſes mains défaillantes,
Verſer en gémiſſant leurs larmes innocentes;

Son époux, pour cacher ſa honte & ſon amour,
La demander encore aux déſerts d'alentour :
Oui, pour charmer, hélas ! ſon deuil & ſa misère ;
Son époux la demande à l'écho ſolitaire,
Et le ſenſible écho, touché de ſon malheur,
Répète en gémiſſant les cris de ſa douleur.
Ainſi, jadis ſa Nymphe avoit pleuré Narciſſe.
Orphée, ainſi jadis pleura ſon Euridice.
Le front pâle & voilé, cet époux malheureux
Se plaît à s'égarer dans ces bois ténébreux.
Il aime à viſiter ces antiques ombrages,
Où Néphiſe jadis recevoit ſes hommages.
Il aime à retrouver ces chiffres enlacés,
Qu'autrefois par leurs mains l'amour avoit tracés ;
Gages doux & charmans que chérit la tendreſſe ;
Il les voit, & leur vue augmente ſa triſteſſe.
Il pleure, & ſent encor redoubler ſon amour.
Néphiſe croit le voir, & gémit à ſon tour.
Elle veut à ſes pieds expier ſon outrage.
Elle veut l'embraſſer... mais, hélas ! cette image
Se diſſipe, ſe perd dans ſes ſonges confus,
Et dans leur trouble enfin elle ne la voit plus :
En vain ſes bras, en vain s'étendent ſur ſa trace,
Des ombres, des vapeurs, eſt tout ce qu'elle embraſſe,
Et pour mieux l'arrêter, il ſemble que les Dieux
Etendent devant elle un voile ténébreux.
Mais, au ſein de l'horreur de cette nuit fatale,
Les lugubres accens d'une voix ſépulcrale

S'élèvent à travers de longs gémiſſemens,
Et Néphiſe déja ſent glacer tous ſes ſens;
Elle tremble, frémit. Ces accens lamentables,
Du terrible deſtin, organes éffroyables,
Semblent être au milieu de cette affreuſe nuit,
La triſte expreſſion d'une ombre qui gémit,
Qui gémit dans le deuil des plus triſtes alarmes.
Oh! qui me donnera, dit-elle, aſſez de larmes
Pour pleurer ſur Néphiſe & ſon affreux deſtin?
Néphiſe m'a trompé, mais, Dieux! non pas en vain,
Quand j'ai voulu fléchir leur courroux légitime,
Ces Dieux me l'ont montrée au milieu de ſon crime.
Je la vois, j'en frémis!... pour la dernière fois,
Monſtre de ton aïeul, entends encor la voix...
Elle le reconnoît,... & ces accens funèbres
Ceſſent, & vont ſe perdre au milieu des ténèbres.
Néphiſe, en proie alors aux ſiniſtres frayeurs,
Des noirs preſſentimens ſent toutes les terreurs;
Son ame à ſon réveil en eſt toute agitée;
De l'horreur qui la ſuit elle eſt épouvantée.
Elle appelle Nyſus qui s'éveille ſoudain,
Et qui cherche bientôt à chaſſer de ſon ſein
Ces troubles importuns qui l'agitent ſans ceſſe.
Elle pleure pourtant ſa dernière foibleſſe.
Malgré l'art de Nyſus, elle ſent dans ſon cœur
Contre ce ſcélérat une ſecrète horreur;
Et de ſon crime enfin voyant l'ignominie,
Elle veut retourner au ſein de ſa patrie.

Nyſus feint d'applaudir à ce ſage projet.
Pour la France, dit-il, nous partons en effet.
Dans peu nous revetrons les foyers de vos pères.
Mais combien à ces mots ſes vœux étoient contraires!
Au guide qui les mène, il va dire ſoudain,
De feindre, à ſon départ, d'en prendre le chemin;
Mais de tourner bientôt par ceux de Germanie.
Son adroit conducteur, docile à ſon envie,
Au gré de ſes deſirs dirige ſes courſiers,
Et Néphiſe déja croit revoir ſes foyers;
Déja ſon cœur briſé de mortelles alarmes
Croit fléchir un époux, un père par ſes larmes;
Obtenir le pardon de ſes égaremens,
Et des pleurs du remords arroſer ſes enfans.
Mais, vaine illuſion! le guide qui les mène
Traverſe ces pays que fit trembler Turenne,
Où, malgré la terreur qu'inſpiroit ſon aſpect,
On prononce ſon nom encore avec reſpect.
Dans le fond de ſon char, pour tromper ſon attente,
Nyſus habilement abuſe ſon amante,
Et cette illuſion ſe prolonge deux jours:
Aiſément d'un cœur foible on abuſe toujours.
Mais le tems doit enfin diſſiper ſa mépriſe.
Aux regards étonnés de la jeune Néphiſe,
Bientôt viennent s'offrir des coſtumes divers,
Qui déſignent déja des peuples étrangers.
D'un langage nouveau ſon oreille eſt frappée.
Elle écoute, frémit, & ſent qu'elle eſt trompée.

Plus elle obſerve, & plus tout décèle à ſes yeux
Du monſtre qui la perd le projet odieux.
Où ſommes-nous, dit-elle, & dans quelle contrée,
Conduiſez-vous encor ma jeuneſſe égarée?
Dans quels lieux inconnus dirigez-vous mes pas?
Ciel, quel ſera mon ſort dans ces lointains climats?
Qu'y vais-je devenir ſans parens, ſans patrie?
Monſtre qui me conduis à cette ignominie,
Arrête, il en eſt temps.... arrête, au nom des Dieux,
Prends pitié de mon ſort & fuyons de ces lieux.
Revolons ſur nos pas.... En vain à ce langage,
Néphiſe joint les pleurs qui mouillent ſon viſage;
En vain elle gémit: ſon lâche raviſſeur
Se plaît à l'admirer au ſein de ſa douleur.
Il la contemple encore & jouit de ſes larmes:
Il la trouve plus belle au ſein de ſes alarmes,
Le dirai-je?.... non, non!.... il en frémit enfin,
Et ſes lâches deſirs expirent dans ſon ſein.
Ainſi, lorſque le crime habite dans notre ame,
Tout le ranime en nous, tout rallume ſa flamme,
Et nos cœurs ſous ſes loix lâchement aſſervis,
Jouets de ſes deſirs, en ſemblent tout pétris;
Tout brûle en nous des feux de la concupiſcence,
Et l'ame détrônée a perdu ſa puiſſance.

Mais que fera Nyſus en un tel embarras?
Nyſus oſera-t-il revenir ſur ſes pas?
Le verrons-nous, feignant un remords ſalutaire,
Abandonner enfin cette terre étrangere?

Oh! ce n'eſt pas ainſi qu'agit la paſſion.
Sur ſon front impoſteur il peint l'émotion;
Feignant tout avec art, emploie avec adreſſe,
Le funeſte aſcendant qu'il a ſur ſa maîtreſſe.
Il feint de s'attendrir, fait parler tour-à-tour,
La voix de l'honneur même & celle de l'amour.
A Néphiſe tantôt il peint l'ignominie,
Qu'elle doit retrouver au ſein de ſa patrie.
Ses parens irrités, pour l'honneur de leur nom,
Forcés de la plonger au ſein d'une priſon;
Il lui peint les horreurs de ces ſombres aſyles,
Et pour rompre ſes fers, ſes remords inutiles.
Tantôt, pour emprunter le pouvoir de l'amour,
Dans ces tableaux affreux il ſe montre à ſon tour;
Pourſuivi par les loix, frappé par leur puiſſance,
Et d'un arrêt de mort déja flétri d'avance.
Veux-tu me voir traîner aux pieds des Tribunaux,
Et ma tête tomber ſous le fer des bourreaux?
O Néphiſe, dit-il, vois cette ignominie,
Et traîne-moi toi-même au ſein de l'infamie.
S'il le faut, j'y conſens; j'en ſubirai la loi,
Nyſus eſt toujours prêt à s'immoler pour toi;
Ordonne, de l'amour je renonce aux délices,
Et je vais ſous tes yeux mourir dans les ſupplices.
J'aime mieux y périr que de chercher en vain,
Au milieu des déſerts de ce pays lointain,
Celle que j'adorai. Je puis en ſa préſence
Braver tous les bourreaux, mais non pas ſon abſence.

Ainſi, ſans me ſouſtraire à l'horreur de mon ſort;
Moi-même ſur tes pas je vais braver la mort.
Prononce, ô ma Néphiſe! ô ma divine amie!
Veux-tu que ton amant ainſi ſe ſacrifie?
Explique-toi.... réponds.... à quoi te réſous-tu?
Néphiſe confondue & le front abattu,
Se tait & ſur Nyſus n'oſe lever la vue.
Ses regards attendris, ſon ame toute émue,
L'irréſolution de tous ſes ſentimens,
De ſon cœur déchiré les douloureux tourmens;
Tout touche, tout pénètre en cette infortunée;
Mais rien ne peut changer ſa triſte deſtinée.
C'en eſt fait, dans ſon trouble & ſon égarement,
Elle tombe mourante aux bras de ſon amant.
Nyſus contre ſon ſein avec amour la preſſe.
Néphiſe, en revenant, ſoupire de tendreſſe,
Et cède ſans réſerve au projet de Nyſus.
Enfin, c'en eſt donc fait, vous ne la verrez plus.
Vous ne la verrez plus, ô vous époux fidele!
O père infortuné! qu'une douleur mortelle
Va traîner lentement dans la nuit du trépas,
Et je vois le tombeau s'entr'ouvrir ſous vos pas.
Ils partent, c'en eſt fait; &, fier de ſon eſclave,
Nyſus l'entraîne enfin dans le pays Batave.

C'eſt là qu'ils vont ſe croire oubliés des humains,
Qu'ils penſent que l'amour va filer leurs deſtins.
Mais, ô fatal projet! triſte inexpérience!
Bientôt va s'épuiſer leur précaire opulence.

Ces effets précieux, cet or, ces diamans
Que Néphiſe arracha juſques à ſes enfans;
Pour des beſoins urgens dont l'aiguillon les preſſe,
S'épuiſent par degrés, & déja la détreſſe
De ſon aſpect hideux vient contriſter leur cœur;
Et la honte publique aggrave leur malheur.
Tout le monde en ce lieu les craint & les évite;
Le Magiſtrat les note & veille à leur conduite;
Ils ſont ſuſpects à tous, & des cercles bannis,
Ils ne ſont déſignés que par l'œil du mépris.
Mais d'un autre côté quel orage s'apprête?
Quels nuages affreux s'élèvent ſur leur tête?
Les parens de Néphiſe & ceux de ſon amant;
Les font chercher par-tout avec empreſſement.
On les découvre enfin; un ſage miniſtère,
Qu'un Neſtor révéré de ſon génie éclaire (1);
Du Batave jaloux de ſes antiques loix,
Obtient de ſa juſtice, & ſans bleſſer ſes droits;
D'arrêter ſur les bords d'un ſi fatal abîme,
Ce couple malheureux qu'environne le crime.
On l'arrête, & Nyſus étonné, confondu,
Voit ſa prudence vaine & maudit la vertu.
Le Batave indigné, fier de ſes mœurs antiques;
De ce couple avili purge ſes républiques.
La rage eſt dans le ſein du lâche raviſſeur.
Sur le front de Néphiſe, un voile de douleur,

(1) Feu M. le Comte de Vergennes.

D'un reſte d'intérêt vient encor ſaiſir l'ame.
Ainſi lorſqu'elle expire, une mourante flamme,
Par intervalle encor ranime ſa chaleur,
Et répand autour d'elle un reſte de lueur.
Ainſi du feu ſacré que notre cœur recèle,
Néphiſe garde encor quelque foible étincelle,
Et l'on pourroit, peut-être, avec un art prudent,
Ranimer par degrés ce lampion fumant.
Mais ſi l'art de punir eſt commun & barbare,
Celui de convertir eſt devenu ſi rare!
Les Dieux ſeuls ſont clémens, & l'homme eſt un bourreau.
Punir ſans doute eſt bien; convertir eſt plus beau.
De Néphiſe & Nyſus voyez le caractère:
L'une peut reconnoître & pleurer ſa misère;
Mais l'autre ſans remords, dans le crime affermi,
L'épuiſe, & n'eſt jamais ſcélérat à demi.
L'une, dans ſes erreurs eſt la foibleſſe même;
Mais l'autre eſt un méchant par choix & par ſyſtême;
Un monſtre conſommé: ſur ſon front criminel,
Que la foudre des loix lance le coup mortel.
Qu'il ſoit donc immolé; quel que ſoit ſon ſupplice,
Il ne ſera jamais qu'un acte de juſtice.
Mais, ô deſtin injuſte & trop commun pourtant!
A force de forfaits, il en ſort triomphant;
Nyſus oſe penſer qu'il peut avec adreſſe,
De ſes propres horreurs accuſer ſa maîtreſſe.
Il ſaiſit avec art ce projet odieux,
Et ſur ce jeune objet, ce monſtre furieux

Diſtille le poiſon dont ſon ame eſt nourrie.
De ſa plume de fer la brûlante énergie
Fait frémir, fait trembler ſes timides lecteurs.
On diroit que l'enfer excite ſes fureurs,
Et dans l'art d'outrager, ſurpaſſant tout modèle;
Sa plume fait déja la gloire du libelle.
Lâche diffamateur, le croira-t-on enfin,
Toujours de l'impoſture exhalant le venin,
Il accuſe Néphiſe, il l'outrage, il l'accable;
Prétend que de ſon crime elle ſeule eſt coupable,
Que ſon cœur fut ſéduit par ſes enchantemens,
Et qu'elle l'entraîna dans ſes égaremens.
Des plus noires couleurs empruntant la magie,
Il la préſente enfin de ces noirceurs flétrie.
D'autres crimes encore il la charge avec art,
Et dans ſon ſein mourant enfonce le poignard.
Selon lui, quand Néphiſe étoit expatriée,
A mille autres amans elle s'étoit livrée,
Et docile aux leçons des objets les plus bas,
Même pour de l'argent prodiguoit ſes appas.
Néphiſe, à ces horreurs, muette, confondue,
Dans ſon abaiſſement n'oſe lever la vue;
Frémit aux noirs accens de ce lâche pervers,
Et croit voir ſous ſes pas s'entr'ouvrir les enfers.
La Juſtice & le Ciel frémiſſent avec elle.
Mais, pour la diffamer, Nyſus brûlant de zèle,
Ranime ſon courage, & montre avec fierté,
Dans l'art des aſſaſſins ſon intrépidité.

Cependant, quels que ſoient ces moyens exécrables ;
Il n'eût jamais fléchi des loix inexorables,
Si de ſon rang enfin le préjugé cruel
N'eût détourné la mort de ſon ſein criminel.
Mais tout fier d'avoir pu conjurer cet orage,
Bientôt des Magiſtrats il brave le courage.
Parmi nous trop ſouvent les forfaits, les horreurs ;
Du nom du criminel empruntent leurs couleurs ;
La fortune ou le rang nous rendent condamnables ;
Et l'obſcurité ſeule y fait tous les coupables.
Mais que deviendra donc cet objet malheureux,
Victime des forfaits de ce monſtre odieux ?
Quel ſera le deſtin de cette infortunée,
Plus foible que coupable, & pourtant condamnée ?
O Néphiſe ! déja je vois tout à-la-fois,
S'élever contre toi la vengeance des loix ;
Et les cris réunis d'une famille entière.
Le trépas, de ton père a fermé la paupière.
Ton époux, tes enfans ont eu le même ſort,
Et leurs parens ſur toi veulent venger leur mort.
Sur ta tête déja va tomber leur vengeance.
Loin de ces triſtes murs qui t'ont donné naiſſance ;
Déja, malgré tes pleurs, l'on t'entraîne une nuit.
Dans le fond d'un déſert eſt un ſombre réduit,
Où dans l'oubli du monde, & ſous des loix auſtères,
Gémiſſent dans le deuil des Vierges ſolitaires.
Le déſeſpoir fonda cet aſyle de pleurs,
Dont l'aſpect éffrayant conſterne tous les cœurs.

La

La nature en ces lieux d'horreur environnée,
De l'homme & du ſoleil ſemble être abandonnée.
Dans le fond d'un vallon & d'un bois ténébreux,
S'élèvent triſtement les murs ſilencieux,
Les dômes & les tours d'une Abbaye antique.
Par un charme ſecret le cœur mélancolique
Se plaît à contempler ce pieux monument,
Où règnent le ſilence & le recueillement.
Là d'antiques ſapins, en ſerrant leur feuillage,
Arrêtent la lumiere, épaiſſiſſent l'ombrage:
Les ifs & les cyprès, en attriſtant les yeux,
Répandent ſous leur ombre un deuil religieux.
Souvent dans cet aſyle une ame recueillie
Laiſſe échapper les pleurs de la mélancolie,
Et ſe couvre, en errant dans ces ſombres détours,
Des ombres de la nuit au ſein des plus beaux jours:
Elle erre & ne rencontre au ſein de ces ténèbres,
Que de triſtes aſpects ou des tombeaux funèbres.
Au loin, de vieux rochers arides & déſerts,
Mutilés par la foudre & de ronces couverts,
Ne lui montrent par-tout qu'un ſpectacle éffroyable:
Là, jamais l'œil ne vit une image agréable;
Et l'ame épouvantée à ce terrible abord,
Frémit & croit toucher au temple de la mort.
C'eſt-là que pour toujours Néphiſe abandonnée,
Pleure au ſein des remords ſa triſte deſtinée;
Et ſon ame s'abreuve au ſein de cette horreur,
De triſteſſe, de deuil, de larmes, de douleur.

Déja, depuis ſix mois dans l'ombre enſevelie,
Commence à s'affoiblir le flambeau de ſa vie;
Elle-même ſentant ce terrible deſtin,
Se plaît à méditer ſur ſa dernière fin.
Quelquefois recueillie au fond du ſanctuaire,
Elle élève vers Dieu ſon ardente prière;
Arroſe de ſes pleurs les marches de l'autel:
D'autrefois, plus livrée à ſon chagrin mortel,
A l'ombre de ces ifs & des cyprès funèbres,
Elle erre triſtement au milieu des ténèbres;
Et d'autrefois enfin, dans l'horreur de ſes maux,
Elle aime à s'arrêter au milieu des tombeaux;
Et dans le ſombre deuil de ce déſert ſauvage,
Du néant des plaiſirs ſe plaît à voir l'image.
Ainſi jadis Comminge, en d'auſſi triſtes lieux,
Gémiſſoit ſur l'horreur d'un ſort plus malheureux.
Néphiſe cependant eſt encor jeune & belle,
Et le monde déja n'exiſte plus pour elle.
Ce monde ſéducteur où ſon rang, ſes appas,
Attiroient les plaiſirs & les jeux ſur ſes pas;
Ce monde qui de fleurs couronne tous les vices,
Ne l'enivrera plus de ſes folles délices.
Au-lieu de ſon éclat, de ſon luxe enchanteur,
Un déſert ſe préſente en toute ſon horreur;
Un déſert, des tombeaux, des cyprès funéraires!
Voilà l'unique aſyle où ſes larmes amères
Couleront nuit & jour. O comble de douleur!
Et Nyſus triomphant inſulte à ſon malheur!

Du ſcélérat Nyſus l'abominable trame,
D'épouvante & d'éffroi remplit encor ſon ame;
Et rien ne lui paroît plus horrible en ces lieux,
Que le ſeul ſouvenir de ce monſtre odieux.
De ce lâche brigand à jamais détachée,
Dans ce triſte déſert où ſa honte eſt cachée,
Aux pieds des ſaints autels d'un Dieu clément & bon;
Néphiſe de ſon crime implore le pardon.
Un jour qu'en ce lieu même, en proie à ſes alarmes,
Elle venoit porter le tribut de ſes larmes,
Et que ſon cœur rempli d'un noir preſſentiment,
Gémiſſoit ſous le poids d'un ſombre accablement,
Tout-à-coup de l'autel les marbres s'ébranlèrent,
Et du temple ſacré les colonnes tremblèrent;
La voûte s'entr'ouvrit, & le feu des éclairs
Vint briller ſur l'autel en ſillonnant les airs.
Au milieu de ces feux, du fond du tabernacle,
Une voix prononça ce redoutable oracle:
« O Néphiſe! tes maux vont finir en ce lieu;
» Ton père & tes enfans t'attendent devant Dieu. »
Soudain, près de l'autel, trois cercueils funéraires
Paroiſſent entourés de voiles mortuaires.
Un fantôme éffroyable au front pâle & hideux,
Une faulx à la main, s'élève au milieu d'eux.
Ce ſont les trois cercueils où repoſent les cendres
D'un père, des enfans, d'un époux les plus tendres.
Ce fantôme eſt la mort qui les moiſſonna tous,
Dont Néphiſe ſur eux attira le courroux.

Elle tremble, frémit à cet affreux ſpectacle,
Et s'explique aiſément le ſens de cet oracle.
Mais, ô comble d'horreur & de déchirement!
Sous ſes yeux conſternés quel ſpectacle éffrayant!
Pour une mère, hélas! une épouſe, une fille,
Contempler les cercueils de toute ſa famille!
Devant l'autel d'un Dieu les voir paroître enfin,
De tant d'objets chéris ſe ſentir l'aſſaſſin,
Voir leur cendre fumer & demander juſtice!
N'eſt-ce pas des enfers preſſentir le ſupplice?
Faut-il pour nous punir de plus cruels bourreaux?
Auſſi, Néphiſe en proie à l'horreur de ſes maux,
Voit diſparoître en vain ce terrible ſpectacle.
Dans le fond de ſon cœur, la voix de cet oracle
Tonne encore, & pour elle eſt la voix du deſtin,
Qui ſemble à chaque inſtant lui prédire ſa fin.
Néphiſe ne fuit point cet arrêt redoutable;
Elle courbe le front ſous la main qui l'accable.
Mais elle veut du moins fléchir par ſes remords,
Ce Dieu, juge éternel des vivans & des morts.
La prière ſouvent déſarme ſa colère:
Il pardonna jadis à la femme adultère.
Mais, de ce même Dieu, Néphiſe cependant
N'oſe point eſpérer un bienfait auſſi grand.
C'eſt par le repentir qu'elle demande grace,
Par les pleurs, qu'elle veut que ſon crime s'éfface.
Elle n'oſe prier... hélas! même ſes yeux
Sur la terre attachés n'oſent fixer les cieux.

Contrite, humiliée, & fuyant la lumière,
Proſternée, & le front ſouvent dans la pouſſière,
Elle ne ſe complaît au ſein de ſon malheur,
Que dans le ſentiment de ſa propre douleur,
Et n'offre d'autres vœux au Souverain du monde,
Que ſon abaiſſement & ſa douleur profonde.
Ainſi l'on vit jadis au ſein de ſes douleurs
La Vallière pleurer ſes illuſtres erreurs;
Ainſi le Paraclet vit pleurer Héloïſe.
Mais, comme elle la mort vient menacer Néphiſe.
Cette douleur profonde & cet abaiſſement,
Ces pleurs du repentir, ce long déchirement,
Cette amertume enfin dont ſon ame eſt nourrie;
Tant de maux réünis, vrai poiſon de ſa vie,
Achèvent par degrés d'en terminer le cours,
Et la mort tranche enfin le dernier de ſes jours.
A cet inſtant fatal, le ciel dans ſa clémence
Fit luire dans ſon cœur un rayon d'eſpérance.
La paix y deſcendit, & ce doux ſentiment
Répandit ſur ſon front ſon charme conſolant.
De cet aſyle ſaint les Vierges affligées,
Etoient près de ſon lit en ſilence rangées,
Et vers elles tournant ſes regards expirans,
Elle s'écrie encor : mon époux !... mes enfans !...
O mon père !... Et ces mots dont l'expreſſion touche,
Sont les derniers, hélas ! qui ſortent de ſa bouche (1).

(1) Voy. ci-devant la note de la page 76, ſur la manière dont on doit faire parler les mourans.

Bientôt près de l'autel l'aſpect de ſon cercueil,
Dans ces lieux contriſtés vient ajouter ſon deuil.
Tout l'annonce déja ; le flambeau funéraire
Dont la pâle lueur luit dans le ſanctuaire,
Et les ſons douloureux de l'airain frémiſſant,
Qui dans les airs émus l'annonce en gémiſſant ;
Les chants religieux des Vierges éplorées,
Par la religion en ces lieux conſacrées,
Les voiles de la mort dont ſe couvre l'autel,
Les prières en deuil qui montent vers le ciel,
Tout peint de cet inſtant la profonde triſteſſe.
Néphiſe n'eſt donc plus !... Une ſeule foibleſſe,
De malheur en malheur la conduit au tombeau ;
Elle meurt, & je vois triompher ſon bourreau ;
Dont les feux criminels de ſa flamme adultère
Ont conduit dans la tombe une famille entière.
Ce triomphe pourtant, dont il eſt glorieux,
N'inſultent pas en vain & la terre & les cieux.
Sur lui de toutes parts s'aſſemblent les orages.
Les noirs preſſentimens, les ſiniſtres préſages
Le pourſuivent au ſein de ſa corruption ;
Tout menace Nyſus : la malédiction
Fait entendre déja ſa foudre redoutable ;
Elle eſt prête à tomber ſur ſa tête coupable :
Elle tonne, & lui dit qu'il eſt un Dieu puiſſant,
Dont l'indignation dévore le méchant.
Tremble, frémis, Nyſus ! les pleurs de la ſageſſe
Appellent ſur ton front ſa foudre vengereſſe.

Mais que vois-je ?... ô forfait !... ô comble de fureur !
Scélérat intrépide, il brave un Dieu vengeur,
Et le blaſphême au ſein des feux de ſon tonnerre!
Tel, l'Ange qui jadis lui déclara la guerre,
Bravoit ce Dieu puiſſant au milieu des éclairs.
Sa foudre en vain tonnoit & rouloit dans les airs.
Satan oſa lutter contre ce Dieu ſuprême;
Mais bientôt allumant les feux de l'anathême,
L'Ange exterminateur, dans l'abyme éternel,
Frappe, & plonge à jamais cet Ange criminel.
Ainſi tombe & périt l'audace de l'impie;
Ainſi Nyſus enfin va terminer ſa vie.
Son ame révoltée en vain brave les cieux,
La foudre va frapper ſon front audacieux;
Et, blaſphêmant en vain le Dieu qu'il devroit craindre,
Ce monſtre tombe & meurt ſans qu'on puiſſe le plaindre.

LES ARTS
ET LES TALENS,
FRAGMENT
Tiré d'un Poëme intitulé SAINT-ALME ET ZÉLIE.

Saint-Alme fait dans ce Chant le portrait de Zélie. Après avoir peint ſes charmes & ſes qualités morales, il paſſe à ſes talens, & dit :

A ces dons précieux les Arts & les Talens,
Par un charmant accord joignoient leurs agrémens,
Et ſembloient orgueilleux d'embellir ma Zélie.
Epriſe des attraits de l'aimable harmonie,
Le clavecin ſur-tout flattoit ſon goût naiſſant.
Pour le Sexe, Apollon fit ce doux inſtrument,
A qui le tendre Amour doit plus d'une victoire.
Le talent de Zélie y brilloit avec gloire.
De ſes bras arrondis le contour enchanteur (1),

(1) Les Mémoires de Saint-Alme ne diſent rien des bras de Zélie ; j'ai cru pouvoir les peindre à ma manière. On ſait bien qu'un Poëme n'eſt pas un Mémoire.

De l'ivoire honteux éffaçoit la blancheur,
Et ſes doigts agités volant de touche en touche,
Aux chants mélodieux qui ſortoient de ſa bouche,
Par un art déguiſé ſous des jeux enfantins,
Joignoient de l'inſtrument les accords argentins,
Dont les airs diſperſant la courſe fugitive,
En portoient la douceur à l'oreille captive;
Et cet organe ému par ce céleſte chant,
Dans le cœur attendri le portoit à l'inſtant.
Mais cette émotion n'étoit point paſſagère;
Ce n'étoit point le trait d'une flamme légère
Qui s'éteint à l'inſtant qu'il devroit animer.
Le premier droit du cœur eſt celui de charmer.
Du plaiſir qu'il fait naître il prolonge la trace.
Ainſi l'on vit jadis les arbres de la Thrace,
A des accords divins forcés de s'attendrir,
Et leur feuillage ému long-tems en treſſaillir.
Ainſi, les doux accens de cette voix ſenſible
Prolongeoient dans mon ſein leur charme irréſiſtible;
Et, pénétré, rempli de leur expreſſion,
J'en conſervois long-tems la vive impreſſion.
De la plus belle voix la brillante merveille,
Sans parler à mon cœur flatte en vain mon oreille;
Qu'on vante avec fracas ſes ſublimes accords,
Pendant qu'on applaudit, tranquille, je m'endors.
Des Lynus de nos bois à l'ombre du feuillage,
J'aime encor bien mieux entendre le ramage;
Sans ordre, mais joyeux ou tendres tour-à-tour,

Ils expriment du moins ou la joie ou l'amour ;
Ils ſont émus enfin : mais qu'un Chantre profane ;
Froid & vain automate, étale un bel organe,
Je ſuis très-peu ſenſible à cette rareté,
Et l'ame eſt à mes yeux ma première beauté,
Quand par l'art dirigée elle en eſt embellie.
Tel étoit le talent de ma chère Zélie.
Les accens de ſa voix à l'uniſſon du cœur,
Sans de bruyans éclats charmoient par leur douceur.
L'amour qu'elle ſervoit ſi bien ſans le prétendre,
Lui confioit toujours ſa chanſon la plus tendre,
Et d'accord avec moi ce Dieu l'applaudiſſoit.
Le roſſignol jaloux ſouvent en gémiſſoit.
Un jour, aſſiſe au bord d'une jeune Fontaine ;
L'Amphyon du bocage écoutant ma Sirène,
Charmé de ſes accords ſuſpendit ſes accens.
L'écho n'en répéta jamais de ſi touchans.
De l'Amphyon ému, la compagne fidelle
Couvroit en ce moment ſes petits de ſon aile.
Mais pour mieux écouter la voix qui la ravit,
Oubliant ſa tendreſſe, elle laiſſa ſon nid.
Ces deux amans, époux qu'un tendre nœud raſſemble.
D'une oreille attentive approchèrent enſemble.
Le feu du ſentiment pénétroit dans leur cœur.
Entraînés par l'attrait d'une douce chaleur,
Ils tomboient par degrés de branchage en branchage ;
Un doux frémiſſement agitoit leur plumage.
Il ſembloit que leurs ſens, toujours plus embraſés,

Par le feu du plaiſir fuſſent électriſés ;
Emus & palpitans, leur ame trop ſenſible
Ne pouvoit réſiſter à ce charme invincible.
Mille petits ſoupirs s'exhaloient de leur ſein ;
Enivrés de plaiſir, extaſiés enfin,
Pâmés !.... prêts à mourir par un excès de vie,
Ils tombèrent vaincus aux pieds de ma Zélie.
Zélie en eſt émue ; hélas ! ſon jeune cœur
Ne peut voir ce tableau ſans gémir de douleur.
Prenant le couple ailé dans ſa main enfantine,
Sous le voile léger de ſa gorge divine,
Soudain elle le place, & ce couple amoureux
Bientôt de l'exiſtence y recouvre les feux.
Ah ! d'excès de plaiſir au ſein de ma Zélie,
Amour perd mille fois & recouvre la vie !
Amour !.... Mais à ces mots les roſſignols ravis
Revolent tranſportés au ſein de leurs petits.
Ma Zélie en ſourit, & s'en va ſatisfaite.
Mais en voulant quitter cette douce retraite,
Les Nymphes de ce bois chantant à l'uniſſon,
En la voyant partir répètent ſa chanſon,
Et ſon chiffre amoureux au bord de la fontaine,
Par la main de l'Amour eſt gravé ſur un chêne.
Quand pour l'art de charmer les eſprits & les cœurs,
Par l'attrait du deſſin qu'animent les couleurs,
Et de ſavoir fixer ſous un pinceau fidèle,
La beauté fugitive & qu'on rend immortelle ;
Quand pour cet art charmant ſon ame ſoupiroit,

Sous ces brillans pinceaux la toile reſpiroit.
Les fleurs avec orgueil y voyoient leur peinture ;
Les oiſeaux amoureux épris de leur figure,
Du preſtige enchantés, venoient dans leur deſir
Careſſer leur image & mourir de plaiſir.
Pour mieux vaincre un berger à l'ombre bocagère,
Elle ſavoit donner ſes traits à ſa bergère.
Son triomphe étoit sûr, & dans ce doux inſtant,
Moi, j'enviois le ſort de cet heureux amant.
L'amour en treſſailloit, mais en battant des ailes
Il m'offroit cependant ſes roſes les plus belles.
Mon front s'en couronnoit, & bientôt ſon pinceau
Sur la toile animée exprimoit ce tableau.

Que j'aimois à la voir dans ſa danſe légère,
Sous l'élégant habit de la ſimple bergère,
Quand ſes bras balancés, fidèles aux accords,
Déployoient à mes yeux les graces de ſon corps!
Dédaignant un archet indigne de ſa danſe,
Ses pieds habilement lui marquoient la cadence.
Joyeuſe, elle ſautoit avec légèreté:
Sur l'aile du zéphyr ſon corps ſembloit porté.
Livrée aux vifs tranſports d'une aimable folie (1),

(1) Je vais peindre ici deux caractères de danſe; mais le Lecteur ſe ſouviendra que c'eſt le dernier qui caractériſoit celle de Zélie, quoique dans le ſein de la familiarité elle aimât quelquefois à ſe livrer au premier genre; mais ſa gaîté & ſa joie même étoient toujours celles du cœur; elles n'altéroient

En raſant du parquet la ſurface polie,
Elle offroit en volant aux regards étonnés,
Mille entrechats battus, dans les airs deſſinés;
Et ſes pieds agités d'un mouvement rapide,
Dans leurs folâtres jeux trompant mon œil avide;
Croiſés, battus, chaſſés & prompts comme l'éclair,
Diviſoient, & ſouvent faiſoient ſoupirer l'air.
Ferme dans ſon à-plomb, en gardant l'équilibre,
Moins folâtre que tendre, & le corps toujours libre;
Avec plus de douceur elle entr'ouvroit ſes bras,
Et par gradation ralentiſſoit ſes pas.
Tous les Arts ont leur feu, leur ame & leur génie.
L'Amour, de Terpſichore empruntant la magie,
Sur ſon front fait répandre un voile de langueur,
Et lui faire parler le langage du cœur.
Ainſi, quand de Zélie il peignoit la tendreſſe,
Sa danſe en recevoit un peu plus de molleſſe,
Et l'ondulation de ſes doux mouvemens,
D'un cœur qui gémiſſoit, exprimoit les tourmens.
Je m'en rappelle encore une touchante image.
Un élève de Mars au printems de ſon âge,
Fait pour joindre aux lauriers les myrthes de l'amour,
En mariant ſes pas avec Zélie, un jour,
S'étonnoit avec lui de la trouver diſtraite.

---

point la décence & la nobleſſe de ſon caractère; elles y répandoient une grace nouvelle, & elle étoit intéreſſante juſques dans ſes folies.

En vain il agitoit ſa brillante épaulette ;
Il déployoit en vain, aimable & raviſſant,
Sa grace & ſa beauté : Zélie en ce moment,
De ſes yeux attendris portoit ailleurs l'hommage.
Ses regards languiſſans, & pleins d'un doux langage,
Loin de ce beau danſeur venoient tombet ſur moi.
Ciel ! comme ils m'exprimoient ſa tendreſſe & ſa foi !
Délicieux inſtans ! votre image chérie
Ne peut point s'éffacer de mon ame attendrie.
Je crois les voir encore en leur tendre langueur
Ses regards attachans, doux organes du cœur,
Me diſtinguer au ſein d'une foule nombreuſe.
Hommage trop flatteur d'une ame généreuſe,
Combien vous pénétriez mon cœur reconnoiſſant !
Eh ! quoi ! ſans que le ciel l'inſpire en ce moment,
Docile au ſeul amour qui brûle dans ſon ame,
Sous des traits ſi touchans on peut peindre ſa flamme !
Brûlans des feux divins dans l'immortel ſéjour,
Anges, peignez-vous mieux le véritable amour ?
Sur vos fronts entourés d'une gloire immortelle,
Cet amour grave-t-il une empreinte plus belle,
Et vos yeux attendris, dans leurs globes d'azur,
Offrent-ils à Dieu même un hommage plus pur ?
Mais que dis-je ?.... pardon, ſi j'outre la louange.
Ses beaux yeux cependant ſont ſi dignes d'un Ange ;
Les citoyens du ciel les ont-ils plus touchans
Qu'elle ne les avoit en ces heureux inſtans,
Où leurs regards émus m'exprimoient ſa tendreſſe ?

Avec quel art charmant, quelle délicateſſe,
Elle ſavoit par-tout me peindre ſon ardeur!
Cette image attachante étoit celle du cœur.
Sa douce impreſſion ornoit toutes ſes graces;
Dans un mot, dans un rien j'en remarquois les traces;
Tout en elle peignoit l'attrait du ſentiment.
L'amour qui l'augmentoit la ſuivoit en danſant.
Il dirigeoit ſes pas, l'éclairoit de ſa flamme;
Il brilloit dans ſes yeux & brûloit dans ſon ame;
Sur ſa robe élégante il répandoit des fleurs,
Parfumoit ſes cheveux de leurs douces odeurs,
Et des nœuds de rubans dérobés à ſa mère,
Soutenoient avec grace une gaze légère,
Dont les plis ondoyans au haſard ſuſpendus,
Décoroient des appas qu'eût envié Vénus.
Sur ſon front ingénu que la grace environne,
Les jeux & les attraits poſoient une couronne.
Telle étoit ma Zélie, & dans tout ce portrait
Sa modeſtie encore étoit le plus beau trait.
Dans ce doux ſentiment on s'ignore ſoi-même;
Zélie avoit ſur-tout cette gloire ſuprême;
De tous ces dons divins elle ſut ſe parer,
Et ſon premier mérite étoit de l'ignorer.
L'ignorer! dira-t-on, ah! ce prodige étrange
Peint moins la vérité qu'un excès de louange;
Et le Dieu des amans, à travers ſon bandeau,
Dans l'objet de leurs feux leur montre tout en beau.
Mais je connois auſſi ce langage vulgaire:

L'amour eſt ſans bandeau quand la vertu l'éclaire;
Et ſi le front couvert du voile des erreurs,
Il erre parmi nous, c'eſt qu'il en a les mœurs.
Né pour aimer, le cœur a ſon guide fidèle;
Qu'il l'écoute en ſilence, & ſa voix immortelle
De tout preſtige vain détruit l'illuſion,
Et démontre l'amour aux yeux de la raiſon.
D'un cœur pur rarement la lumière eſt trompeuſe.
Du feu qui la produit la flamme vertueuſe,
De ſes rayons ſereins éclaire un ſentier sûr;
Mais le vice eſt aveugle autant qu'il eſt impur.
A côté de l'amour, la raiſon éclairée
Répandoit ſes rayons ſur ſa marche aſſurée,
Et plus ils me montroient Zélie en un beau jour;
Et plus je la trouvois digne de mon amour.
Ainſi, lorſqu'au matin l'aſtre de la lumière
Epanche ſes rayons ſur la nature entière,
Et que, chaſſant la nuit de ſon front attriſté,
Il la montre à nos yeux dans toute ſa beauté,
Bien loin de redouter cette clarté nouvelle,
Elle paroît encor plus brillante & plus belle;
Ou de même au ſortir de la nuit des frimats,
La nature plus fière étale ſes appas,
Et ne craint point un jour dont elle eſt embellie.
Ainſi, quand je portois dans le cœur de Zélie,
De l'auſtère raiſon le flambeau lumineux,
Elle n'en paroiſſoit que plus digne à mes yeux
Des hommages d'un cœur amant de la ſageſſe,

Et

Et la vérité même éclairoit ma tendreſſe.
Mais vous qui, dans le ſein de la corruption,
N'avez jamais pu croire à nulle exception,
Par quelque trait plaiſant penſeriez-vous détruire
Le charme des vertus dont j'ai ſenti l'empire?
Non, non, ſon ſouvenir eſt trop cher à mon cœur:
Je connois & pardonne à la fois votre humeur.
Si pour croire aux vertus elle eſt un peu ſauvage,
J'en conviens aiſément, ce n'eſt point votre ouvrage,
Et j'ai peine à blâmer votre incrédulité.
C'eſt le fruit malheureux de la perverſité,
Que nos barbares mœurs répandent ſur la terre.
Mais dans l'affreux déſert qu'habite la panthère,
Où ſiffle la couleuvre, où le lion rugit,
Un paiſible animal quelquefois ſe nourrit.
Ainſi, dans le marais de quelque onde fangeuſe
Eclate quelquefois la perle précieuſe;
Ou bien, telle la plante efficace à nos maux
Se nourrit à côté de mortels végétaux,
Comme la roſe croît au milieu des épines:
Telle, Zélie au ſein de nos mœurs libertines,
Exemple d'innocence & de ſimplicité,
S'élevoit, mais ſans croire à ſa ſublimité.
Dans ſa propre vertu tendrement recueillie,
Elle ne jouiſſoit que de ſa modeſtie,
Et croyoit bonnement, dans ſa naïve erreur,
Que tout le genre humain devoit avoir ſon cœur:
Ainſi, dans nos boſquets la tendre Philomèle

Croit tous les animaux auſſi ſenſibles qu'elle,
Et ne ſoupçonne point que ſous l'herbe en rampant;
Le cœur plein de poiſon ſe traîne le ſerpent.
O l'heureuſe ignorance! illuſion charmante
Qui rend la vertu même encore plus touchante!
De la beauté modeſte ornement précieux,
Voile ſaint détaché du front même des Dieux,
O pudeur! les attraits de ta divine image
De l'Amour ſur mon cœur achevèrent l'ouvrage;
Et c'eſt en me livrant à leurs pouvoirs unis,
Qu'entraîné par leur charme enfin je me perdis.

POÉSIE
DESCRIPTIVE

Autre Fragment, extrait du même Poëme.

Je me ſuis élevé dans mon Diſcours préliminaire, non contre la Poéſie deſcriptive, mais contre ſa trop grande prodigalité & ſes abus. En effet, je la crois peu propre à former le ſujet d'un Poëme de longue haleine, à moins que ſon Auteur n'ait aſſez d'imagination & de talent pour y répandre de ces épiſodes intéreſſans, tels que celui d'Ariſtée dans les Géorgiques. Mais que devient un pareil genre entre les mains d'un homme ſans imagination, ſans verve & ſans ſentiment, & qui ignore abſolument l'art de ſuivre cette chaîne, cette ſérie précieuſe d'idées & de rapports qui ſe lient, ſe confondent les uns dans les autres, ſans le ſecours de ces tranſitions bruſques &

bizarres qui cherchent à lier les ſujets les plus diſparates, à l'aide ſouvent d'une ſimple conjonction? Il me ſemble voir un Peintre qui voulant unir dans un ſeul & même ſujet un tableau de l'Albane & un de Rubens, croiroit les avoir fondus enſemble d'un ſeul coup de pinceau. Voilà un des principaux inconvéniens d'un genre qui ne peut point fournir matière à un vaſte plan; & moins encore à l'unité de ſujet & à la méthode qui en dépend. Ce genre, ſi toutefois c'en eſt un (1), a bien d'autres défauts encore, mais ce n'eſt pas ici le lieu de les examiner. Eh! qui ne ſait pas d'ailleurs combien la Poéſie deſcriptive eſt sèche & aride par elle-même, à moins qu'elle ne ſoit amenée par le ſujet, & qu'elle ne ſoit à un poëme ce que ſont les ornemens d'architecture à un édifice? Voilà ce que j'ai voulu qu'elle fût à mon ouvrage, en tâchant néanmoins de vaincre tout ce qu'elle a de ſtérile & de rebutant. Je ne me perſuade pas ſans doute y avoir réuſſi; il ne ſuffit pas toujours de voir le but pour l'atteindre; mais

(1) Et j'avoue que j'en doute beaucoup.

j'ai fait tous mes éfforts pour y parvenir. C'eſt au Lecteur à juger ſi j'ai été aſſez heureux pour en approcher. Pour le mettre à même de porter ce jugement, il me paroît néceſſaire de lui donner du moins une idée du lieu où la ſcène de ce Poëme ſe paſſe. C'eſt dans un jardin que je ſuppoſe ſitué autour du Temple des Sciences & des Arts. Saint-Alme arrive avec ſon ami, & frappé de la beauté des ſites & des aſpects, il ſe livre au charme de les peindre, & dit:

Simple dans ſon maintien & noble en ſa parure,
De ſa propre beauté brille ici la nature.
Sa robe ſans deſſein variant ſes couleurs,
A ſecoué le ſable & conſervé les fleurs:
De ſes propres tréſors elle s'eſt enrichie,
Et la pompe de l'art ne l'a point appauvrie.
Sans les aſſujettir aux règles des cordeaux,
Là, ſa main a jeté ces ſuperbes ormeaux
Qui, libres citoyens d'une cité champêtre,
S'élèvent fièrement ſans eſclave & ſans maître;
Et, ſans craindre le fer d'un tyran odieux,
Portent juſques au ciel leur front majeſtueux.
Avec moins de fierté, mais avec plus de grace,

Ici je vois paroître une nombreuse race
D'arbres moins élevés, de jeunes arbriſſeaux
Dont la modeſte cour entoure ces ormeaux,
Et qui, par leurs couleurs, leurs formes, leurs feuillages,
Varient à l'envi l'aſpect de ces bocages.
Pour ne rien contenir, des vaſes orgueilleux
De leur vaſte contour n'offuſquent point mes yeux;
Mais ſans art, du gazon émaillant la verdure,
Flore a ſu de ſes fleurs y ſemer la parure.
Doux ornement des champs, des prés & du jardin,
Vous dont Zélie aimoit à parfumer ſon ſein,
Qui touchez tous les cœurs, qui charmez tous les âges,
Délices de mes yeux, agréez mes hommages.
Pour rafraîchir ces fleurs, ces jeunes arbriſſeaux,
La nature en ces lieux a prodigué les eaux.
Elle même en creuſa mille ſources fécondes.
Là, du haut d'un rocher je vois jaillir leurs ondes
Qui forment dans les airs un limpide canal,
Et nous laiſſent paſſer ſous un pont de cryſtal,
D'où quelquefois ſon eau, par les vents agitée,
Laiſſe voler au loin ſon écume argentée.
Ici mille ruiſſeaux dans les ſables filtrés,
En roulant dans leur ſein toujours plus épurés,
Sortent en bouillonnant des veines de la terre,
Et vont déſaltérer les fleurs de ce parterre;
Y forment un baſſin où le cigne en chantant
Promène ſur leurs flots ſon plumage éclatant.
Dans le creux d'un rocher, aſyle du myſtère,

La Naïade a formé ſon temple ſolitaire,
Et propice au paſſant, par la ſoif altéré,
Lui préſente un cryſtal par ſes ſoins épuré.
Plus loin, des rocs ornés en longs rameaux de lierre
Couronnent en arcade une jeune rivière,
Qui, roulant dans un ſeul ou dans pluſieurs canaux,
Unit, diviſe, étend la glace de ſes eaux,
Et dans le cours heureux de ſes ondes tranquilles,
Embraſſe en ſerpentant & ſépare ces iſles.
De l'iſle je chéris le champêtre ſéjour.
Une iſle! ah! que ce nom eſt bien fait pour l'amour!
Où peut-on mieux jouir de ſon tendre myſtère,
Que dans l'aſyle heureux d'une iſle ſolitaire?
Seule, & ſe dérobant aux indiſcrets regards,
L'iſle ſait s'entourer par d'humides remparts.
Du féroce animal ils repouſſent l'audace.
L'oiſeau ſeul qu'elle appelle en peut franchir l'eſpace:
L'oiſeau fait pour l'amour, va par ſes doux accens,
Dans cette iſle à ſon tour appeler les amans.
Lui-même, plein des feux qui brûlent dans ſon ame,
De ſes chaſtes amours y va cacher la flamme.
Le tourtereau timide y peut aimer en paix.
Pour les tendres amans, ah! qu'une iſle a d'attraits!
Eloignés des humains, ſeuls au milieu de l'onde,
Ils y goûtent l'amour dans une paix profonde,
N'entendent d'autre bruit que le chant des oiſeaux,
Le ſouffle du zéphyr, ou la chûte des eaux.
Les eaux qui, dans leur cours aux fleurs donnent la vie,

Les eaux invitent l'ame à la mélancolie ;
Le calme de leurs bords y répand ſur les ſens
Cette douce langueur, vrai charme des amans.
Ah! que l'Amour ſait bien conſacrer ſes aſyles!
Amathonte, Cypris, le Gnide étoient des iſles.
Ses jardins, ſes boſquets, ſes temples, ſes autels,
Dans ces lieux enchanteurs appellent les mortels.
J'entends ſa voix au ſein d'une iſle bocagère.
Ami, volons à lui ſur cette nef légère.
Volons.... déja les eaux s'ouvrent ſous l'aviron,
Et nous voyons au loin s'effacer ſon ſillon.
Le trajet eſt formé, nous touchons au rivage.
Le ſaule ſur ces bords élève ſon branchage ;
Il balance dans l'air ſes flexibles rameaux
Qui retombent & vont onduler ſur les eaux.
Bientôt cédant au fer une triſte victoire,
Il voit en gémiſſant tomber toute ſa gloire,
Et ſon tronc raccourci honteuſement paré,
Sous les triſtes débris dont il eſt entouré,
De ſon front ſans honneur ſemble cacher l'injure.
Ainſi l'homme ſouvent dégrade la nature.
Heureux ſi, ſans remords inſultant à ſes droits,
Il ne l'outrageoit pas dans de plus ſaintes loix!
Mais l'arbre mutilé n'eſt pas ſon ſeul eſclave.
J'entends gémir le Sage & la vertu qu'il brave.
L'amour, le pur amour tombe auſſi ſous ſes coups.
Ah! tournons nos regards ſur des objets plus doux.
Combien d'arbres ici dont l'aſpect nous enchante,

Champêtres habitans de cette iſle charmante!
L'un plaît par ſa fierté, l'autre par ſa douceur.
Mais j'aime à m'arrêter ſur ces amis du cœur,
Sur ces beaux peupliers amis des lieux paiſibles,
Arbres religieux & chers aux cœurs ſenſibles.
Leur racine amphybie aime le bord des eaux,
Et de ſucs nourriciers abreuve ſes canaux,
Qui diviſant leur cours de branchage en branchage,
D'une tendre couleur vont teindre le feuillage.
Ce feuillage modeſte, en attirant les yeux,
Eſt ſemblable en ſa forme au luſtre lumineux
Dont les mouvans cryſtaux montent en pyramide,
Et dont l'éclat brillant éblouit l'œil timide;
Tel cet arbre s'élève en contours inégaux.
Sans faſte & ſans orgueil ſes paiſibles rameaux,
Attachés, réunis au tronc qui les dirige,
Environnent ſon ſein ſans étendre leur tige,
Et juſques au ſommet ſoutenus & nourris,
A ce tronc paternel ſont tendrement unis.
Par le charme attachant d'un pouvoir ſympathique
Ils attirent vers eux le cœur mélancolique.
Le ſolitaire amant, guidé par la douleur,
Recherche par inſtinct leur bois conſolateur.
Ils inſpirent le calme aux ames déſolées;
J'aime à les voir rangées autour des mauſolées.
Sentinelles muets & gardiens des tombeaux,
La blanchâtre couleur de leurs pâles rameaux
D'un deuil intéreſſant orne la ſépulture.

Les mânes des amans ſous leur tendre verdûre
Reviennent ſoupirer leur douloureux tourment.
Jadis ces arbres ſaints, ſi chers au ſentiment,
Animés par le ciel d'une pieuſe flamme,
Pour gémir & pleurer en obtinrent une ame.
L'amitié fraternelle a conſacré leur nom,
Et le cœur ſe ſouvient des ſœurs de Phaëton.
Mais plus heureux enfin, tendres amans de l'iſle,
Ils jouiſſent ici de leur amour tranquille.
Pour mieux goûter le prix d'un ſi doux ſentiment,
Nés pour la ſolitude & le recueillement,
Ainſi que les amans, le Sage & le Poëte,
Ils chériſſent la paix, le calme & la retraite;
Leur doux balancement, leur forme, leur couleur,
Tout m'invite auprès d'eux à repoſer mon cœur.

LE TOMBEAU
ET
L'APOTHÉOSE
DE
J. J. ROUSSEAU,
Dans l'iſle des Peupliers à Ermenonville.

POËME (1).

SALUT, temple champêtre où repoſe le Sage;
Où le génie & l'art conſacrent leur hommage,
Salut! le cœur rempli d'un deuil religieux,
Je viens me recueillir dans ce temple pieux,
Honorer un grand homme, & ſur-tout y répandre
Ces pleurs de la vertu, délices d'un cœur tendre.
Qui n'en verſeroit pas dans ce ſéjour ſacré?
Par des ſignes muets l'éloquence de l'ame

(1) Ce Poëme fut compoſé peu de temps après la mort de J. J. Rouſſeau.

Y parle au ſentiment, & de ſa douce flamme
Le cœur le plus féroce eſt ſoudain pénétré.
Là, contraints de céder au pouvoir de ſes charmes,
Malgré vous, ô mortels! vous répandez des larmes.
Les riches & les grands, forcés de s'attendrir,
Semblent avoir un cœur & pouſſent un ſoupir,
Et des fauſſes grandeurs oubliant les fantômes,
Les Princes & les Rois y ſont preſque des hommes.
Oh! combien j'aime à voir ce pieux monument,
Cette iſle ſolitaire & ce marbre éloquent,
Les flots ſilencieux qui baignent cette rive!
De l'Amour déſolé j'entends la voix plaintive;
Oui, tout reſpire ici, tout peint le ſentiment.
Je crois vous voir errer, ô mânes de Julie!
Dans ces bocages ſaints ſoupirant vos douleurs,
Montant ſur ce tombeau, l'arroſant de vos pleurs;
Les bras unis à ceux de Claire & de Sophie,
En confondant vos larmes & vos cœurs,
Serrer ſur cet autel le ſaint nœud qui vous lie!
Je crois te voir, ô ſublime Edouard!
Penché ſur ce tombeau, dans un morne ſilence,
Senſible Stoïcien peindre dans ton regard
La profonde douleur & la mâle conſtance.
Je crois te voir, ſage Wolmar,
Ouvrant après la mort ton cœur à l'eſpérance,
Au nom du ſentiment croire à la Providence (1).

(1) Tout le monde ſait que Wolmar eſt peint dans la nou-

Je crois te voir élève des vertus (1),
Chef-d'œuvre des talens ainſi que du génie;
Et de vingt ans de travaux aſſidus.
Sur ton front conſterné, dans tes yeux abattus,
Se peint l'affliction dont ton ame eſt ſaiſie.
Conſole-toi, ſi ton père n'eſt plus;
Tu ſais comment au ſein d'une autre vie
Il élevoit ton cœur & celui de Brutus (2).
Je crois dans le lointain appercevoir Colette,
Au ſein de ſon berger épanchant ſes douleurs;
De leurs yeux attendris je vois couler des pleurs;
Ils marchent en ſilence, un crêpe à leur houlette,
Et portant dans leurs mains des cyprès & des fleurs.
Le Devin les conduit en conſolant leurs cœurs.
Ce bon Devin pour eux fut un Dieu tutélaire;
Après avoir protégé leurs amours,
Il voulut partager leurs travaux, leur misère;
Vivre avec eux, & pour toujours
Habiter leur cabane & leur ſervir de père.
Je crois les voir ſuivis des bergers du hameau;
Leurs pieds ne forment point une danſe légère;

---

velle Héloïſe comme un Athée, qu'aucun raiſonnement ne peut ébranler, & que le ſentiment ſeul ramène à la foi.

(1) Emile.

(2) On ſait de quelle manière touchante & ſublime l'éloquent Citoyen de Genève réfuta les fameux blaſphêmes de Brutus contre la vertu. *Voyez* Emile, t. III, p. 83 & 74.

Leur marche eſt lente, & leur chapeau
Eſt décoré d'un ruban funéraire;
Des ſons lents & plaintifs ſortent de leur pipeau
Triſtement arroſé des pleurs de leur bergère.
Je n'entends point les chants des oiſeaux d'alentour.
Ils volent mollement de branchage en branchage.
De foibles cris forment tout leur ramage:
Les tendres tourtereaux oubliant leur amour,
Par leurs roucoulemens témoignent leur hommage.
Les arbres attendris ſemblent avoir un cœur.
Un doux frémiſſement agite leur feuillage,
Et le zéphyr léger, ſenſible à ce langage,
Veut par un vol plus lent exprimer ſa douleur.
Et vous, Nymphes des flots qui baignent ce rivage;
Avec quelle lenteur vos chars de coquillage
Sont conduits aujourd'hui ſur le cryſtal des eaux!
Attirés pour vous voir, les Dieux de ce bocage
Partagent vos douleurs au milieu des roſeaux,
Et leurs yeux humectés de larmes
Ne lèvent qu'en tremblant leurs regards ſur vos charmes.
Les vents ne rident plus la ſurface des flots;
Triſtes dans leur caverne, à la douleur fidèles,
Pour agiter les airs ils ont perdu leurs ailes.
Tout eſt calme, & Muta préſide ſur ces lieux.
La tranquille Muta, Déeſſe du ſilence,
Fait reſſentir ici ſa paiſible puiſſance,
Et tout ſemble accablé d'un deuil ſilencieux.
Son voile ſe répand ſur toute la nature;

Les prés & les jardins ont perdu leur parure:
Sur leurs tiges les fleurs tombent languiſſamment;
Leurs feuilles ont perdu l'éclat qui les décore,
Et le folâtre amant de Flore
Ne les emporte plus en l'air en ſe jouant.
Mais les beaux arts en deuil près de ce monument;
Viennent auſſi pleurer la perte du génie:
Par ſes traits lumineux l'éloquence embellie
Y peint dans un auguſte & ſaint recueillement
La profonde douleur dont ſon ame eſt ſaiſie;
J'apperçois ſur leurs pas une mère attendrie,
Au nom de la nature y mener ſon enfant,
Et l'ombre de Rouſſeau treſſaille en ce moment.
L'humanité ſacrée, unie au ſentiment,
Y viennent dévoiler les malheurs de ſa vie;
J'en frémis, & j'entends ſiffler la calomnie....
Mais de ces maux affreux conſolons-nous pourtant;
Victorieux de leur ignominie,
Rouſſeau n'eut qu'un malheur, ce fut d'être trop grand.
Le tombeau fut pour lui l'autel de la victoire,
Et les Dieux ſeuls pouvoient lui diſcerner ſa gloire.
Tout l'honore pourtant dans cet aſyle ſaint;
Les talens & les arts célèbrent ſa mémoire,
Et ſur le moindre objet leur hommage ſe peint.
Mais que vois-je arriver vers ce ſombre lointain?
Quel lugubre cortège & quelles voix plaintives
Achèvent de porter la douleur ſur ces rives?
Quels douloureux accens s'élèvent dans les airs?

Eſt-ce les tiens, divine Polymnie?
Eſt-ce vous que je vois, enfans de l'harmonie?
C'eſt vous-même, & le deuil préſide à vos concerts (1):
Vos inſtrumens couverts par des crêpes funèbres,
De vos cœurs déſolés expriment les ſoupirs;
Loin de voir ſur vos pas les jeux & les plaiſirs,
Ces lieux à votre aſpect ſe couvrent de ténèbres;
De tout côté s'élève une ſombre vapeur
Que de vos torches ſépulcrales
Combat ſi foiblement la tremblante lueur:
Au ſein de cette nuit, frappé par la terreur,
Mon eſprit croit toucher aux rives infernales.
Quel Barde vous conduit, une lyre à la main?
A ſa douleur ſe mêle une majeſté ſainte.
Ses yeux, malgré ſes pleurs, brillent d'un feu divin;
Et les tygres, ſaiſis de reſpect & de crainte,
Sentent mourir leur fureur dans leur ſein.
En l'honneur d'un grand homme il entonne un cantique,

(1) Immédiatement après la mort de l'illuſtre Citoyen de Genève, l'Académie Royale de Muſique affecta de donner le Devin du Village. Le public en ſentit l'application & y courut en foule. Au premier coup d'archet, les applaudiſſemens retentirent dans toute la ſalle, & l'orcheſtre avoit peine à ſe faire entendre. Les muſiciens qui le compoſoient ſembloient animés d'un nouveau zèle, & cet intermède fut joué par les premiers ſujets, qui parurent ce jour-là ſe ſurpaſſer eux-mêmes. Je crus, dans le temps, pouvoir faire alluſion à cet événement, en amenant l'Opéra autour du tombeau de J. J. Rouſſeau.

L'éloge

L'éloge des vertus enflamme ſon ardeur;
Secondé par le Dieu de la ſcène lyrique,
Juſqu'au ſein des rochers il porte la douleur;
De l'attendriſſement leur imprime les charmes,
Et ſemble les forcer à répandre des larmes.
Tout un peuple le ſuit, tout un peuple attendri
Vient voir ce monument, y porter ſon hommage:
De cent voix la douleur ne forme qu'un ſeul cri;
Le cri du peuple eſt l'éloge du ſage.
Le Barde avec reſpect monte ſur ce Tombeau;
Gluck le ſuit, & cédant au feu qui les inſpire,
Les yeux étincelans d'un céleſte délire,
Leurs chants font retentir le grand nom de Rouſſeau.
A leurs accens ſe joint la voix de Polymnie,
Et je crois voir des cieux deſcendre l'harmonie.
Le marbre en ce moment ſoupire de douleur.
Sur ce Tombeau le Barde incline un front modeſte;
Par le peuple ſes chants ſont répétés en chœur,
Et tous lèvent leurs mains vers le ſéjour céleſte.
Honorer les vertus eſt un emploi ſi beau!
Peuple, célébrez-les autour de ce Tombeau.
Sur cet autel ſacré préſentez vos offrandes;
Brûlez-y votre encens, ornez-le de guirlandes,
Au lugubre cyprès entremêlez les fleurs;
Enlacez le laurier à la palme ſacrée,
Et que votre ame pénétrée
Sur ce ſaint monument faſſé couler vos pleurs.
Mais que dis-je? Ah! quel Dieu, de ſes ſombres vapeurs

Par ſon ſouffle épuré diſſipe les ténèbres?
Quel nouveau jour ſuccède à ces ombres funèbres?
Que vois-je?... Ah! ſuſpendez le cours de vos douleurs;
Elevez vos regards, & conſolez vos cœurs:
De leurs demeures éternelles,
Les Dieux ouvrent pour vous les portes immortelles.
Le grand Rouſſeau paroît ſur le trône des airs;
Sur ſon front lumineux que la gloire environne,
De lauriers & de fleurs repoſe une couronne.
Saluez-le par vos concerts,
Et que vos chants de deuil & de triſteſſe
Soient changés en ce jour en des chants d'alégreſſe.
Rouſſeau paroît, arrêtez vos ſoupirs,
Arrachez vos rubans, vos crêpes funéraires;
Rouſſeau, touché de vos larmes amères,
Vient rappeler ici les jeux & les plaiſirs.
De la mort en ces lieux abattez le trophée;
Deſcends de ton autel, ô Prêtre d'Apollon!
Et toi, rival de Lynus & d'Orphée,
Au lieu d'un chant lugubre, entonne une chanſon.

LE BARDE *chante.*

Quel prodige éclatant
Se préſente à ma vue?
Aſſis ſur une nue,
Et le front rayonnant.

Celui que nous pleurions, ſenſible à nos alarmes;

Du ſein des immortels deſcend en cet inſtant.
Que nos chants de douleur, nos ſoupirs & nos larmes
Faſſent place en ce moment
A des concerts plus doux, à des airs pleins de charmes,
Ér- chantons à l'envi ce triomphe éclatant.

LES CHŒURS *chantent.*

Chantons, célébrons la victoire
Que le génie obtient ſur le Tombeau:
En triompher, voilà ſa gloire,
Et ce triomphe eſt le plus beau.

Nos ſoupirs douloureux, notre deuil & nos larmes
Ont pénétré juſques aux cieux.
Rouſſeau revient, ô moment plein de charmes!
Célébrons en ce jour ſon deſtin glorieux.
Rouſſeau deſcend du ſéjour de la gloire:
Comme ſon nom il revient immortel;
Il obtient ſur la mort une illuſtre victoire:
Que ſa tombe en ces lieux ſe transforme en autel.

LE BARDE, *comme ſaiſi d'une inſpiration ſubite.*

Mais à mes yeux ravis quel ſublime ſpectacle
Vient encor s'offrir auprès de ce Tombeau?
Au lieu de ſon aſpect, ô prodige! ô miracle!
S'élève tout-à-coup un monument nouveau.
Ces tendres peupliers voient transformer leur gloire,

Une inviſible main arrache leur rameau,
Et leur tronc s'arrondit en colonnes d'ivoire;
Tout diſparoît, tout change en ce paiſible lieu;
Au nom du ſentiment s'élève un nouveau temple:
Sous ſes traits, c'eſt Rouſſeau que mon œil y contemple;
Qui le peignit le mieux, doit en être le Dieu.

LES CHŒURS *répètent.*

Chantons, célébrons la victoire
Que le génie obtient ſur le tombeau:
En triompher, voilà ſa gloire,
Et ce triomphe eſt le plus beau.

GLUCK, *ſeul.*

L'éclat & la pompe du trône
Ne ſauvent pas les Rois de la nuit de l'oubli:
Souvent le nom de ceux qui portent la couronne,
Dans la tombe avec eux demeure enſeveli.
Mais, qu'il eſt beau de voir, par ſa propre énergie,
Un grand homme ſortir de ſon obſcurité,
Etonner l'univers par l'éclat du génie,
Et voler ſur ſon aile à l'immortalité!

Les élans de ſon ame brûlante
Réchauffèrent nos cœurs glacés,
Et les mâles accens de ſa voix éloquente
Relevèrent des mœurs les temples renverſés.

Il combattit la tyrannie,
Il fit chérir l'égalité,
Et releva par ſon génie
Les autels de la vérité:
Sur le ſein des barbares mères
Rapela les enfans bannis;
De toutes les vertus il fit ſentir le prix,
Et fit des Citoyens, des époux & des pères.

LES CHŒURS.

Peut-on ſe revêtir d'une gloire plus belle?
Peut-on mieux mériter l'hommage des mortels?
En ces lieux éclatans de ſa gloire immortelle,
Erigeons des autels.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons, célébrons la préſence
Du nouveau Dieu du ſentiment,
Et que ſon cœur a fait de l'éloquence!
Offrons-lui de concert en cet heureux inſtant,
Et nos tributs & nos offrandes.
Sur ſon front radieux ſuſpendons nos guirlandes;
Faiſons fumer à ſes pieds notre encens,
Et faiſons retentir ce temple de nos chants.

Qu'il eſt doux de le voir deſcendre
Du ſein des immortels pour éſſuyer nos pleurs;

Au delà de la tombe encor ſenſible & tendre ;
Revenir en ces lieux y conſoler nos cœurs !

Chantons, célébrons la victoire
Que le génie obtient ſur le tombeau, *&c.*

Pendant qu'on finit ce dernier couplet, un roſier ſort tout-à-coup du ſein de la terrre, & s'élève devant l'autel de J. J. Rouſſeau.

UNE FEMME *ſeule, une corbeille de fleurs à la main.*

Air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Tu le plantas, tu le vis naître
Ce beau roſier, cher à ton cœur :
En ces lieux il vient reparoître,
Pour t'offrir encore ſa fleur.

Un laurier s'élève de même derrière l'autel, & s'incline ſur le front de J. J. Rouſſeau. Des immortelles ſortent également de la terre, & ornent chaque côté de l'autel en forme de gros bouquets.

Du laurier la tige immortelle
Vient orner ton front glorieux ;
Et je vois auſſi l'immortelle
Jalouſe d'embellir ces lieux.

Et moi des fleurs de ce rivage

Je veux parfumer ton autel.

Elle jette des fleurs sur l'autel.

De mon cœur c'eſt le tendre hommage;
Il eſt digne d'un immortel.

PLUSIEURS FEMMES *enſemble, & rangées devant l'autel.*

Même air.

Ce jour pour nous eſt plein de charmes,
Et ſi nos yeux en ce moment
Sont humectés de quelques larmes,
Ce ſont celles du ſentiment.

TOUS LES CHŒURS *enſemble.*

O tranſport raviſſant!
O jour digne d'envie!
Le triomphe du génie
Fait aujourd'hui celui du ſentiment.

LE POETE *ſeul.*

Q'aux pieds de cet autel nos hommages s'uniſſent;
Dans ce temple ſacré que nos chants retentiſſent!
Moi, je veux avec vous partager cet honneur;
Je veux à votre encens unir mon foible hommage;

Au Dieu du ſentiment, ſur les pas d'un tel Sage,
Je conſacre à jamais mes écrits & mon cœur.

LES CHŒURS *répètent.*

Chantons, célébrons la victoire, *&c.*

Chantons, célébrons la préſence
Du nouveau Dieu du ſentiment, *&c.*

On ajoute les couplets ſur l'air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.* Et on termine le tout par les airs les plus agréables du Devin du Village.

EPITRE

A LA PLUS HONNÊTE DES FEMMES.

O vous que je louai jadis ſans vous connoître (1),
Que j'admirai bientôt lorſque je vous connus ;
Vous qui joignez aux attraits des vertus,
Le mérite puiſſant & plus rare peut-être
D'en adoucir l'auſtérité ;
Vous, dont l'inépuiſable & touchante bonté
Inſpire à votre aſpect l'aſſurance & la joie,
Et dont le front touchant à nos regards déploie
L'innocence des mœurs & leur ſérénité :
O J*** ! votre cœur, en aimant la ſageſſe,
Ne la fait point haïr par une âpre rudeſſe ;
Vous l'ornez par la grace & par l'aménité.
Sans ôter aux vertus leur noble dignité,
Vous ſavez leur donner avec délicateſſe
Cet air aimable & doux, fruit de l'urbanité,
Et votre ame ſe peint dans votre politeſſe.
Oh ! combien je la hais la ſotte vanité
Qui des grands airs affectant la grimace,
Bien loin de l'attirer éffarouche la grace,

(1) Alluſion à des vers qu'on trouvera vers la fin de ce volume & que j'avois faits ſur la réputation ſeule de cette Dame.

Qui peint d'un mauvais cœur l'affreuſe dureté ;
Et qui foule à ſes pieds les mœurs avec audace!
Oui, de l'ame & des mœurs la douce pureté
Répand ſur notre ton un charme inexprimable ;
Et le mortel le plus aimable
Eſt celui dont le cœur à le plus de bonté.
Le naturel ſe peint dans notre politeſſe ;
Le caractère perce à travers notre ton.
On diſtingue aiſément, malgré leur vaine adreſſe,
Le fat poli, l'ennuyeux Céladon,
Le libertin ſans mœurs, le farouche Tymon,
De l'honnête-homme aimable, amant de la ſageſſe;
Mais rarement fait-on cette diſtinction:
Il faut du ſentiment ſavoir aimer la grace,
Pour joindre au fruit de l'éducation
Cet air noble & touchant qui, ſans prétention,
Peint d'un homme de bien la vertu ſans grimace.
Quand on joint à ce ton d'un eſprit cultivé,
Le ſavoir ſans orgueil & ſans pédanterie,
Le ſel piquant de la fine ſaillie,
Lorſque tout ce qu'on dit, par l'honneur approuvé,
N'alarme point la modeſtie;
Quand la ſale équivoque au ton licencieux,
Sur le front ingénu de la vierge modeſte,
Ne vient point déchirer d'un air audacieux
Ce voile délicat d'une rougeur céleſte
Qui charme l'ame en raviſſant les yeux,
Et la fait adorer de l'homme vertueux;

Lorſqu'à ces traits divers on joint ſans négligence,
Dans tout ſon extérieur la grace à l'élégance,
Sans le vain attirail d'un luxe faſtueux,
Et qu'on ſait allier à la noble décence
Le goût paiſible & doux partage des bons cœurs;
Qui ſans danger peut charmer l'innocence,
Le goût ſimple & touchant des oiſeaux & des fleurs.
Je crois qu'au ſein des preſtiges trompeurs,
Du faſte & de l'orgueil de la ſotte opulence,
De nos grands airs, de nos fadeurs,
On peut avoir encor le ton par excellence.
Vous en donnez chaque jour la leçon;
Moi je le peins, vous en offrez l'exemple;
Et l'honnête-homme auprès de vous contemple
Les vertus & le goût réunis au bon ton.
Il admire ſouvent de votre ame ſenſible,
Dans un ſimple *bon jour* la douce impreſſion;
L'accent de votre voix & votre front paiſible
Du ſentiment peignent l'expreſſion.
Animés près de vous par une douce flamme,
Dans un mot, dans un rien, il croit ſentir votre ame.
Votre ame! ah! quel tableau céleſte
N'offriroit-elle pas à mon foible pinceau?
Mais à ces mots, déja ſur votre front modeſte,
Elle m'offre un des traits des plus doux du tableau.
Sous l'aimable incarnat d'une rougeur touchante,
Malgré l'été des ans, ſon ingénuité
Y laiſſe encor voir ſa trace intéreſſante,

Et la jeune bergère à l'âge où l'on enchante ;
Peut-être moins que vous a de ſimplicité.
Son ame ſort des mains de la nature ;
Mais, malgré ſa douceur & ſa virginité,
Plus que la vôtre eſt-elle pure ?
A-t-elle plus de ſenſibilité ?
Son front eſt-il plus pur, ſon ſouris plus aimable,
Son regard plus touchant, plus modeſte & plus doux ?
Aux malheureux eſt-elle plus affable,
Et ſera-t-elle BONNE auſſi long-tems que vous ?
Auſſi long-tems, hélas ! à peine une ame neuve
Echappe-t-elle aux mains de la Divinité,
Que ſuccombant bientôt à la première épreuve,
Elle dégrade ou perd ſa première bonté.
Dans vos propres foyers j'en connois un exemple.
J'y contemplai jadis une jeune beauté.
Des plus douces vertus ſon cœur étoit le temple,
Et ſur ſon front touchant avec ſérénité,
Régnoit l'impreſſion d'une ame douce & pure.
Intéreſſante & belle ainſi que la nature,
Rien n'altéroit alors ſa ſenſibilité.
A ce titre puiſſant, le plus sûr de me plaire,
Elle joignoit encor les attraits des beaux-arts,
Ses charmes, ſes talens fixèrent mes regards.
Je l'aimai malgré moi, mais la prudence auſtère
De mon amour naiſſant arrêta les écarts.
En gémiſſant ſous ſa puiſſance,
Avec courage, avec conſtance,

Je combattis long-tems ſes premiers feux:
Ah! je ſentois combien ils étoient dangereux!
Et voulus les détruire au ſein de l'eſpérance.
Oui, l'eſpoir le plus doux venoit luire à mes yeux.
Celle que j'adorois devinant ma tendreſſe,
Loin de m'en refuſer le plus flatteur retour,
Ses regards, ſes aveux me prévenoient ſans ceſſe;
Et ſes égards touchans, avec délicateſſe,
M'offroient par-tout l'hommage de l'amour.
J'euſſe pu tout oſer.... quand plus ferme en moi-même,
Je voulus m'élever à la vertu ſuprême.
Un véritable amant eſt toujours généreux;
Il aime à s'immoler à celle qu'il adore;
Il veut s'anoblir à ſes yeux,
A force d'épurer le feu qui le dévore;
Et ſe conſole, hélas! par les regards des Dieux.
Telle fut ma conduite : à mon devoir fidèle,
De celle que j'aimois reſpectant le repos,
A ſon amour bien loin d'être rebelle,
Je bravai pour le fuir un océan de maux.
Mais, ô ciel! quand je fus au ſein de la tempête,
Avec quel œil ſerein elle m'y vit plongé!
Peut-être que ſon cœur alors ſe crut vengé.
De l'orage éffrayant qui rouloit ſur ma tête,
Bien loin de vous aider à conjurer l'horreur,
Peut-être ... le croirai-je? ô comble de rigueur!
Elle prioit le ciel d'augmenter ſa colère.
Ainſi l'homme ſouvent, par la main la plus chère

Voit attirer ſur lui le fléau du malheur.
Mais, pendant qu'agités par d'horribles alarmes;
De la nuit de mes jours la ſombre obſcurité,
Bien loin de faire place à la ſérénité,
Augmentoit chaque jour la cauſe de mes larmes;
Vous ſeule, vous livrant à l'exercice ſaint
De conſoler l'humanité ſouffrante,
Vous daigniez rappeler ſur ma tête innocente,
D'un ciel plus bienfaiſant l'éclat pur & ſerein.
Vous ſeule!... qu'ai-je dit? Ah! deux amis s'empreſſent
A réclamer contre ce trait.
Je ne ſuis point ingrat, & leurs bontés ne ceſſent
De rappeler en moi le plus doux intérêt.
Amis intéreſſans que les vertus uniſſent (1),
Reſſerrez chaque jour un lien auſſi beau,
Et puiſſe ſa douceur que vos ames chériſſent
Se prolonger au-delà du tombeau!
Vous la connoiſſez donc cette amitié ſacrée,
Ce charme conſolant de tous les cœurs bien nés,
Cette amitié par moi vainement déſirée,
Et qui n'exiſte point pour les infortunés.
Salut! ô vous! amis fidèles.
Puiſſe, ſemblable à mon amour,
Votre amitié n'avoir jamais des ailes!
Mais redoutez à votre tour
De mon cœur déchiré les douleurs éternelles.

(1) L'un de ces deux amis eſt le fils même de cette dame.

Ah! que n'ai-je plutôt jamais connu le jour!
Préſent fatal de l'exiſtence,
Quel prix un ſeul inſtant as-tu donc eu pour moi?
Si j'euſſe pu me ſouſtraire à ta loi,
Je n'euſſe point connu celle de la ſouffrance.
Mais l'homme, hélas! exiſte malgré ſoi.
Le tombeau ne peut point le ſouſtraire à lui-même;
Il a reçu le jour pour l'immortalité,
Et voilà ſon malheur ou ſa gloire ſuprême.
Mais porterai-je encore au ſéjour éternel,
D'un amour malheureux les dévorantes flammes,
Et l'intérêt ſervile & criminel,
A la face de l'Eternel
A-t-il le droit d'unir les ames?
Les lâches préjugés comme dans ce bas lieu;
De l'union des cœurs y ſont-ils les arbitres?
La fortune & l'orgueil y montrent-ils leurs titres
Pour y toucher le cœur de Dieu?
Si c'eſt ainſi, dans l'autre monde
Je ſerai malheureux comme dans celui-ci,
Et du fragile eſpoir où mon ame ſe fonde
J'ai tort, hélas! de me mettre en ſouci.
Mais ſi tout cependant dans ce lieu de juſtice
Rentroit dans l'ordre après la mort;
Si la vertu, ſans trouble & ſans remord,
Triomphante à ſon tour y confondoit le vice,
Peut-être en mon eſpoir n'aurois-je pas ſi tort.
Par les maux de l'amour mon ame déſolée,

En s'élevant au ſein de l'immortalité ;
Pourroit, en s'approchant de la Divinité,
Malgré tous les méchans ſe trouver conſolée,
Et le cœur de ceux-ci, ſuperbe, audacieux,
Infecté du poiſon d'une morale impie,
Après avoir fini ſa criminelle vie,
Pourroit être en horreur dans l'empire des cieux.
Ah! je ne ſais, mais cet eſpoir m'enflamme.
Il n'eſt point de vertu ſans cette vérité,
En l'éclairant elle conſole l'ame,
Et j'aime à m'élever à l'immortalité.
Mais l'amour auſſi-tôt y vole à mon côté;
Devant mes yeux il eſt ſans ceſſe :
La vérité, la vertu, la ſageſſe,
Pour mieux charmer mon cœur viennent prendre ſes traits.
Même par lui les cieux augmentent leurs attraits.
C'eſt là qu'il règne avec puiſſance.
Lui ſeul fait le bonheur du céleſte ſéjour :
Les eſprits immortels, au ſein de l'innocence,
Ne ſont heureux que par l'amour.
Principe & fin de tout, par d'invincibles flammes,
Dans un centre commun il attire nos ames :
Son nom exprime tout ce qui peut nous charmer;
Malgré nos cœurs d'airain il eſt ſur notre bouche,
Et pour peindre ce qui nous touche,
Nous n'avons qu'un ſeul mot, & c'eſt celui *d'aimer.*
Qui l'approfondit bien ce ſentiment ſublime,
Ne voit plus rien d'obſcur dans ce vaſte univers,

Il le voit ſeul régner ſur tant d'êtres divers,
Et de l'homme aiſément il s'explique l'énigme.
Le cœur de l'homme eſt né pour ce grand ſentiment;
Mais la vertu l'épure & le rend légitime.
Lorſqu'il eſt ſouillé par le crime,
Bien loin d'être un bonheur, il n'eſt plus qu'un tourment.
Le vrai ſupplice du méchant
Eſt au ſein de l'amour d'ignorer la tendreſſe;
Ce charme précieux, cette délicateſſe
Que la vertu ſeule y répand,
Et l'on ne ſauroit être véritable amant;
Qu'autant qu'on l'eſt de la ſageſſe.
Tel fut, & tel ſera mon principe conſtant.
Mais, dira-t-on, d'où vient donc ton ſupplice?
Eſt-ce donc dans mon ſein qu'en exiſte le vice?
Non, le crime d'autrui m'en excuſe aiſément.
J'aimois, & la vertu n'avoit pas à s'en plaindre;
Mais ſur le cœur du farouche Plutus
Depuis long-tems, hélas! tous ſes droits ſont perdus;
Et ce barbare Dieu ſut bientôt me contraindre
A croire qu'en foulant à ſes pieds les vertus,
Il fait les forcer à le craindre.
Je ne pus réſiſter à ſon pouvoir cruel,
Et ne pus que maudire un Dieu ſi criminel.
Telle eſt de mon amour la deſtinée affreuſe.
Je ne ſens point encore adoucir ſa douleur;
Mais ſi quelqu'intérêt peut en calmer l'horreur,
C'eſt l'intérêt touchant d'une ame généreuſe.

Pardonnez cependant si j'oſe de mon cœur
Vous dévoiler ſans fard le malheureux myſtère.
L'épanchement ſoulage le malheur,
Si juſqu'ici le devoir de me taire,
N'en a jamais adouci la rigueur,
Peut-être qu'en parler ſera plus ſalutaire.
Vous n'avez point encor changé de caractère.
A l'âge où tout en nous altère la bonté,
Vous conſervez la vôtre avec un beau courage,
Et la nature en vous, ſans vice & ſans nuage,
Recouvre avec ſes droits encor ſa pureté.
Vous compatirez donc à mes triſtes alarmes,
Et comme la beauté qui règne dans mon cœur,
Indifférente à mon malheur,
Vous n'inſulterez point au ſujet de mes larmes.
Jadis, auprès de vous la conſolation
Venoit charmer l'ennui de ma ſecrète peine :
Les gens durs & cruels, dit très-bien La Fontaine,
N'ouvrent jamais leur cœur ni leur maiſon (1).
Comme Baucis & Philémon
De l'hoſpitalité vous offrez donc l'exemple.
Comme les Dieux, ah ! que n'ai-je le don
De changer votre aſyle en un auguſte temple !
Aux pieds de vos autels, ſans autre ambition,
On viendroit demander ſeulement un cœur bon.
Un cœur BON ! c'eſt le bien ſans doute le plus rare,

(1) Philémon & Baucis.

Et que le Ciel, pour tant d'autres avares,
Voulut répandre en vous avec profusion.
En vous voyant on en ſent l'influence.
Le malheureux, nourri d'amertume & d'aigreur,
Conſolé par votre préſence,
Auprès de vous oſe croire au bonheur.
Avec quelle délicateſſe
Vous ménagez ſa ſenſibilité!
Ah! vous mettez autant d'adreſſe
A ſoutenir un cœur qu'abat l'adverſité,
Que d'autres à l'aigrir mettent d'habileté.
L'infortune timide & la vertu tremblante
N'ont jamais près de vous reçu de froid accueil;
Votre bonté compatiſſante
De leur ame froiſſée a calmé la douleur.
Comme une Déité propice & bienfaiſante,
Ma voix vous a béni dans le ſein du malheur.
Combien d'infortunés vous béniſſent ſans ceſſe!
En vous chantant je ſeconde leurs vœux,
Et mes foibles accens doivent toucher les Dieux;
Car c'eſt les célébrer, que chanter la ſageſſe.

LETTRE
DU DOCTEUR BON-SENS,

Sur une maladie épidémique, occaſionnée par une découverte célèbre.

Paris, l'an de la fameuſe découverte,

MONSIEUR,

IL ſe répand dans ce pays une contagion ſingulière; c'eſt une eſpèce de maladie inflammatoire, dont la cauſe & les effets répondent parfaitement à ce nom. En en cherchant le principe, on voit qu'il eſt produit par certaines vapeurs méphitiques qui s'exhalent des corps mis en fermentation, ou bien des vapeurs plus ſubtiles encore qui s'élèvent d'autres corps mis en diſſolution, ou livrés à l'ardeur du feu. Ces vapeurs pénètrent dans le cerveau, y fixent le ſiège de la maladie, & y opèrent les plus ſinguliers ravages. Comme elles ſont infiniment plus légères que l'air atmoſphérique, elles tendent toujours à s'élever & à emporter avec elles les corps qui les reſſerrent & les compriment; en ſorte qu'elles travaillent ſans ceſſe à détacher la tête du corps; mais ne pouvant y réuſſir, elles la forcent à ſe tenir dans une attitude d'aſcenſion, c'eſt-à-dire,

droite ſur le col, nez en l'air, & comme tendant à s'élever vers le ciel, mais en animant ſi vivement les fibres du viſage, qu'on diroit que les pauvres malades qui ſont attaqués de cette épidémie, ſont dans le délire. Dans ces momens d'accès, ils ont les yeux & les bras élevés en l'air, ne ceſſent de crier au prodige, au miracle, & ſont dans un ſi grand étonnement, qu'on diroit qu'ils voient voler des ânes; & il faut convenir que ce n'eſt pas toujours une illuſion. Pendant cette criſe ils s'agitent, ſe démènent, crient, hurlent & ont l'air de convulſionnaires ou de démoniaques. Quand ce premier tranſport eſt paſſé, les regards toujours errans dans l'eſpace, ils ſont comme dans le raviſſement & dans l'extaſe, grands yeux ouverts, bouche béante; & on diroit qu'ils bayent aux corneilles. Sortis de cet état, malheur à qui oſeroit en rire! car ces nouveaux enthouſiaſtes ne connoiſſent rien de ſacré que l'objet de leur culte. Tous les anathêmes du Vatican ne ſont rien en comparaiſon de ceux qu'ils lancent ſur les profanes qui oſent s'écarter du reſpect qu'ils s'imaginent que tout mortel doit à leur nouvelle idole. Que dis-je? ils ne veulent pas même excuſer le plus léger manque d'égards envers ce Dieu moderne, quand même cette irrévérence vraie ou prétendue n'annonceroit dans celui qui ſe la permet que du ſens, de la raiſon, aſſaiſonnés un peu du ſel piquant de la plaiſanterie & de la gaîté.

Tels ſont, Monſieur, le principe & le car-

de cette eſpèce de fièvre maligne dont les accès engendrent les tranſports, l'illumination & le fanatiſme. Les traits ſous leſquels ce dernier s'eſt toujours fait connoître y ſont aſſez ſenſibles : enjouement, délire, démence, telle eſt la nature de cette épidémie, comme celle de l'enthouſiaſme & du fanatiſme. Celui-ci eſt un monſtre qui s'alimente de tout : erreur, vérité, vent & fumée, tout lui eſt bon ; & que lui importe l'aliment dont il ſe nourrit, pourvu qu'il vive ? Il ſe ranime aujourd'hui parmi nous à l'aide d'une cauſe très-analogue à ſon éſſence, je veux dire l'*air inflammable* ; car voilà le vrai principe de la *maladie inflammatoire* dont je parle. Sa contagion gagne toutes les têtes, & il n'y a plus moyen d'y réſiſter ſans courir riſque de perdre la ſienne. Telle eſt encore la nature de ſa tyrannie, qui eſt de vouloir tout ſubjuguer : qui refuſe d'être ſon eſclave, s'expoſe encore plus à être ſa victime.

Il me paroît cependant, Monſieur, qu'il ne ſeroit pas indigne d'un homme de ſens, de s'oppoſer à ſes ravages, & d'appliquer quelque remède à la fièvre chaude que ce fanatiſme excite : mais cela n'eſt pas aiſé ; car, ſi le véritable antidote de la folie eſt la raiſon, on conviendra qu'il n'eſt pas facile de l'adminiſtrer aux fous.

Toutefois, ſi la vraie charité conſidère moins le danger auquel elle nous expoſe, que le bien qui en peut réſulter, il me ſemble qu'il ne faut pas réſiſter

à ſes ſollicitations en faveur de ces pauvres malades.

De quoi s'agit-il donc préciſément, & quel eſt le Dieu moderne à qui on veut ériger de nouveaux autels? Quelle eſt ſa nature, ſon origine, & à quels Dieux paternels doit-il l'honneur de l'éxiſtence?

Ce nouveau Dieu, plus léger que Zéphyr même, puiſque celui-ci le porte ſur ſes ailes, eſt d'une nature ſi ténue, ſi rare & ſi volatile, qu'elle s'inſinue & ſe cache dans tous les corps; nous le portons en nous, où il s'entretient avec les alimens qui nous ſubſtantent, & d'où il s'échappe avec les émanations qui en ſortent. Il vit dans les trois règnes, & ſur-tout dans les métaux & les matières combuſtibles, d'où il ſort, moins chargé de parties hétérogènes, plus actif & plus pur. Voilà pourquoi ſon ſanctuaire a été juſqu'à préſent les creuſets, les foyers & les fourneaux; ſon temple, les laboratoires, les fours & les cuiſines. Son origine eſt auſſi ancienne que le monde, & il paroît qu'il a reçu le jour dans les antres d'Eole, de Borée ou de Vulcain. D'autres lui marquent une naiſſance plus illuſtre, & ils prétendent qu'il eſt né de l'hymen qui règne entre la terre & le ſoleil; ceci paroît plus vraiſemblable, car il ne quitte jamais le ſein de l'une, que pour s'élever dans celui de l'autre.

Beaucoup moins denſe & plus léger que l'air ordinaire, comme je l'ai déja dit, rien n'eſt plus propre à nous donner une idée des êtres aëriens, des Sylphes, des Eſprits follets, des ſubſtances ſpirituelles, & peut-

être même de notre ame que lui. Lassé pourtant d'être si long-tems méconnu des profanes humains, qui l'avoient sans cesse sous les yeux sans lui rendre des hommages solemnels, il a imaginé de leur apparoître sous une forme plus frappante que celle sous laquelle il avoit été si long-tems négligé. D'abord il s'est montré sous la figure d'une bulle de salive ou de savon, au bout d'un simple tuyau de paille, ou d'un chalumeau dont il se détachoit pour se balancer nonchalament dans les airs, en réfléchissant les couleurs du paon & de l'iris. Avec ce brillant prestige, il a émerveillé les enfans dans les collèges, qui lui ont rendu une espèce de culte, en s'en servant de passe-tems. Jaloux néanmoins d'un hommage plus sérieux, il a excité la curiosité d'autres enfans qu'on appelle Physiciens, en s'offrant à leurs regards sous la même forme, mais plus actif, plus prompt à s'élever dans l'espace, & en réfléchissant des couleurs plus vives & plus brillantes, selon les différens corps dont il émanoit. Lassé enfin de ces jeux d'écolier, il a pensé à se produire sous une figure plus noble, & à mériter un culte plus grave & plus universel. Alors, dédaignant de se couvrir de pellicules grasses & huileuses, il a aspiré aux honneurs de la soie, & s'est revêtu de pourpre & d'azur. Pour mieux en imposer, il a imaginé de se former une stature giganteſque & colossale, & a voulu défier par sa taille le colosse de Rhodes. Il n'en est pas tout-à-fait venu à bout, & il est resté

infiniment au deſſous de ſon modèle, ſur-tout pour la beauté des formes & des proportions; car le nouveau Dieu avoit la tête infiniment plus groſſe que tout le reſte du corps; mais auſſi avoit-il imaginé de ſuſpendre à ſes pieds un char brillant dans lequel il avoit placé deux de ſes Prêtres, qui faiſoient flotter dans les airs des flammes, des banderoles & des drapeaux. Pour rendre encore ſon apparition plus impoſante, il a fait emboucher à la Renommée toutes ſes trompettes, & l'a chargée de répandre par-tout le jour & l'heure de ſon aſcenſion. Toute la terre prévenue, & au milieu d'une aſſemblée qu'on pourroit d'autant mieux comparer à celle qui ſe tiendra un jour dans la vallée de Joſaphat, que les foudres qui éclateront à ce moment terrible, furent parfaitement bien imités ici par de triples décharges d'artillerie, comme les trompettes du jugement dernier, l'avoient déja été par celles de la Renommée; au milieu, dis-je, de cette aſſemblée immenſe, par le tems le plus ſerein & le plus beau, le nouveau Dieu s'eſt élevé dans l'eſpace, & a fait retentir dans les airs des cris & des acclamations univerſelles. C'eſt avec cet appareil & cette pompe impoſantes qu'il s'eſt offert au monde étonné, & qu'il a obtenu ſon encens & ſes hommages. Ainſi les autels qu'on lui érige ſont bien moins pour lui-même, que pour la forme qu'il a eu l'habileté de prendre, & le fracas qu'il a ſu produire: ſemblable à ces hommes qui, vêtus ſimplement le

matin & à pied, n'attirent l'attention de perſonne, & qui, couverts d'habits dorés l'après-midi & traînés dans des chars ſuperbes & bruyans, fixent l'étonnement & l'admiration du peuple & des ſots : de même on ne faiſoit aucune attention au Dieu moderne lorſqu'il n'étoit couvert que d'une légère pellicule de ſalive ou de ſavon, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'étoit qu'en chenille ; mais depuis qu'il eſt en habit de cérémonie, & revêtu des honneurs du taffetas, il eſt devenu un bien autre perſonnage ; ce qui me paroît donner un grand démenti au proverbe qui dit que *l'habit ne fait pas le moine*, & juſtifier pleinement celui-ci, que *la forme fait plus que le fond* ; adage bien plus vrai : mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le preſtige de l'habit aille ici juſqu'à faire prendre le Dieu qu'il décore pour un être nouvellement découvert, & qu'on donne à cela même le nom tranſcendant de découverte : tel eſt l'empire que le merveilleux exerce ſur l'eſprit humain. La vérité eſt qu'il n'y a rien ici de nouveau pour le fond ; & quant à la forme, il n'y a d'autre différence que celle qui exiſte dans le plus ou le moins d'étendue, & entre un habillement de ſavon & un de ſoie. Toutefois, s'il y a quelque mérite à cela, il me paroît entièrement dû à M. de Montgolfier, & ceux qui ont cherché à lui dérober cette gloire, ne me paroiſſent à moi que des imitateurs ou des ſinges, quoi qu'en puiſſent dire leurs zélés fauteurs, qui, ſoit dit ſans vouloir les jeter dans les

transports & dans le délire (ce qui ne seroit pas bien difficile) me paroissent être un peu enthousiastes & un peu fous ; mais l'enthousiasme & la folie tiennent un peu à l'air du pays, comme l'inconstance & la légèreté ; car je ne serois point étonné que, sous peu de tems, on ne se rappelât pas plus du Dieu aërostatique, que la plupart de nos femmes ne se rappellent de l'amant qu'elles ont eu il y a huit jours (1).

Mais laissons le mot allégorique de Dieu de côté, & venons à celui de Globe ou d'Aërostat, qui sont les mots techniques. Je ne vois donc en lui que le mérite d'une augmentation de volume, d'un changement, ou, si l'on veut, d'une variété dans la forme & la couleur. Mais tout cela ne me paroît bon qu'à produire un passe-tems agréable ou un amusement d'enfant, qui ne peut guères devenir sérieux & grave que par les périls qu'il présente & les suites funestes qu'il laisse entrevoir (2). D'après cette manière de considérer, je vous laisse à juger, Monsieur, combien son utilité me paroît peu démontrée. On ne manquera pas, sans doute, de vouloir m'éblouir par celle qu'on croit tirer des observations qu'on pourra faire sur les différentes régions de l'air, & déja un de nos Argonautes aëriens a observé qu'il a passé en quelques mi-

(1) L'expérience a prouvé si le Docteur Bon-sens avoit raison.

(2) L'expérience n'a que trop confirmé la triste prévoyance du Docteur Bon-sens.

nutes de la température, non pas du Printems, comme il le dit lui-même, car je ne ſaurois la voir au premier Décembre, mais de celle de l'Automne à celle de l'Hiver. Pour moi, je ne ſuis pas ſi prompt, & au lieu de quelques minutes, j'ai attendu quelques jours. Alors, ſans machine aëroſtatique, ſans courir aucun riſque & ſans bouger de place, je me ſuis trouvé au degré de la glace tout auſſi bien que M. Charles, & encore mieux ; car aſſurément il n'a pas ſenti un plus grand froid à environ dix-ſept cents toiſes d'élévation, que celui que lui & moi avons éprouvé quelques jours après. Ce n'étoit donc pas la peine de riſquer ſa vie pour aller chercher l'Hiver ſi loin, tandis qu'il devoit ſi-tôt nous faire viſite.

Mais, dira-t-on, comptez-vous pour rien *la douleur extraordinaire & les maux d'oreilles ſubits que cet illuſtre Phyſicien* éprouva à cette région, & ignorez-vous qu'en phyſique c'eſt de la plus grande importance ? Eh bien, Meſſieurs, notez cela comme la première utilité tirée de votre voyage aërien, & comme un pas de plus fait vers le bonheur univerſel. *Douleur extraordinaire & maux d'oreilles* ! Tudieu ! le Docteur Pangloſſ n'a jamais ſi bien raiſonné ſur les malheurs de cette vie, & ce nouvel optimiſme eſt trop conſolant pour ne pas faire des proſélytes. Il eſt grand dommage qu'il n'ait pas été connu du tems de Zénon : ce philoſophe n'eût pas manqué d'y trouver une arme de plus pour braver la douleur & pour la

changer même en délices. Il exiſte, va-t-on me répondre, il exiſte d'autres moyens de vous réduire au ſilence. Voyez ce ſavant & beau calcul de M. Meunier, ſi peu d'accord avec celui de M. Charles, ce qui démontre déja ſi bien la juſteſſe de tous les deux. Eh bien! le comptez-vous pour rien celui-là? Mais.... mais, vous-même, Monſieur l'illuminé, le comptez-vous pour quelque choſe? Comment, répliquez-vous avec votre air d'importance & un peu furibond, ne voyez-vous pas que M. Meunier a démontré à l'univers que M. Charles eſt monté à dix-ſept cents toiſes d'élévation! Et pourquoi faire, s'il vous plaît? qu'a-t-il été chercher ſi haut? *Une douleur extraordinaire & des maux d'oreilles*; c'eſt-à-dire, une preuve que nous ne pouvons pas exiſter à une certaine région; mais nous l'avions déja, & ſans Globes aëroſtatiques, les Alpes & les Cordelières nous avoient aſſez atteſté cette vérité. Il eſt donc évident, d'après les obſervations faites ſur les hautes montagnes, & par le Globe aëroſtatique lui-même, que nous ne ſaurions vivre à un certain degré d'élévation, qu'il n'y exiſte abſolument rien qui nous ſoit propre, & que la nature, en nous plaçant ſur la terre, nous a fixés dans notre véritable aſyle: ce n'étoit donc pas la peine de le quitter.

Aveugle que vous êtes! vont s'écrier encore mes illuminés; comment ne voyez-vous pas le magnifique & pompeux ſpectacle qu'on découvre à meſure

qu'on s'élève dans les airs ? L'horizon s'étend, & les ſcènes variées que la campagne nous offre enchantent les yeux & élèvent l'ame.... Tout doucement, Meſſieurs, tout doucement ; épargnez-moi de grace ce tableau, je l'ai aſſez ſous les yeux, & la nature n'a pas attendu, pour me l'offrir, l'invention de la machine aëroſtatique, qui ne me paroît pas fort commode, quoi que vous en puiſſiez dire, pour la contemplation ; car, pour bien jouir du ſpectacle de l'univers, il me ſemble qu'il faut le voir tout à ſon aiſe, ſans crainte, ſans péril, & déſoccupé de tout autre ſoin, pour ne ſe livrer qu'à celui de voir & d'admirer. Alors on aime à diſtinguer à loiſir tous les objets qui s'offrent à nos regards : l'immenſité des campagnes, la variété des aſpects, la verdure fraîche & riante, le canal limpide & ſinueux des eaux, les arbres diſperſés çà & là ; les bois touffus & les forêts antiques qui ſemblent s'élever en cités au milieu de l'empire végétal ; cet aſtre radieux & paternel dont l'éclat éclaire à la fois & la terre & les cieux, & qui offre un aſpect bien autrement ſublime que tous les Globes aëroſtatiques du monde ; ces nuages balancés dans l'eſpace, la terreur des Ballons, & qui varient ſi agréablement la peinture du dôme céleſte ; ces oiſeaux qui, d'un vol plus ou moins élevé, fendent bien plus agilement les airs que votre énorme & immenſe machine, & ſans offuſquer la vue & les cieux comme elle ; ces côteaux, ces vallées, ces champs fertiliſés par la main de l'homme,

ſa demeure paiſible, d'où s'élève la fumée ondoyante qui, juſqu'à préſent, image frappante de votre gloire, ſemble s'étonner d'en devenir l'objet; le ſouffle modéré des vents qui balance les rameaux, & la douce haleine des zéphyrs qui répand dans les airs le parfum des plantes balſamiques & des fleurs odoriférantes. Ce tableau vivant & animé a ſans doute quelque choſe d'enchanteur, de grand & de céleſte, & c'eſt au milieu d'un tel ſpectacle qu'on peut véritablement *s'écouter vivre*, pour me ſervir de l'expreſſion de l'Orateur aërien. Mais pour le voir & l'admirer, pour jouir des émotions & des tranſports qu'il inſpire, il ne faut pas être agité par l'inquiétude, ni par les ſoins que demande ſans ceſſe la machine qui nous porte, & il me paroît ſur-tout éſſentiel de ne pas le perdre de vue, à moins qu'on ne lui préfère l'uniforme & triſte ſpectacle de la confuſion & du chaos, que M. Charles ſe plaiſoit tant à admirer à dix-ſept cents toiſes d'élévation, tandis qu'on peut voir ce vaſte & magnifique tableau à l'abri de toute crainte, de tout péril, & infiniment bien plus à ſon aiſe à la hauteur de Saint-Cloud, de Belle-Vue & de Ménil-Montant (1).

Il me ſemble donc, Monſieur, que voilà l'utilité de perſpective du Ballon aëroſtatique auſſi nulle & auſſi frivole que tous les autres genres d'utilité aux-

(1) Promenades aux environs de Paris.

quels on voudroit l'appliquer. Et cependant les têtes s'enflamment, s'exhaltent, les récompenſes viennent, les monumens s'élèvent, les ſots admirent, les Pariſiens bâillent, & les hommes de ſens rient.

Si quelque Sage, voyageant parmi nous, contemple jamais un de ces monumens élevés au vent & à la fumée, ne riſquera-t-il pas de ſe dire à lui-même: « Voyons maintenant les trophées que ce peuple conſacre aux grandes & belles actions, aux défenſeurs » de la patrie, aux bienfaiteurs de l'humanité; à ces » généreux ſoutiens des droits de l'homme & du » citoyen, dont la noble fermeté & le dévouement » héroïque excitent l'attendriſſement de la France » & l'admiration de l'Europe; en un mot, aux grands » Magiſtrats, aux Héros & aux Sages ». Il cherchera donc parmi nous les ſtatues des Sully, des Turenne, des Condé, des Catinat, des d'Agueſſeau, des Fénélon, des Corneille, des Racine, des Monteſquieu, des Buffon; en un mot, des véritables grands hommes dont la France s'honore, & aucun monument public ne leur offrira ces illuſtres images. A peine la gravure oſera-t-elle lui rappeler le ſouvenir de l'action immortelle du Chevalier d'Aſſas. Alors ſe rappelant notre caractère, ne pourroit-il pas ſe dire à lui-même: « Il n'eſt point étonnant que cette Nation n'élève » aucun monument à l'héroïſme, à la ſageſſe, ni » au génie utile & bienfaiteur: légère & frivole, » elle doit conſacrer ſes trophées au vent & à la fumée,

&

» & aucun à la vertu. Le temple de la véritable » gloire reſtera toujours renverſé au milieu d'elle, » & elle ne ceſſera d'aller porter ſon encens & ſon » culte dans celui de la frivolité ».

Tel ſeroit le diſcours que pourroit ſe tenir à lui-même un ſage voyageant parmi nous; & ce ſeroit bien là un des effets naturels de la maladie épidémique dont je parle. En obſervant ſa nature, j'avois d'abord imaginé qu'on pourroit aiſément lui oppoſer un antidote; mais aujourd'hui ſes progrès m'effrayent. Le véritable remède à cette fièvre maligne, me paroiſſent être quelques grains de raiſon & de ſens commun, mais c'eſt ce qu'il y a de plus rare dans ce pays, & ceux qui en ont, ſont forcés d'en être avares; car il ne leur eſt pas toujours permis d'en adminiſtrer.

Quant à moi, touché du ſort de ces pauvres malades, j'ai voulu éſſayer de leur donner quelque doſe du remède ci-deſſus, mais ils l'ont vomi tout de ſuite. Les redoublemens, les tranſports, le délire les ont pris, & mes frénétiques ont failli me tuer. De là j'ai conclu qu'il n'y avoit pas de métier plus dangereux que celui de médecin des petites-maiſons. Cependant j'ai imaginé que ſi la muſique pouvoit être de quelque utilité en médecine, c'étoit ſur-tout quand les malades avoient le tranſport au cerveau; dans ce cas, il m'a paru qu'un chant doux & ſopotifique pourroit calmer un peu l'agitation du ſang, diſſiper les vapeurs

inflammables qui s'élèvent dans les ſinus frontaux, y portent l'incendie & font extravaguer tant de crânes. Alors j'ai imaginé de faire chanter mes fous, mais ſur un ton propre à endormir leur folie, & je leur ai fait une chanſon ſur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.* J'ai voulu pourtant qu'elle eût un peu l'allure du pays, c'eſt-à-dire, des petites-maiſons, afin qu'elle n'éffrayât point mes malades, & qu'ils cruſſent toujours battre la campagne en chantant. C'eſt de cette manière qu'il m'a paru que je pourrois leur dorer la pilule, dans laquelle j'ai gliſſé pourtant le plus qu'il m'a été poſſible des doſes de l'antidote en queſtion.

Après vous avoir entretenu, Monſieur, de la nature de cette épidémie & de ſon remède, il ne me reſte maintenant qu'à recommander mes malades à vos prières, afin qu'ils recouvrent la ſanté de l'eſprit dont ils ont tant beſoin : de mon côté je ne ceſſerai d'élever des vœux au ciel pour que cette contagion ne s'étende pas juſques dans vos contrées. Dieu vous en préſerve, & vous le premier ! mais dans le cas où cela vous arrivât, je vous envoie ci-joint l'antidote que je donne à mes malades, afin qu'il vous ſerve pour vous & les vôtres.

Je ſuis, &c.

LE DOCTEUR BON-SENS.

CHANSON

SUR LES GLOBES AÉROSTATIQUES.

Sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

QUEL eſt donc le grand phénomène
Que l'on admire en ce pays?
C'eſt de voler, — c'eſt bien la peine.
Ce n'eſt pas nouveau dans Paris.

C'eſt de voler à gros volume,
Plus haut que la tour de Babel. —
Mais nous volions avec la plume,
Et c'étoit bien plus naturel.

Voyez, comment abandonnée,
La fumée erre au gré du vent. —
Eh! parbleu, par ma cheminée
Tous les jours j'en vois bien autant.

Mais renfermée en un globule,
Elle offre un prodige nouveau. —
Mais j'ai vu cent fois cette bulle
Au bout d'un ſimple chalumeau.

Il n'eſt pourtant point puérile,
Ce phénomène intéreſſant. —

Non, & je le crois fort utile,
Car il vous produit de l'argent.

Convenez du moins qu'il eſt rare
De porter notre vol ſi haut. —
Oui, mais, hélas! le pauvre Icare
Paya cher un projet ſi beau (1).

On prétend que nos foibles têtes
Tournent ſans ceſſe au gré du vent.
A ſon tour ſur ces girouettes,
La fumée en va faire autant.

Jouets des vents, de la fumée,
Volez François, mes bons amis.
Globes, phyſique, renommée,
Tout eſt fumée à mon avis.

---

(1) La malheureuſe cataſtrophe de Pilâtre du Rozier & de ſon infortuné compagnon, ſans parler de tant d'autres, ne prouve que trop combien le Docteur Bon-ſens avoit raiſon. On fit un quatrain ſur ce tragique événement, qui ſe trouve préciſément ſur l'air de cette chanſon, & qui a trop de rapport avec elle, pour que je ne le cite pas ici.

Sa gloire, hélas! ne fut qu'un rêve,
Dont la fin prouve avec éclat,
Que le moment qui nous élève,
Touche à celui qui nous abat.

Voy. les affiches de Paris, du 21 Juin 1786.

C'eſt un avis que l'on condamne ;
Car, qui peut nier maintenant,
Qu'on ne peut voir voler un âne,
Quand M*** vole au gré du vent.

Elle doit charmer le fidèle,
Cette nouvelle aſcenſion,
Puiſqu'au ciel, objet de ſon zèle,
On monte par ſouſcription.

Trève pourtant de railleries
Sur cet admirable Ballon
Qui doit nous coûter tant de vies,
Sans nous produire rien de bon.

Sans péril, ſans crainte, ſans gêne,
J'aime mieux voir légèrement
L'oiſeau, d'une aile aërienne,
Aller raſer le firmament.

Environné de tels prodiges,
Je les admire ſimplement ;
Mais il nous faut de vains preſtiges,
Et Dieu n'eſt pas un charlatan.

LE GRAND SEIGNEUR ET LE PAYSAN,

FABLE.

Un de ces Grands, d'une grandeur factice,
Mais très petit aux yeux de la juſtice,
Dans un foſſé bourbeux, un jour ſe laiſſa choir.
Dans cet état il faiſoit beau le voir
Tout ſale, & s'éfforçant de ſortir de la fange!
De n'y pas réuſſir il trouvoit fort étrange.
Son eſprit orgueilleux ne pouvoit concevoir
Qu'un ſi foible embarras peut borner ſa puiſſance,
Et l'on vit une fois un Grand ſans arrogance.
Il apperçut de loin venir un Payſan
Qui, pour un homme de village,
N'étoit pas ſans eſprit, ni même ſans talent.
Dans le canton, il paſſoit pour un Sage;
Il avoit vu Paris ſans devenir méchant.
Il étoit *un*, avoit un caractère,
Et cet *un* là n'eſt pas fort ordinaire.
Il étoit franc & plein de ſentiment,
Un peu malin, comme eſt un Payſan;
Bon toutefois, & cependant auſtère.
Auſtère! aux yeux de ceux qui craignent la vertu;

Car d'indulgence il étoit revêtu.
Son cœur rempli d'une humanité vive
Se ſent ému par une voix plaintive;
C'étoit le Grand qui l'appeloit.
Il court, vole vers lui; dès qu'il le reconnoît,
Il s'arrête, & ſe dit : il me vient une idée.
Je ne vois pas ici ſa perſonne expoſée;
Il faut ma foi que ſans façon
A ce Seigneur je donne une leçon. —
Pardonnez ſi vers vous l'humanité me guide,
Lui dit-il auſſi-tôt; le reſpect m'intimide.
Je ſens très-bien l'éloignement
Que l'injuſtice a mis de votre état au nôtre.
Pour vous donner un prompt ſoulagement,
Il faudroit que ma main ſe plaçât dans la vôtre,
Et ce ſeroit pour moi beaucoup de liberté,
Que vous appelleriez familiarité.
Je n'approche donc point de votre rang ſuprême,
Cela vous cauſeroit une douleur extrême.
Dans ce foſſé je ſens que vous êtes fort mal;
Mais pour vous en tirer, attendez votre égal.

Le Grand mortifié, trouva cette ſatire
Preſqu'auſſi dure que ſon cœur;
Mais dans l'abîme du malheur,
A mille infortunés il en avoit fait pire.
Le Sage le ſavoit, & de notre orgueilleux
Bleſſa le mauvais cœur & l'inſolence extrême;

L'embarras pour ſes jours n'étant point dangereux,
Il lui laiſſa l'honneur de s'en tirer lui-même.
Je n'examine point s'il eut tort ou raiſon.
Peut-être des flatteurs le trouveront blâmable.
Mais pour moi, j'aime aſſez qu'un Grand impitoyable
Reçoive quelquefois une telle leçon.

LA FLEUR DU GNIDE,

BOUQUET

A ZULMI, le jour de Sainte Marguerite, ſa fête.

O combien il eſt doux de fêter ce qu'on aime!
Le cœur ſe livre alors à tous ſes mouvemens,
La vertu peut avouer ſon encens,
Et l'hommage qu'il rend, il le rend à lui-même.
Tes amis en ce jour empreſſés ſur tes pas,
Sont jaloux à l'envi de t'offrir leur hommage.
Dans un jardin, ſur les bords d'un rivage,
Ils vont cueillir des fleurs pour orner tes appas;
Mais ton amant a fait un bien autre voyage.
Dans cette Iſle où s'élève un temple célébré
Par le Chantre divin des amours d'Héloïſe (1),
Incognito j'ai voyagé

(1) Colardeau.

Pour y voler des fleurs qui fuſſent à ma guiſe.
A peine je touchois à ces bords enchanteurs,
Que ſous l'habit d'une bergère,
Une Nymphe me dit avec un air ſévère :
« Je connois ton deſſein, car je lis dans les cœurs.
Tu viens ici pour y voler des fleurs ;
Mais crois que nous ſavons punir un téméraire.
Suis-moi ſans réſiſter, me dit-elle ſoudain ».
Abattu de ce coup, & l'eſprit incertain,
Je la ſuis en tremblant à travers les prairies
Où je voyois, dans le lointain,
Mille amans promener leurs douces rêveries.
Bientôt j'arrive en un ſéjour ſacré,
Où d'antiques tilleuls enlaçant leur feuillage
A des ormes touffus, l'honneur de ce bocage,
Formoient un temple révéré
Où l'amant vertueux vient offrir ſon hommage
A la Vénus que reſpecte le ſage ;
Non celle de Paphos, d'Amathonte ou Cypris
Qui dégrade les cœurs à ſes loix aſſervis,
Mais l'auguſte Vénus, la céleſte Uranie (1),
Par les arts enchanteurs, les graces embellie,
Autant que par la cour & des jeux & des ris ;
Enfin la Déité que l'on adore à Gnide,
La ſeule favorable aux amans délicats,

(1) On ſait que Vénus ſurnommée Uranie, c'eſt-à-dire, Céleſte, préſidoit aux plaiſirs innocens & purs de l'ame.

Qui veut que de l'amour la vertu ſoit le guide,
Et dont en France on fait ſi peu de cas.
Sur ſon front je crus voir rayonner tes appas,
Et juge en ce moment ſi je la trouvai belle !
Je me proſterne alors aux pieds de l'immortelle ;
Mais mon hommage, hélas ! eſt ſoudain rejeté.
« Sans égard pour ce lieu des mortels reſpecté,
Tu viens voler, auſſi-tôt me dit-elle,
Ce qu'on y donne avec bonté,
Lorſque par un amour délicat & fidèle
De ma faveur on a bien mérité ».
Ah ! m'écriai-je alors, ô céleſte Déeſſe !
S'il ne faut à vos pieds apporter pour encens,
Qu'un amour délicat, une vive tendreſſe,
J'ai tous les droits à vos préſens,
Et mon cœur le diſpute aux plus tendres amans.
Quelle flamme en ces lieux peut égaler ma flamme ?...
A cette voix, à cet accent de l'ame,
La Déeſſe s'émeut, & d'un regard touchant
Qui dans mon cœur ranime l'eſpérance,
Elle me dit alors : « Pardonne, ô tendre amant,
Si j'ai voulu t'éprouver un moment !
De ton amour reçois la récompenſe.
Vas, je connois l'objet pour qui brûle ton cœur ;
Il m'eſt cher, & ces lieux en ont peu de ſemblable ;
Il devint en naiſſant l'objet de ma faveur,
Et dans vos feux c'eſt moi qui vous ſuis favorable.
Mais vois juſqu'à quel point je chéris ta Zulmi,

Fixe les yeux ſur les murs de ce temple,
De quel étonnement mon eſprit eſt ſaiſi?
Oui, c'eſt toi que je vois, c'eſt toi que je contemple;
Ce ſont tes traits, c'eſt cet œil enchanteur,
Cette taille, ce port, cet air, cette nobleſſe,
Cette bouche où ſe peint la grace enchantereſſe,
Tout m'offre ici l'objet que je porte en mon cœur.
Une pomme en ta main annonce ta victoire,
Et ce tableau brillant eſt celui de ta gloire.
Dieux! quel bonheur pour un ſenſible amant
De voir ainſi célébrer ſa maîtreſſe!
Le cœur en proie alors aux feux du ſentiment,
Meurt de reconnoiſſance autant que de tendreſſe.
Mais des mains de la Déeſſe
J'avois à recevoir le plus rare préſent.
C'eſt une Marguerite (1) au feuillage d'argent,
Qu'on voit régner dans la prairie,
Quand le ſouffle léger du zéphyr bienfaiſant,
Sous l'empire de Flore avec ſoin rajeunie,
La pare encor de ſon émail charmant.
Mais celle-ci, par Vénus embellie,
Avoit crû ſous ſes yeux par un ſoin vigilant.
Mille beautés en couronnent la tige,
Symbole heureux de tes appas,
Et l'œil admire en ce prodige
Tous les charmes qu'en toi l'on admire tout bas.

(1) Voyez le titre.

Mais ſi cette fleur ſymbolique
Etoit auſſi l'emblême de mon cœur,
Je n'aurois plus beſoin, pour peindre mon ardeur,
Que de t'offrir cette fleur ſympathique,
Et ſur ton ſein repoſant chaque jour,
De ma tendreſſe elle ſeroit le gage.
Qu'elle le ſoit de mon amour;
C'eſt ton amant qui t'en offre l'hommage:
Vénus, ta ſœur, vient s'y joindre à ſon tour,
O ma Zulmi! que faut-il davantage,
Puiſque Vénus te fait la cour?

VERS

A MADAME LA MARQUISE DU SAILLANT.

A QUATRE amours être fidelle
Eſt, dit-on, difficile autant que dangereux.
Mais ce prodige en vous n'eſt pourtant pas douteux.
De l'amour filial vous êtes le modèle,
Et votre cœur adore un époux vertueux.
De ces amours divers en voilà déja deux.
Faudra-t-il pénétrer bien avant dans votre ame
Pour vous faire avouer une troiſième flamme?
Par les plus tendres ſoins elle éclate à nos yeux,

Vos diſcours, vos regards nous l'exprimẽt ſans ceſſe ;
Et votre aimable époux, loin d'en craindre les feux,
Avec bonté réunit tous ſes vœux
A ceux qu'à chaque inſtant forme votre tendreſſe.
Puiſſent-ils s'exaucer ! Puiſſiez-vous bientôt voir
Triompher de ſes maux une fille chérie (1) !
Puiſſe à jamais l'affreuſe maladie
Sur ſes charmes naiſſans perdre tout ſon pouvoir !
L'Amour a craint pour ſon empire :
Raſſure-toi, ſenſible Amour ;
Raſſure-toi, Vénus, une Grace reſpire,
Et le plus juſte eſpoir peut nous luire en ce jour.
Elle renaît, la ſanté brille,
La fièvre hideuſe enfin reſpecte ſes appas,
Et le bonheur reluit dans toute une famille.
Puiſſe-t-il à jamais y fixer ſon aſyle !
Mais, indiſcret obſervateur,
Il faut encor que je révèle
Que d'un amour nouveau vous éprouvez l'ardeur ;
Et qu'à ſes feux vous n'êtes point rebelle,
Si j'ai bien lu dans votre cœur.
Ce cœur en ſentiment eſt donc inépuiſable.
Mais quelle eſt, dira-t-on, cette autre paſſion ?
Ah ! vous me regardez à cette queſtion,
Vous rougiſſez un peu.... Mais je ſuis intraitable ;

(1) Mademoiſelle du Saillant l'aînée commençoit à ſe relever alors d'une maladie dangereuſe.

Et malgré vos cleins d'œil, je m'en vais, ſans façon;
Là, ſous vos yeux, à votre table,
Sans imiter votre confuſion,
Tout révéler, tout dire..... Eh! mais que diable,
Au moment d'achever ma réſolution,
A mes côtés un frère aimable
Rit de mon indiſcrétion;
Il ſe devine, & ſa ſœur adorable,
En ſouriant, convient qu'il a raiſon.
De vos amours enfin voilà le quatrième.
Mais une amie, auprès de vous (1),
Réclame encor pour un cinquième,
Et mon cœur dit tout bas qu'il trouveroit fort doux
De pouvoir faire le ſixième:
Mais s'il falloit écouter tous les cœurs,
Je crois qu'il ſeroit difficile
De nombrer les amours que vos charmes vainqueurs,
Sur vos pas triomphans enchaînent à la file:
On ne pourroit alors les compter que par mille.

(1) Madame la Marquiſe d'Eſt***.

LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

MONSIEUR LE MARQUIS,

PERSONNE ne lit avec plus d'intérêt que moi tout ce qui vous concerne dans les papiers publics. Je n'ai pu y voir ſans attendriſſement, il y a quelques mois, le tableau de la réception qu'on vous fit à Philadelphie; & le diſcours que vous prononçâtes à cette occaſion me parut rempli de cette éloquence douce & pénétrante que Fénélon n'eût pas démentie. Il me fut impoſſible de ne pas donner des larmes à cet épanchement d'affection, de reconnoiſſance & de fraternité, & de ne pas regreter que le projet que vous aviez bien voulu former de me permettre de vous accompagner en Amérique, ait été ſi cruellement contrarié par la fortune & par des parens barbares & atroces.

Aujourd'hui les nouvelles publiques m'annoncent les nouveaux tributs que les Etats de Virginie & de Connecticut payent à votre gloire; & je ne puis réſiſter à la ſatisfaction de vous témoigner la joie & l'attendriſſement qu'ils m'inſpirent. Nul Héros dans la Grèce & dans Rome ne mérita, ſi jeune que vous, l'honneur

d'une ſtatue, & ce monument glorieux, obtenu de la part d'un peuple vertueux, libre & éclairé, eſt le plus beau, ſans doute, que l'antiquité même ait décerné à aucun homme illuſtre, ſur-tout ſi l'on a ſoin de graver ſur le piedeſtal l'âge que vous aviez lorſque vous l'avez mérité.

J'apprends que la ville de Paris, fière de vous avoir vu naître dans ſon ſein, va également placer votre image dans une des principales ſalles de ſon hôtel (1). Ainſi, dans un âge encore tendre, les deux hémiſphères s'empreſſent de vous ériger des monumens. Il ne leur manque que de les voir environnés des malheureux que vous ſecourez. Placé parmi eux, je ſerois des premiers à aller mêler les larmes de ma reconnoiſſance à celles de l'admiration publique, & à dépoſer aux pieds de vos ſtatues l'aveu de vos bienfaits, & le premier hommage que j'ai rendu à ma patrie & à votre gloire (2).

Je ſuis, &c.

Paris, ce 20 *Mai* 1785.

(1) C'eſt ce qui a eu lieu en effet peu de temps après.

(2) Alluſion à l'Hommage à la Patrie.

VERS

VERS
A MADAME J*** (1),
Avant que j'euſſe l'honneur de la connoître.

LOUER quelqu'un ſans le connoître,
Ne fut jamais fort de mon goût.
Le bruit de vos vertus vole ſi bien par-tout,
Que je crois bien pouvoir me permettre, peut-être,
De répéter au moins ce que l'on dit:
L'on prétend donc qu'aux graces de l'eſprit,
Ainſi qu'aux charmes de votre âge,
Vous joignez les talens & le ſavoir du ſage,
Son cœur ſur-tout, c'eſt le point important;
Tout le reſte n'eſt que folie,
Que vain fatras & frivole clinquant,
L'eſprit eſt bon, le ſavoir, le génie,
Mais pour ſervir le ſentiment.
On dit que de votre ame il eſt la douce vie,
Et que de là, comme un fleuve abondant,

(1) C'eſt la même à qui eſt adreſſée l'Epître à la plus honnête des Femmes.

Il coule dans les cœurs & leur ſert d'aliment ;
Les ranime & les vivifie.
Pour triompher complétement,
Vous enchaînez, dit-on, juſqu'à l'envie ;
Je n'entends point ſifler contte vous ce ſerpent ;
De l'amour ſeul j'entends le doux accent.
Vaincre les cœurs eſt donc votre partage,
Reſpectable J*** , recevez-en l'hommage.
Si votre modeſtie ici me contredit,
Je lui réponds : c'eſt là ce que l'on dit.

ACROSTICHE

A MADEMOISELLE

A MOUR en vous formant dans vos yeux mit ſes traits ;
D e la folâtre Hébé vous avez la jeuneſſe ;
E uterpe vous donna ſa voix enchantereſſe ;
L a Reine de Cypris vous offrit ſes attraits.
A vec de pareils dons n'étoit-ce pas de reſte ?
I ris voulut encor vous donner ſes couleurs,
D ans l'arc de vos beaux yeux mit un doux bleu céleſte ;
E t Flore vous orna de l'éclat de ſes fleurs.

DÉCLARATION D'AMOUR.

Etre belle & ſenſible eſt un rare ſpectacle,
Qu'en ſoupirant cherchoit en vain mon cœur ;
Le ciel pour me l'offrir en vous fit un miracle :
Dois-je éteindre l'eſpoir d'en goûter la douceur ?
Vos yeux du ſentiment ſont le touchant oracle ;
Daigneront-ils un jour l'être de mon bonheur ?

ENVOL.

Porte ces vers à leur adreſſe,
Amour, & ne dis point que tu les as dictés.
Ton plus pur élément eſt la délicateſſe,
Et quand ſes droits ſont reſpectés,
On en a plus à la tendreſſe.

BOUQUET

A MADEMOISELLE VICTOIRE.

Victoire, ah ! que ce nom nous peint bien la puiſſance
Que tu ſais obtenir ſur les cœurs !
La victoire, malgré la plus juſte défenſe,
Eſt tous les jours pour tes attraits vainqueurs.

A ton char triomphant, attachés en eſclaves,
Nous te ſuivons par-tout pour te voir & t'aimer.
Nous ſommes fiers de ces nobles entraves,
Et cette ſervitude a de quoi nous charmer.
Qu'exiges-tu de nous, & par quels ſacrifices
Peut-on de tes regards obtenir la faveur?
Eſt-ce en encenſant les caprices,
Qu'on trouve en ces beautés que captivent les vices?
Non, c'eſt en imitant les vertus de ton cœur.
C'eſt de leurs doux attraits dont ſe parent tes charmes,
Et leur fête s'unit à la tienne en ce jour.
Le ſentiment y vient à côté de l'amour.
Faut-il être étonné ſi nous rendons les armes
A de ſi doux pouvoirs contre nous réunis?
Non, & cette défaite eſt pour nous d'un beau prix.
Nous cédons en ce jour au devoir qu'elle impoſe,
Nous enlaçons pour toi le myrthe avec la roſe;
Souffre que leur couronne orne ton front divin;
Sans doute ce tribut ne fait rien à ta gloire,
Mais il fait à la nôtre; & par ce beau chemin
Nous allons comme toi voler à la victoire.

BOUQUET

D'un bon Frère abſent, à ſa Sœur.

DEPUIS un an le deſtin nous ſépare;
Mais chaque jour mon cœur me rapproche de toi.
En vain un ſort cruel me ſoumet à ſa loi,
J'adoucis ſa rigueur barbare
En me peignant les traits de ma ſenſible ſœur;
Et cette image conſolante
Vient porter dans mon ſein le charme du bonheur;
Au milieu du chagrin qui ſouvent me tourmente.
Ainſi ton ſouvenir adoucit ma douleur.
O chère ſœur! dont mon ame attendrie
Ne prononce jamais le nom qu'avec amour;
O toi! que l'on fête en ce jour,
Sous tous les noms toujours chérie,
Permets qu'au moins aux couronnes de fleurs
Dont aujourd'hui l'on couronne ta tête,
Je vienne unir la ſimple violette.
Ce modeſte tribut conforme à ma douleur,
T'exprimera combien ton frère te regrette.
La roſe au brillant incarnat,
Par la main d'un époux aujourd'hui préſentée,
Te peindra ſon bonheur dans ſon brillant éclat.

Mais ſi ma fleur n'eſt pas de ta main rejetée ;
Un doux eſpoir renaîtra dans mon cœur.
Ce jour ſera pour moi le jour le plus proſpère,
Et de la fête de ma ſœur
La nature fera la fête de ſon frère.

ÉNIGME.

Plus d'un mortel indiſcret
A voulu ſe mêler ſouvent de mes affaires ;
Mais je me moque d'eux & garde mon ſecret.
En énigme aujourd'hui propoſons mes myſtères.
Sans me couvrir le front d'aucun voile impoſteur,
J'induis ſans le vouloir plus d'un ſage en erreur.
Sans aucun aliment je me ſoutiens ſans ceſſe,
Ou ne conſume point celui qui me nourrit.
Je ſuis connu par-tout ſans que l'on me connoiſſe.
Quand on veut m'expliquer, mon auteur en ſourit.
L'un me croit fort conſtant, l'autre me croit volage ;
Et quand de la ſanté je goûte la douceur,
On penſe quelquefois qu'une triſte pâleur
Vient altérer les traits de mon viſage.
Je ſuis un corps matériel,
Et dans les plus beaux jours l'on ne peut voir mon ombre ;
Je ne ſuis pas tout ſeul, mes pareils ſont ſans nombre.

Jamais les regards d'un mortel
N'ont pu m'appercevoir pendant une nuit ſombre;
Quoique ſemblable au ver luiſant,
Je porte ma lumière, & m'éclaire en marchant.

Le mot de cette énigme eſt à la fin de ce volume.

VERS
A DÉLIE,

Sur l'étude qu'elle faiſoit de l'Anatomie.

O toi! qui, t'élevant ſur l'aile du génie,
A côté de Newton, planas au haut des cieux;
Illuſtre Chatelet, ô divine Emilie!
Tu voulus pénétrer les myſtères des Dieux,
Et le monde étonné te prit pour Uranie.
De cet empire glorieux
Contemple en ce moment ma ſavante Délie,
Du corps humain admirant l'harmonie,
Cherchant à pénétrer ſes plus ſecrets reſſorts,
Ce tout harmonieux, ſi beau dans ſes accords,
Qui fait naître en ſon ſein cette céleſte flamme,
Qui, brûlant Gallien & tranſportant ſon ame,
Lui fit dire, en chantant cet ouvrage divin,
Que les Dieux ſeuls ont pu former le corps humain.

Mais quand ſa belle main, qu'amour ſouvent dirige,
D'un cadavre glacé parviendra juſqu'au cœur,
Sans doute en ce moment nous verrons un prodige;
Sous un tact auſſi doux ce cœur ſoupirera.
Triompher de la mort eſt digne de Délie,
Et par degrés revenant à la vie,
Sous cette belle main il reſſuſcitera.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de Monteſquieu.

DES droits du genre humain défenſeur intrépide;
Flambeau des peuples & des Rois;
Les fronts des oppreſſeurs pâliſſent à ta voix,
Et les vrais Souverains te prennent pour leur guide.

AUTRES

Pour mettre au bas du portrait de M. C. Bonnet, de Genève, Auteur de la Contemplation de la nature, &c.

LA nature applaudit en voyant ton pinceau
A peindre ſa grandeur être toujours fidèle ;
Son génie en tes mains dépoſa ſon flambeau,
Et la vertu t'orna d'une palme immortelle.

AUTRES

Pour mettre au bas du portrait de Fénélon.

O DES Fils de nos Rois ſublime Inſtituteur,
Si digne de porter toi-même une couronne!
Qui vivroit ſous tes loix connoîtroit le bonheur ;
Tu démontres ſi bien que la vertu le donne.

EPIGRAMMES.

EPIGRAMME I.

Contre un prétendu grand Seigneur, qui ne veut point reconnoître ſes parens pauvres. C'eſt le parent lui-méme qui parle.

Mon cher de Montorgueil, ſoyons de bonne foi;
Je ne ſuis point un noble ſans nobleſſe,
Je ne ſuis point un grand au ſein de la baſſeſſe;
La modeſtie eſt ma ſuprême loi;
Je ne ſuis rien, je le confeſſe,
Mais c'en eſt bien aſſez pour être plus que toi.

II.

Contre un ignorant & un hypocrite, qui perſécutoit un de ſes parens pour s'être ſervi des mots humanité & bienfaiſance. *C'eſt encore le méme qui parle.*

Savez-vous bien pourquoi ce parent plein de fiel
Et de religion, me traite de profane?

Pourquoi jugeant toujours ma plume ſans appel,
Je n'écris rien de bon que ſon cœur ne condamne ?
C'eſt qu'il me croit iſſu de la race d'Abel ;
Il croit que mon deſtin doit être aſſez cruel
Pour mourir ſous les coups d'une mâchoire d'âne.

III.

Contre un Auteur véridique, qui a prétendu que le Docteur QUESNAY *avoit pillé un ouvrage publié vingt ans après ſa mort.*

MONSIEUR D.... votre logique,
Avec la ſaine arithmétique
Ne me paroît pas bien d'accord ;
Car, dites-moi, je vous en prie,
Par quel ingénieux effort,
L'inventeur de l'économie
A pu piller pendant ſa vie
Un livre fait après ſa mort ?

IV.

Contre un Avocat tranchant, ſatyrique & calomniateur.

UN Avocat, d'humeur très ſatyrique,
Au ton tranchant, au rire ſardonique,
Au front d'airain, à l'œil de baſilic,
Fut conſulter un jour un Empirique,
Sur certain mal de mauvais pronoſtic.
C'étoit un feu, qui dans ſon cœur de glace,
Faiſoit brûler le venin de l'aſpic :
Pour ce poiſon, dit le Docteur Pancraſſe,
Que tous les jours tu répands en public,
Voici, l'ami, ce qu'il faut que l'on faſſe :
Pour tes écrits je conſeille la caſſe,
Et pour ton cœur, le meilleur arſenic.

V.

Contre un Officier de Cavalerie, très-énorgueilli de ſon grade & de ſa naiſſance.

NEVEU d'un homme de génie,
Toi, dont le front altier brave la modeſtie,
A toi-même réduit, dis-moi ce que tu vaux?
Je ſers, me réponds-tu, dans la cavalerie.
C'eſt un honneur qu'ont les chevaux.
Mais à gémir ſous toi, quelle loi les condamne?
Car, je ſuis bien ſurpris que ces fiers animaux,
Sur leur dos avili puiſſent porter un âne.

VERS

*Pour mettre au bas du portrait de Monſieur T***, Avocat célèbre, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.*

GRAND Orateur, l'honneur de la tribune,
Autour de ſes foyers ſimple comme un enfant,
C'eſt la voix de ſon cœur qui le rend éloquent:

Il donne aux malheureux ſes talens, ſa fortune;
Et ſa gloire, aux méchans ſeulement importune;
Fait au pied de Thémis celle de l'innocent.

REMERCIMENT

A M. l'Abbé DE LILLE, *du préſent qu'il a eu la bonté de me faire de ſa traduction des Géorgiques & de ſon Poëme des Jardins.*

JE mets à tout un ſentiment;
Et c'eſt là de mon cœur la douce jouiſſance;
De Lille, juge donc de tout ce qu'il reſſent,
Quand tu lui fais goûter, par un double préſent;
Et l'admiration & la reconnoiſſance!

L'UNITÉ DES GRACES,

*A Madame la Marquiſe d'Eſt***.*

QUE ſous une ſimple unité,
Trois êtres très-diſtincts ſoient en réalité;
Ce myſtère profond n'avoit point fait fortune

Chez nos héros de l'incrédulité.
Mais vous vainctiez leur indocilité,
Car, puiſqu'en vous, René, trois graces ne font qu'une;
Ils croiroient bien trois Dieux en une Déité.

LE SIGNE DE L'AMOUR.

D'Estaing, Biron, ces fameux Amiraux,
Qui de la mer ſe diſputent l'empire,
Pour s'égorger ont chacun des ſignaux;
Les Francs-Maçons en ont qui font mourir de rire.
Les amans, pour tromper les yeux de leurs Argus,
En ont auſſi, mais ce charmant langage,
Comme en guerre, en amour n'eſt pas l'éffroi du ſage.
Ceux dont nous ſommes convenus,
Chère Zulmi, de la paix ſont l'emblême.
Lorſqu'au milieu d'un cercle une funeſte erreur
Pourra dans notre eſprit répandre quelque humeur,
Mon ſigne en ce moment doit te dire, *je t'aime.*
Puiſſe le tien, Zulmi, d'accord avec ton cœur,
Juſqu'au tombeau me répondre de même.

IMPROMPTU

*A Mademoiſelle ***, qui étoit fort curieuſe de voir le titre des livres que je liſois à la promenade.*

Ce livre que pourſuit ton regard curieux
Eſt l'ouvrage enchanteur de l'amour & des graces (1) :
Le premier règne dans tes yeux,
Les autres volent ſur tes traces.

(1) Les œuvres de M. le Card.... de B***, de ce Poëte des Graces que M. Fariau, ſoi diſant de Saint-Ange, s'eſt aviſé d'appeler ſi poliment un Poëte à éventail.

Le mot de l'énigme qui eſt à la page 183, eſt *ſoleil*. Il y a des perſonnes qui ont été embarraſſées pour entendre ce vers-ci :

L'un me croit fort conſtant, l'autre me croit volage.

Le premier hémiſtiche fait alluſion au ſyſtême de Copernic, qui ſuppoſe le ſoleil fixe, & le ſecond à celui de Ptolomée, qui prétend que cet aſtre tourne autour de la terre & parcourt le Zodiaque. Les vers qui ſuivent immédiatement celui-là, ont rapport aux éclipſes, & non aux nuages ni aux brouillards, comme quelques perſonnes ſe l'étoient d'abord imaginé.

FIN.

TABLE

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce volume.

Discours préliminaire. Page 1
Épître I. 47
Épître II. 73
Fragment d'un Poëme intitulé Saint-Alme & Zélie. 104
Poëſie deſcriptive, autre Fragment, tiré du méme Poëme. 115
Le Tombeau & l'Apothéoſe de J. J. Rouſſeau. 123
Épître à la plus honnête des femmes. 137
Lettre du Docteur Bon-ſens, ſur une maladie épidémique occaſionnée par une Découverte célèbre. 148
Chanſon ſur les Globes aëroſtatiques. 163
Le Grand Seigneur & le Payſan, Fable. 166
La Fleur du Gnide. 168
Vers à Madame la Marquiſe du Saillant. 172
Lettre à M. le Marquis de la Fayette. 175
*Vers à Madame J***.* 177
Acroſtiche. 178
Déclaration d'amour. 179
Bouquet à Mademoiſelle Victoire. ibid.
Bouquet d'un bon frère abſent, à ſa ſœur. 181
Enigme. 182

Vers à Délie, ſur l'étude qu'elle faiſoit de l'anatomie. Page 183
Vers pour mettre au bas du portrait de Monteſquieu. 184
Vers pour mettre au bas du portrait de M. C. Bonnet, de Genève. 185
Vers pour mettre au bas du portrait de Fénélon. 185
Épigrammes. 186 & ſuiv.
*Vers pour mettre au bas du portrait de M. T***.* 189
Remerciment à M. l'Abbé de Lille. 190
*L'unité des Graces, à Madame la Marquiſe d'Eſt***.* ibid.
Le ſigne de l'Amour. 191
*Impromptu à Mademoiſelle ***.* 192

GRATIS PRIMUM

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 44, ligne 6, *Les deux que je publie aujourd'hui ne renferment que l'exécution*; liſez *ne renferment que la moitié de l'exécution.*
49, vers 17, *charme*, liſez *charma.*
68, note (1), *e*, liſez *je.*
81, vers 27; *moi*, liſez *toi.*
82, vers 3, *au*, liſez *aux*
119, vers 9, *ces*, liſez *ſes.*
125, note (2), *réfuta*, liſez *réfute.*
129, dernier vers, *ſes*, liſez *ces.*
130, vers 24, ſupprimez le blanc & liez ce vers avec celui qui ſuit.
140, ligne derniere, *car*, liſez *caractère.*
141, ligne 4, *enjouement*, liſez *engouement.*